

NOIS

édito

Le Mouvement du monde

Il est question de commencer ici une troisième année de direction. Déjà.
 Il est question de continuer à développer, à tirer les lignes, à approfondir les principes.
 Il est question de s'entêter. De faire sa tête de mule. D'y aller parfois envers et contre tout.

Il est question de tenir debout jusque dans les vacillements de l'épuisement parfois. De ne pas s'arrêter. De ne pas céder à la tentation de la systématisation. De l'exemplarité. Du petit cadre.

Il est question de continuer à travailler, d'inventer encore et encore, de tentatives en tentatives, de tenter d'avancer toujours, d'épouser le mouvement, d'oser le grand large.

Mais, pauvres humains apeurés que nous sommes, nous passons notre temps à vouloir arrêter le temps, le figer une fois pour toutes, à faire des photographies du réel, à chercher la définition qui cadre, tente d'arrêter le réel mouvant dans une image figée, et à dire « Voyez c'est cela cette chose ». Et tout le monde de faire « Ouf ». Ouf une définition claire, arrêtée dans le temps, voilà qui est rassurant.

La culture c'est ça. Les femmes c'est ça. La banlieue c'est ça.
 Les immigré.e.s c'est ça. La France c'est ça. Le théâtre c'est ça.
 L'art c'est ça. Etc.

→

Le Mouvement du monde (suite)

→ T'auras beau faire, le temps et le réel courent plus vite que le temps qu'il te faudra pour dire le mot.

La tentative artistique ce serait peut-être ça : cette tentative toujours recommencée de raconter le mouvement perpétuel du monde, de ses grands déplacements à ses minuscules frissonnements, tenter de saisir l'instant indicible, incernable, ce petit morceau du mouvement perpétuel, une bribe d'une réalité mouvante parmi d'autres.

L'artistE serait alors ce trublion qui saisirait tout avec ses doigts sales, ne se laverait pas les mains avant d'avaler gloutonnement des morceaux du réel, les machouillerait en bavant, avancerait à tâtons dans le noir en gueulant JE CHERCHE UN HOMME et se cognerait à tous les murs parce qu'il aurait oublié sa lanterne ou qu'il n'aurait plus de mèche ou que les ombres lui formeraient des rêves sans fin, se ferait mal au bide et digèrerait tant bien que mal, recracherait, pèterait et défèquerait, et parfois alors on déclarerait que son caca est d'or, comme l'ânesse du père incestueux de celle qui en fit sa peau, et souvent on dirait qu'il aurait mieux fait de garder sa merde pour lui, et parfois on dirait aussi que ça pue trop, ça dérange le bon bourgeois, nettoyez-moi cette puanteur, franchement vous y voyez un morceau de réel ou de vrai vous ? moi je n'y vois qu'une pauvre merde sans lanterne. L'artiste ne saurait être un bon agent culturel d'un réel qui se voudrait « commun » et bien défini, bien cadré, arrêté une fois pour toutes. Ce qui bouleverse, diffère, fait singulier, fait divers, bouge, déplace, secoue, dérange, bouleverse notre vision plus ou moins figée du monde, ce serait ça l'art.

Et d'où vient cette abjection de saleté ?

De ce que le monde n'est pas encore constitué, ou de ce que l'homme n'a qu'une petite idée du monde et qu'il veut éternellement la garder ?

*Cela vient de ce que l'homme, un beau jour, a arrêté l'idée du monde.**

Quand je travaillais à Confluences (lieu d'arts et d'engagements situé dans le 20^e arrondissement de Paris, désormais fermé par manque de soutien et de volonté politique, pour dire ici les choses de façon polie), j'avais assisté à une réunion des « acteur.trice.s culturel.le.s » de l'arrondissement, organisée par la mairie. Lors de cette réunion, le chargé-culture d'une association ayant pignon sur rue expliquait comment il avait conçu une valise-théâtre qui permettait à n'importe quel.le animateur.trice de se saisir d'un atelier théâtre et de l'animer sur plusieurs séances, toutes les étapes étant très clairement indiquées et décrites dans ladite valise. Les représentant.e.s de la mairie avaient trouvé cela fort astucieux. L'une avait insisté sur le fait qu'il faudrait inciter tous les « acteur.trice.s culturel.le.s » à s'en inspirer.

C'est l'entrechocage perpétuel entre, d'un côté, les systèmes, les dispositifs, les valises dans lesquelles on tente de faire entrer l'artiste et en règle générale l'humain, et de l'autre, la richesse, la singularité, la fragilité créées par le mouvement incessant de la vie, de la rencontre du vivant, de ces petits mondes dont nous sommes porteur.se.s, ce sur quoi nous poussons, ce qui pousse en nous, nos petites cultures intimes, nos vastes jardins humains, plus ou moins en friche. L'éducation artistique, l'action culturelle, l'éducation populaire, sont des concepts qui recouvrent des réalités multiples et toujours singulières, dessinées avant tout par les

rencontres humaines, entre des artistes et des professionnel.s de l'enseignement, de la santé, du social, de la culture, etc., et des personnes qu'on appelle alors des « publics ».

Il faut en finir une bonne fois avec la posture du missionnaire culturel porteur d'une soi-disant culture officielle. Il est urgent d'interroger cette notion fourre-tout de « Culture », immuable, sacrée, officielle, avec laquelle il faudrait faire de l'action, de l'éducation, qui définirait nos missions, nos maisons, et qui donnerait leur seule valeur reconnue, leur seule raison d'être aux artistes. Il faut se méfier de cette notion de « Culture », employée à toutes les sauces, qui sert de plus en plus à exclure et de moins en moins à inclure, maniée de plus en plus brutalement par beaucoup d'idéologues politiques.

Comment, de toute façon, ne pas mettre en doute cette notion de « Culture », quand on sait qu'elle est bâtie sur l'effacement systématique de la moitié des productions de l'esprit humain depuis des siècles, je veux parler de celles des femmes, et sur la relecture tronquée voire mensongère de notre histoire, notamment l'histoire coloniale, quand on sait qu'elle ne représente au fond que les grandes tendances et référents du centre, de Paris et des grandes métropoles, les axes de la pensée et de la culture dominantes, c'est-à-dire avant tout blanches, occidentales, masculines et issues d'un même milieu socio-culturel ?

Il ne faut pas s'étonner alors que tant de gens se méfient de plus en plus de « La Culture », de ses hauts lieux officiels, de ses institutions et de ses représentant.e.s.

Il nous faut réapprendre à penser le monde avec. Réapprendre à se penser dans le monde à une place qui n'est qu'un élément d'un monde multiple, aux singularités, aux paysages sociaux et culturels multiples, aux formes d'expression multiples, un monde toujours en mouvement, qui ne peut se résumer à travers quelques définitions, concepts, recettes, valises, visions simplistes voire caricaturales. Il faut cesser de cultiver le fantasme de l'immobilité, de l'arrêt sur image, de ces cadres et dispositifs qui finissent par ne répondre plus à rien de ce qui s'invente, et qui au pire étouffent et paralysent les forces vitales en mouvement partout.

Au lieu d'agiter paresseusement le drapeau fantasmagique d'une « identité nationale », d'une « culture nationale », il faut tenter de saisir ce qui nous réunit à travers nos différences de sexes, d'origines, de nuances de couleurs de peaux, d'accents, de mets, de musiques, de légendes et mythes fondateurs, d'histoires et de comptines enfantines, de cursus scolaires, de milieux sociaux, de lieux, de langues, de zones géographiques...

Il est vital pour notre société de poursuivre le développement de la « décentralisation », en inventant d'autres liens entre les territoires, car c'est de la centralisation justement que la France est aujourd'hui malade. Il est urgent de s'intéresser à toutes les expériences atypiques et hors cadres comme espaces d'invention de relations vivantes, comme espaces de création perpétuelle, d'ouvrir et de soutenir sur tous les territoires les espaces physiques et symboliques nécessaires à l'invention, au croisement humain, de redonner leur place première à l'imaginaire, à la création, pour sortir de l'immobilisme et des cases qui nous étouffent et renouer avec le vivant, avec cette tentative toujours recommencée d'épouser les mouvements du monde

● Carole Thibaut, novembre 2017

* Antonin Artaud in *Pour en finir avec le jugement de dieu*, 1948



direction

Carole Thibaut
contact@cdntdi.com
04 70 03 86 18

direction administrative

Kathleen Aleton
k-aleton@cdntdi.com
04 70 03 86 13

production

Charlotte Lyautey
c-lyautey@cdntdi.com
04 70 03 86 02

comptabilité

Philippe Fissore
p-fissore@cdntdi.com
04 70 03 56 53

Brigitte Lefeuve
b-lefeuvre@cdntdi.com
04 70 03 56 51

direction des publics et de l'action artistique

Dominique Terramorsi
d-terramorsi@cdntdi.com
04 70 03 56 52

accueil, billetterie, relations avec les publics

Catherine Bourgeon
c-bourgeon@cdntdi.com
04 70 03 86 16

Marie Décreau
m-decreau@cdntdi.com
04 70 03 86 18

Cécile Dureux
c-dureux@cdntdi.com
04 70 03 86 08

Hind Ziani
h-ziani@cdntdi.com
04 70 03 86 14

communication

Coline Loué
c-loue@cdntdi.com
04 70 03 86 12

direction technique

Véronique Dubin
v-dubin@cdntdi.com
04 70 03 86 33

régie générale

Jean-Jacques Mielczarek
jj-mielczarek@cdntdi.com

Pascal Gelmi
p-gelmi@cdntdi.com

mise sous pli, affichage, entretien

Christel Guillet
c-guillet@cdntdi.com

et toute l'équipe technique composée d'intermittent.e.s du spectacle

Sophie Barraud,
Quentin Bertrand,
Patrick Blond,
Thomas Boudic,
Samuel Broch,
Thierry Cabanes,
Hans Kunze,
Maryvonne Lafleurriel,
Laurent Lurault,
Stéphanie Manchon,
Bastien Mens,
Dominique Néollier,
Nicolas Nore,
Pascal Ritchie-Pérot,
Thierry Pilleul,
Séverine Yvernault
et tou.te.s les régisseur.se.s généraux.ales, de scène, lumière, son, vidéo, machinistes, électricien.ne.s, constructeur.trice.s de décor, costumier.ère.s et habilleur.euse.s amené.e.s à travailler au CDN tout au long de la saison

relations internationales

Maïa Sert
international@cdntdi.com
+33 (0)6 68 78 77 80



Lexique

- AA → artiste associé.e
* → spectacle produit ou coproduit et créé aux Îlets
⊙ → à découvrir en famille!

Olivier Neveux est professeur d’histoire et d’esthétique du théâtre à l’école normale supérieure de Lyon. Il travaille principalement sur l’articulation du théâtre et de la politique et est notamment l’auteur de *Théâtres en lutte. Le Théâtre militant en France de 1960 à nos jours* (La Découverte, 2007). Rédacteur en chef de *Théâtre/Public*, il collabore également à de nombreuses revues (*Actuel Marx*, *Cahiers Armand Gatti*, etc.)

Olivier Neveux a présenté en octobre aux Îlets une conférence *Théâtre et politique. Représenter les migrations*. On le retrouvera également dans *Tumultes* de Marion Aubert et Marion Guerrero ^[voir p.30] ●

Prises de parole

Dans quelques mois débiteront les commémorations de mai 68. De celui-ci, on dira certainement qu’il fut le mois d’une parole libérée, parfois logorrhéique, intense et galvanisante. À chaud, le philosophe Michel de Certeau écrivait d’ailleurs : « En mai dernier, on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789. […] aujourd’hui, c’est la parole prisonnière qui a été libérée ». La chose est vraie mais elle se révèle lacunaire et insuffisante. Lacunaire : qui est ce « on » qui a pris la parole ? Tous ? Vraiment ? Car « on » est, pour le coup, très incomplet. Il y manque les femmes qui ne prendront la parole en tant que femmes que deux ans plus tard, les homosexuel.les, puis bientôt, d’autres encore, tels les sans-papiers, etc. Insuffisante : 68 ce sont, bien sûr, des paroles, ô combien, mais aussi l’invention d’autres rapports, des affrontements de rue, des hypothèses stratégiques, des manifestations et une multitude de pratiques réinventées.

Ceci dit, de Certeau voit juste dans sa description d’une parole, hier captive, et dès lors émancipée, qui tranche avec l’univers de faux-sembant démocratique et radieux du gaullisme. Paroles d’ouvriers et d’étudiants qui sapent l’harmonie d’un consumérisme débilitant et d’une lutte des classes pacifiée. Paroles militantes qui viennent de loin : la résistance au colonialisme, à l’impérialisme, qui font valoir le droit des peuples à déterminer leur futur. Paroles révolutionnaires sur la nécessité d’une transformation radicale de l’ordre des choses, des moyens d’y parvenir et du monde à créer. Et encore bientôt : paroles frondeuses qui soutiendront le désir et l’égalité. Paroles décisives de sujets qui poseront la valeur inconditionnelle d’un « non ». Prendre la parole, c’est ici ne pas attendre qu’elle soit donnée, c’est occuper le silence, possiblement se découvrir. Dire autre chose que ce qui était programmé ; faire d’invraisemblables propositions et les découvrir raisonnables ; se sentir aussi débordé.e par sa propre parole, en goûter la rugosité et la puissance, l’enivrement et les caprices. Et c’est écouter cet afflux, ce désordre, cette « poésie de l’avenir » qui fait dévier les vies régulières, in-édite, insatiable, marrante, rageuse, amoureuse.

Pourquoi revenir là-dessus ? Car il semble bien que désormais, la parole ne soit plus à prendre mais donnée, sollicitée, encouragée — et parée, en souvenir des années 1968, de toutes les vertus politiques. Partout on parle, on fait parler, on accompagne la parole, on l’organise et les plateaux de théâtre politique qui ne sont jamais bien loin d’incarner les lieux communs de l’époque s’y adonnent à leur tour. Ils font parler :

tous ceux que notre société opprime parlent. Parler pour les vies vexées ou empêchées, maltraitées et humiliées. Parler sans relâche, témoigner, authentifier la douleur et le malheur dans des récits de vie. Parler pour faire savoir.

Par association d’idées, on songe à l’ouverture de *L’Histoire de la sexualité* de Michel Foucault : « L’aveu est devenu, en Occident, une des techniques les plus hautement valorisées pour produire le vrai » et « Il faut être soi-même bien piégé par cette ruse interne de l’aveu, pour prêter à la censure, à l’interdiction de dire et de penser, un rôle fondamental ». Mise en parallèle glaçante car elle souligne la disparition du silence, du secret mais aussi du droit au mensonge dans un marché de dupes qui fait de la prise de parole l’invariant de toute émancipation, de l’identité son assise, de l’authentique sa valeur et du témoignage sa médiation.

Le projet n’est certes pas sans grandeur. Les spectacles sont parfois poignants — faut-il n’avoir aucun cœur pour ne pas vibrer, bardé de ses privilèges, aux récits de ce que le capitalisme policier, le patriarcat, le pouvoir blanc, la normativité hétérosexuelle font à des multitudes de vies ; faut-il tout savoir pour ne rien apprendre ; faut-il n’être pas concerné.e pour ne pas percevoir dans ces paroles une expérience éventuellement commune ou similaire, nécessaire à l’affirmation des fiertés et à la rupture des isolements ?

Pour autant, dans leur abondance, ces prises de paroles théâtrales interrogent. Comme si elles correspondaient aux quadrillages de l’époque, où nous voici moins sommés de nous taire qu’incités à parler — pourvu que rien de cette parole ne dissone dans le chœur des voix autorisées ¹. La parole peut être alors violente, critique, si elle sonne juste dans ce concert de mots et de sons où tous sont bienvenus à condition de tenir leurs rangs. Cela fait écho à une « dispute » que restitue la philosophe Geneviève Fraisse, dans son livre *La Sexuation du monde*, autour de l’écriture des femmes : « La femme auteure, l’écrivaine […] sera réduite à parler d’elle, à s’expliquer sur elle-même ».

Dans les années 1970, Jacques Rancière et Alain Faure s’intéressèrent à la « parole ouvrière » des années 1830. Que découvrent-ils ? Que « la voix qui affirme un sujet ouvrier supposait tout un travail de désidentification, d’arrachement à une identité ouvrière donnée, d’entrée par transgression sur le terrain de la pensée et de la parole des autres ²». Notation capitale qui délie parole et identité. Parler est ici une évasion, une dérobade, un déplacement. Cette remarque pourrait être cruelle pour le « théâtre de paroles » qui constitue sa politique dans la prise de parole des opprimé.e.s. Que disent-elles

ces paroles sinon, le plus souvent, la vie sociale intériorisée, dans ses rythmes et ses « naturels », les expositions et les imaginaires façonnés par la domination — présentée en mode inversé, contestataire et constatif ?

N’y a-t-il pas lieu, dès lors, de se donner pour enjeu de rompre l’enchâssement des vies et des discours qui les expliquent ? Délier les paroles de leur prévisibilité ; permettre, par exemple, à l’expression des réfugié.e.s d’être radicalement autre que celles par lesquelles l’Etat les reconnaît ? Décevoir et déjouer l’attente, surprendre et suspendre la raison de l’impossible ? Pratiquer l’écart ? Substituer à une logique de la reconnaissance celle de la pensée, mouvante, dynamique, étonnante et à la stricte partition des identités le désordre et les impuretés inhérentes aux émancipations ? Peut-on rompre avec le causalisme simpliste qui veut que l’énoncé édifiant de la douleur ou de l’héroïsme produise l’éveil qui conduit à l’action ? Faire entendre la parole moins comme « la manifestation spontanée d’une souffrance et d’une colère » que comme « l’expression d’un travail de la pensée ³» ? Et surtout percuter les représentations désormais coutumières de la prise de parole émancipatrice ?

Cela ne signifie pas qu’il faille que le théâtre cesse de s’intéresser aux douleurs, aux misères, aux révoltes du monde. Mais qu’il pourrait interroger à son tour les façons qu’a ce même monde de solliciter la parole de celles et ceux qu’il humilie, opprime ou exploite, de les laisser parler et se présenter, s’il le faut, à la condition de faire corps avec le « corps » qui leur a été donné : corps pour la souffrance et la douleur, l’aliénation et la plainte, l’incapacité ou, concédée à titre exceptionnel, la gloire ● **Olivier Neveux**

- ¹ Il existe des exceptions. Il faut que certains à jamais se taisent. Ainsi du militant Jean-Marc Rouillan, pourchassé avec une hargne qui n’a d’autre explication que son refus persistant de la repentance.
- ² Voir *La Parole ouvrière*, J. Rancière, A. Faure, Paris, La Fabrique, 2007.
- ³ *Idem*, p. 341.

Artiste associée au théâtre des Îlets, Aurore Evain est la directrice de la C^{ie} La Subversive, avec laquelle elle a mis en scène *Le Favori*, de Madame de Villedieu, présenté en septembre 2017 au théâtre municipal Gabrielle-Robinne pour nos Journées du Matrimoine. Metteuse en scène, autrice, comédienne, mais également chercheuse, elle consacre son travail à sortir de l’oubli les créations féminines passées. Elle a donné deux conférences lors des Journées du Matrimoine 2016 et 2017, journées dont elle assure, avec Carole Thibaut, la co-direction artistique. Aurore Evain a contribué à enrichir cette revue n°3 par la constitution de feuillets thématiques, imaginés en écho avec les œuvres présentées aux Îlets ce semestre ●

L’exercice éditorial nécessite de s’adonner au jeu du copier-coller. Il s’est transformé ici en une tentative de dévoiler-assembler*.

Trouver « les bonnes images » — des images « singulières », « affirmatives » comme les définit Geneviève Fraisse — pour dévoiler les œuvres présentées sans les figer. Assembler les textes de manière à ce qu’ils permettent une libre circulation de la pensée, entre ici et là-bas, hier et maintenant : de la Place Tahrir à la Commune de Paris, des suffragettes de 1900 aux féministes des Seventies, de mai 68 à mai 2018.

Dévoiler…

Ce sera d’abord dévoiler les stéréotypes qui enferment femmes et hommes dans des identités de genre, qui les immobilisent dans des rôles et des conduites, véritables carcans idéologiques et nouvelles polices de la pensée.

Car, sous les stéréotypes, la liberté… Carole Thibaut, avec *Fantaisies*, ramasse les clichés féminins et nous les balance à la face, dans une performance libératrice : c’est aussi la revanche d’une actrice, qui règle nos comptes avec un répertoire de princesses jeunes, sages et jolies, de mères martyres, de blondes idiotes, de femmes idéales embaumées, de « gardiennes du phallus » pour paraphraser Hélène Cixous. En 1977, celle-ci refusait d’aller au théâtre pour ne pas « assister à son enterrement » : qu’en est-il aujourd’hui ?

Au fil des pages, nous dévoilerons aussi les histoires effacées de nos aïeules, ensevelies sous les linceuls de l’Histoire : disparues les paroles politiques des poétesses de la *Beat Generation*¹, disparues les militantes féministes de la fin du 19^e. Disparues aussi les petites filles rusées, qui ont soit d’apprendre, et les grand-mères initiatrices des contes d’antan, remplacées depuis trois siècles par des loups tout puissants et de petites sottés inconscientes. Dévoiler, c’est donc aussi désobéir, ne pas suivre les sentiers battus et rebattus de la Culture officielle, mais révéler les paroles enfouies au fond de nos mémoires et de nos territoires. En fouillant bien, on y trouvera une *Petite Fille qui disait non*, des *Bouillonnantes*, des *Filles de l’industrie* toujours debout, des « mémés rouges » enragées, et au bout du chemin, le *Paradis perdu*…

Dévoiler aussi ce qui se cache sous ce voile qu’on ne saurait voir, sous ces nouvelles injonctions à se dévoiler. Et qu’en est-il de nos voiles invisibles, à nous autres, occidentales dévoilées ? Aujourd’hui, comme dans la France révolutionnaire de 1789, voilées et dévoilées font face à la doxa républicaine. Amélie Poirier nous invite à lever les voiles, à écouter le bruissement de leur soulèvement.

Dévoiler une bonne fois pour toutes que les bébés ne naissent ni dans les choux ni dans les roses. Mais entre les cuisses des femmes. Hier à la maison. Aujourd’hui dans des maternités. Dévoiler aussi le politique sous le privé : affaires de femmes, mais de plus en plus affaires d’hommes, ensemble dans une nouvelle parentalité qui s’invente, se légifère, et qui doit déconstruire, bouleverser des systèmes de pensée enracinés dans nos cerveaux depuis des millénaires.

Dévoiler enfin ce que dénonçait déjà Pasolini en 1977, le « centralisme fasciste » et les impostures de nos démocraties. Pour échapper à l’uniformisation de la pensée et au formatage culturel imposés par la société de consommation, il faudrait constamment changer de place, circuler, gesticuler afin de ne pas rester paralysé.e sous l’effet de la bien-pensance. Franck Lepage nous enjoint à participer à des cures de désintoxication culturelle, à assembler nos savoirs les plus intimes pour nous affranchir des mécanismes de la domination et ainsi « fabriquer du temps de cerveau disponible pour la révolution ». Car « nous sommes tous.te.s des prisonnier.ère.s politiques… »

Mais suffit-il de nous assembler pour révolutionner ? C’est par le rassemblement des corps et l’occupation radicale de l’espace public, dans une solidarité pleine et entière, que se sont exprimés, ces dernières années, les grands mouvements de contestation populaire. Des corps assemblés qui constituent, selon Judith Butler, une force politique en eux-mêmes, par la puissance performative de leur rassemblement, de leur « alliance » autour d’une précarité partagée, transversale, singulière et plurielle.

Dévoiler, donc, pour mieux Assembler…

Assembler sans figer ni uniformiser. Cette revue n°3 est un assemblage de regards pour tenter de raconter au mieux la face cachée du monde, secouer nos représentations, participer ensemble à l’invention d’un monde meilleur.

Pour faire qu’en 2018, l’imagination soit enfin au pouvoir, soyons réalistes, demandons encore et toujours l’impossible… ● **Aurore Evain**

- Assembler, c’est aussi inclure. Dans cette revue, nous pratiquons l’écriture inclusive. L’Académie française a récemment déclaré qu’elle nuisait gravement à votre culture. Vous l’aurez compris : elle vous est donc vivement recommandée par les forces révolutionnaires de libération de la langue française…

- Lors de l’exposition *Beat Generation* en 2016, aucune autrice n’eut droit aux honneurs du Centre Pompidou, comme le souligna la metteuse en scène Mirabelle Wassef, qui travaille à les remettre en lumière en collaboration avec la traductrice Jacqueline Starer.

**SOUFFLONS
TEMPÊTE,
SOUFFLONS !
ENRAGEONS
LA MARÉE !**



- *Qu'est-ce que tu fais par ici petite comme t'es*
- *Je vais chez ma grand-mère*
- *Et ta mère te laisse sortir à cette heure-ci*
- *Ma mère elle travaille*
- *Faudrait pas que les femmes travaillent*
Après elles laissent leurs petits enfants
traîner dans les rues tard le soir
C'est pas prudent
On ne sait jamais ce qui peut arriver
- *Je suis assez grande*
- *Elle habite où ta grand-mère*
- *Par là*
- *Par où par là*
- *Cité Clairière*
- *C'est pas du tout par là*
Tu es perdue
- *Non Je me promène J'aime bien*
- *Personne ne se promène par ici*
Surtout pas les petites filles dans ton genre
- *Quel genre*
- *Ton genre*
- *Toi tu habites ici*
- *Moi j'habite partout et nulle part*
Tu veux que je t'accompagne
- *Pas besoin*
- *Je vais t'accompagner La nuit ne va pas tarder*
Faut pas traîner ici quand la nuit tombe

mar. 16 janvier • 19h, mer. 17 • 15h et 19h, jeu. 18 et ven. 19 • 19h
mar. 16, jeu. 18 • 14h et ven. 19 • 9h30 [scolaires]
durée 1h
à partir de 8 ans

Carole Thibaut

La Petite Fille qui disait non ✨😊

Sage et responsable, Marie est une petite fille à qui on peut faire confiance. Jeanne est une mère aimante mais avalée par son métier d'infirmière et par les difficultés de la vie quotidienne. Chaque semaine Marie va rendre visite à Louise, sa grand-mère, qui habite de l'autre côté de la Cité. Chaque semaine Jeanne recommande à sa fille de prendre le chemin qui contourne la cité-forêt et d'éviter celui qui la traverse, même s'il est plus court et attrayant. Mais un événement va venir bouleverser la vie de ces trois femmes et pousser Marie à entrer dans la Cité comme on entre dans le vaste monde...

Explorant le délicat chemin de l'émancipation et de la construction de l'identité, *La Petite Fille qui disait non* est un conte d'aujourd'hui qui parle de désobéissance et de deuil. Comment on grandit quand on est petite et comment on grandit aussi quand on est adulte.

C'est une histoire d'amour entre une petite fille, sa mère et sa grand-mère, comme un rite de passage entre trois générations de femmes.

Et c'est aussi une histoire de loup, de petite fille perdue dans la forêt du monde et de galettes à dévorer •

une création de Carole Thibaut • avec Yann Mercier, Marie Rousselle-Olivier et Héléne Seretti • avec la participation de Valérie Schwarcz et Lou Ferrer-Thibaut • assistanat à la mise en scène Vanessa Amaral, Malvina Morisseau et Fanny Zeller (en alternance) • scénographie Camille Allain-Dulondel • création lumières Yoann Tivoli • création son Margaux Robin • création vidéo Vincent Boujon • costumes Elisabeth Dordevic • régie générale Pascal Gelmi et Jean-Jacques Mielczarek • construction Nicolas Nore et Jérôme Sautereau • régie son Pascal Gelmi • régie lumières Thierry Pilleul en alternance avec Guilhèm Barral

production théâtre des Îlets – centre dramatique national de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes • coproduction Théâtre d'Ivry-Antoine-Vitez • en partenariat avec le GEIQ Théâtre

en partenariat avec le théâtre municipal Gabrielle-Robinne

La marmite des contes bouillonne depuis la nuit des temps, mais les ingrédients varient selon les époques. Aurore Evain évoquera différentes versions des contes de fées transmises au cours des siècles et nous proposera ensuite de décortiquer *La Petite Fille qui disait non* à l'aune des multiples réécritures du *Petit Chaperon rouge*, en dialogue avec Carole Thibaut.

Après spectacle

→ mar. 16 janvier grande tablée
→ mer. 17 janvier *Contes et Matrimoine* : dans les cuisines de la Mère l'Oye avec Aurore Evain



Autours

→ sam. 20 janvier stage de théâtre pour enfants (8-12 ans) animé par Héléne Seretti [voir p.38]
→ **Journal de bord numérique de création** : pour suivre la vie du spectacle tout au long des semaines avant, pendant et après sa création!
lapetitefillequidisaitnon.over-blog.com

Lectures du samedi – découverte du théâtre d'aujourd'hui

→ sam. 20 janvier • 16h
Louise les ours – Karin Serres (à partir de 8 ans) + goûter
• 18h *Avec le couteau le pain* – Carole Thibaut



du mar. 9 janvier au ven. 26 dans 14 écoles de Montluçon
durée 30 min + rencontre à partir de 8 ans

Carole Thibaut L'Institutrice ✨

L'enseignante se présente dans la classe pour remplacer l'instituteur.trice ou le.la professeur.e absent.e ce jour-là. Mais au lieu de faire cours, elle va peu à peu se laisser aller à raconter aux élèves présent.e.s son histoire et notamment sa rencontre avec Marie... Cette petite pièce de 30 min pour une actrice, mettant en scène un des personnages de *La Petite Fille qui disait non*, propose aux enfants et aux adolescent.e.s, un autre éclairage sur l'histoire qu'ils et elles iront voir au théâtre et... sur le réel et la fiction •

texte et mise en scène Carole Thibaut • avec Vanessa Amaral

production théâtre des Îlets – centre dramatique national de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes • en partenariat avec le GEIQ Théâtre

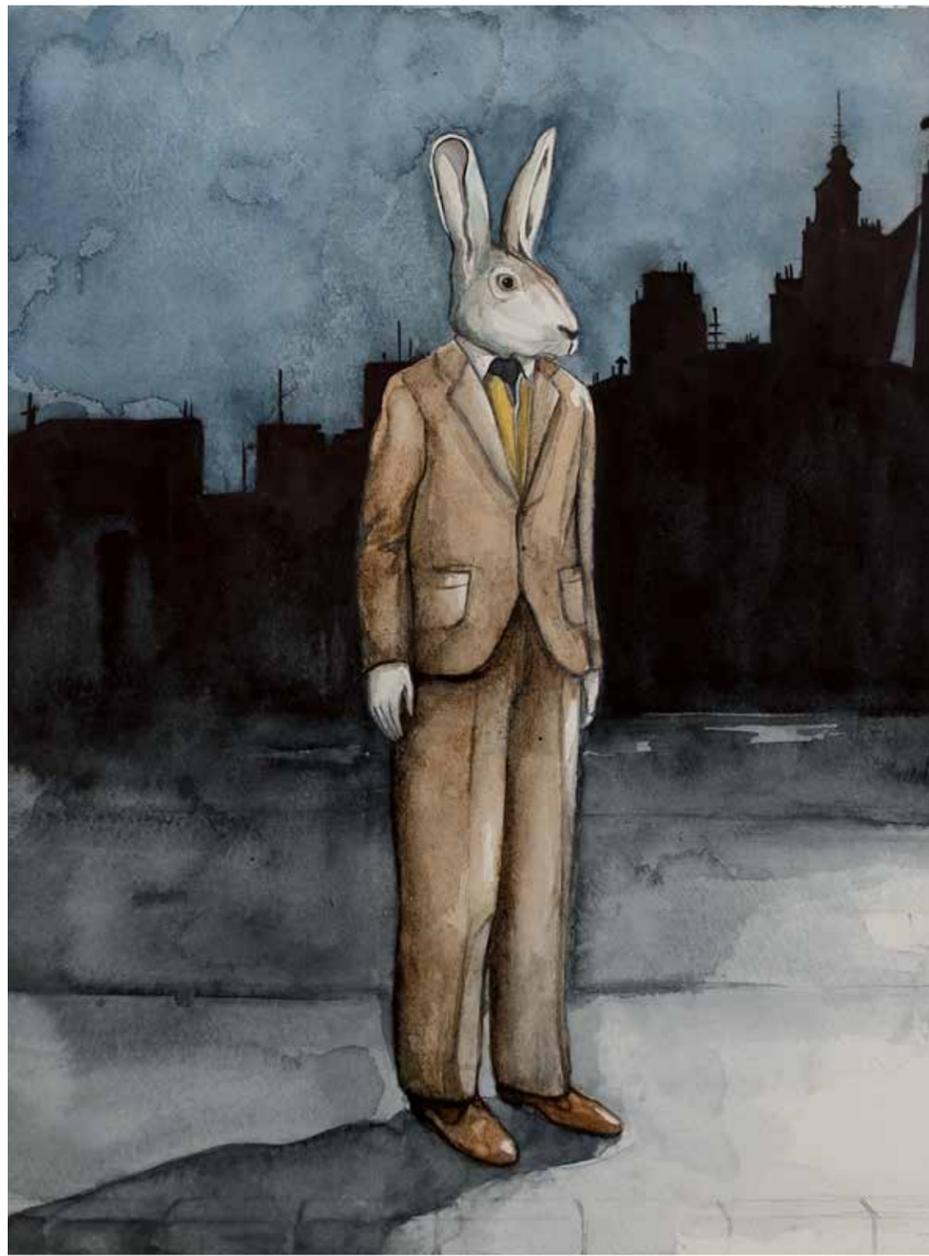


Carole Thibaut

Autrice, metteuse en scène, comédienne, Carole Thibaut dirige depuis 2016 le centre dramatique national de Montluçon. Elle a œuvré avec la C^{ie} Sambre pendant plus de vingt ans en Île-de-France. S'inspirant du monde contemporain et des rencontres avec les gens et les territoires sur lesquels elle travaille, elle tire un fil continu entre le réel et le poétique, l'intime et le politique, et explore toutes les formes d'écritures et d'expressions scéniques, alternant théâtre épique, pièces intimes, performances, installations numériques. Elle est régulièrement accueillie en résidences d'écriture à La Chartreuse-Villeneuve-lez-Avignon, a reçu de nombreux prix et bourses (Prix Jeune Talent SACD, Prix de Guérande, Prix des Journées de Lyon, bourses du Centre National du Théâtre, Beaumarchais, Centre National du Livre...), et est chevalière des Arts et Lettres •

- *Moi je veux être institutrice*
- *C'est nul Institutrice*
- *C'est mal payé On crie toute la journée sur des élèves*
- *Et le soir On se fait crier dessus par les parents des élèves*
- *Pourquoi tu veux faire ça*
- *Je veux apprendre des choses aux autres*
- *Les trucs qu'on apprend à l'école ça sert à rien*
- *Ça sert à ne pas être bête*
- *C'est l'école qui rend bête*
- *Toi Tu ne vas pas à l'école*
- *Je suis trop vieux pour me faire crier dessus*
- *C'est obligatoire*
- *Ça rend bête de faire ce qui est obligatoire*

La Petite Fille qui disait non, Carole Thibaut



*Quand tout fut noir
et qu'il y eut enfin le silence
dans la ville, je vis pour
la première fois la lune.*

Mohamed Rouabhi, Alan

voix d'Olivia

voix de Noé

voix d'Olivia

voix de Noé

voix d'Olivia

voix de Noé

voix d'Olivia

Est-ce que tu m'entends ?

Oui.

Peux-tu me dire ton prénom ?

Noé.

Noé, je vais te poser quelques questions.

Excusez-moi, je suis un peu perdu.

Noé est-ce que tu sais où tu es ?

Un temps

*Noé, doutes-tu de la réalité
dans laquelle tu es ?*

voix de Noé

Oui.

Hésitations

Je suis dans un rêve...

voix d'Olivia

Noé, aimerais-tu te réveiller ?

collectif INVIVO, 24/7

mar. 30 janvier, mer. 31, jeu. 1^{er} février, ven. 2, sam. 3 et lun. 5 ● 19h et 20h45
mar. 6 février ● 19h
ven. 2 février, lun. 5 et mar. 6 ● 14h [scolaires]
durée 55 min

collectif INVIVO^{AA}

24/7 *

Partant du postulat qu'aux yeux du capitalisme, le sommeil reste la part irréductible non productive des êtres humains, le collectif INVIVO imagine un futur proche dans lequel la start-up Dreamr décide de développer un casque permettant de récupérer une nuit de sommeil en seulement trente minutes. Grâce à la technologie VR (Réalité Virtuelle), ce casque crée un rêve qui plonge l'utilisateur dans un sommeil artificiel...

Le collectif INVIVO nous convie une nouvelle fois à une expérience théâtrale immersive inédite, à la croisée des rêves, du réel et du virtuel, qui questionne notre rapport au temps et notre perception de la réalité ●

conception-écriture-développement Alexia Chandon-Piazza, Julien Dubuc, Chloé Dumas, Grégoire Durrance et Samuel Sérandour ● avec Sumaya Al-Attia et Maxime Mikolajczak ● voix Hussein Al-Attia, Julie Le Lagadec ● aide au développement application VR ATOS ● administration-production L'Échelle

production INVIVO – collectif d'exploration scénique ● coproduction théâtre des Îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes, Nérmo – biennale internationale des arts numériques, Arcadi Île-de-France, Le Vaisseau – Lieu de création artistique au centre de réadaptation de Coubert, Théâtre Nouvelle Génération – CDN de Lyon ● soutiens Drac Auvergne-Rhône-Alpes – ministère de la Culture et de la Communication, CNC – DICR6AM, région Auvergne-Rhône-Alpes, Spedidam, Le Cube – Studio théâtre d'Hérison

Après spectacle

→ mar. 30 janvier grande tablée
→ mer. 31 janvier rencontre-dialogue avec l'équipe artistique

Lectures du samedi – découverte du théâtre d'aujourd'hui

→ sam. 3 février à la médiathèque Boris-Vian ● 16h *Al Verte Gueule* – Romain Nicolas (à partir de 8 ans) + goûter ● 18h *Black Bird* – Magali Solignat et Charlotte Boimare (Prix ETC Caraïbes)

Autours

→ sam. 27 janvier et dim. 28 stage *Les Arts numériques* avec le collectif INVIVO [voir p.38]

Bibliographie :

→ 24/7 : *Le Capitalisme à l'assaut du sommeil*, Jonathan Crary, La Découverte, 2014
→ *Dormir plus pour travailler plus*, Damien Dubuc, article extrait d'*Usbek & Rica* n°19, 2017

Films références :

→ *Inception*, Christopher Nolan, 2010
→ *Paprika*, Satoshi Kon, 2005
→ *The Machinist*, Brad Anderson, 2004
→ *Anomalisa*, Charlie Kaufman, Duke Johnson, 2015
→ *The Science of Sleep*, Michel Gondry, 2006
→ *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, Michel Gondry, 2004
→ *Playtest*, ép. 2 s. 3 *Black Mirror*, Charlie Brooker, Dan Trachtenberg, 2016

Découvrez aussi

→ sam. 3 février et dim. 4 atelier d'écriture avec Gilles Granouillet [voir p.38]

Depuis 2011, nous réalisons des œuvres scéniques aux frontières du théâtre et des arts immersifs et numériques. Tentant de développer une nouvelle forme d'écriture, nous n'avons cessé de nous questionner sur les perceptions du spectateur.

Comment immerger le spectateur dans l'œuvre théâtrale ?

Les thématiques du rêve, du sommeil, de la limite entre monde réel, virtuel et onirique, sont autant de sujets qui traversent notre recherche depuis ses tout débuts. Avec *Parfois je rêve que je vois* (2014), nous avons questionné la présence du virtuel dans nos vies. *Blackout* (2015) nous faisait vivre une coupure d'électricité généralisée plongeant une mégalopole dans l'obscurité. Nous nous étions ainsi interrogés sur la perception de notre environnement quand il est dénué de flux numériques. Aujourd'hui, avec *24/7*, nous prenons la nuit, le sommeil et les rêves comme grande thématique de recherche et d'écriture.

L'envie d'écrire cette nouvelle création est partie de la lecture de l'essai de Jonathan Crary traduit par Grégoire Chamayou : *24/7 : Le Capitalisme à l'assaut du sommeil* (La Découverte, 2014). L'auteur y postule que le sommeil est un des derniers remparts contre la voracité du capitalisme, car il est, dans son essence même, improductif. Il fait état des attaques répétées de la société capitaliste à l'encontre de ce besoin physiologique primordial, présentant par exemple des recherches récentes de la Défense américaine sur les bruants à gorge blanche, des oiseaux pouvant, en période de migration, rester éveillés jusqu'à 7 jours d'affilée. On peut imaginer ce que visent de telles recherches. Dans un monde sans sommeil, on peut combattre tout le temps, travailler tout le temps, consommer tout le temps.

Notre projet n'est pas d'adapter scéniquement cet essai, mais de nous approprier sa réflexion, et de la mesurer à l'aune de nos propres outils de compréhension du monde. Nous cherchons tout d'abord à comprendre comment le modèle 24/7 fonctionne. Il s'agit d'un temps qui efface la perception humaine des cycles temporels, les motifs rythmiques, et les expériences sensorielles qui y sont associées. La vie 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, ne permet pas l'expérience cumulative, transformative du temps. Il s'agit d'un présent homogène, sans attente, qui ne passe plus et ne change rien. Le temps du sommeil en revanche (accompagné de l'expression de notre inconscient : les rêves), nous permet de nous transformer et de nous régénérer. **Le rêve permet à la fois l'inscription dans la mémoire de l'histoire du sujet et l'oubli, indispensable à la santé psychique.** La question du sommeil et de ses productions oniriques est une question politique. Il existe un grand nombre de métaphores d'une société prise dans un mauvais rêve, endormie face aux injustices sociales, somnolente ou hypnotisée. Cette idée de réveil politique implique une prise de conscience brutale, qui renverserait la perception du monde que l'on avait auparavant. Mais cela est-il possible dans une société qui ne dormirait jamais et qui donc n'aurait plus besoin de se soucier d'un quelconque réveil ? ● collectif INVIVO

jeu. 1^{er} février ● 14h [scolaire] et 19h à Athanor
durée 1h15
à partir de 6 ans

Cie Discrète

Alexandre Finck / Adrien Fournier

Play War ☺

C'est la guerre ! Deux soldats sont catapultés en pleine jungle. Plongés dans un univers modelé par les sons et la vidéo, ces deux personnages nous entraînent dans un périple fou inspiré des grands classiques du cinéma américain. À travers les yeux de ces deux soldats dépassés par les événements, *Play War* est une invitation à revenir en enfance. Un spectacle tout public, sans parole, hilarant et beau, entre Buster Keaton et Tex Avery ●

en partenariat avec le centre Athanor

→ à noter réservations auprès du centre Athanor au 04 70 08 14 40



collectif INVIVO^{AA}

Fondé en 2011, le collectif INVIVO regroupe plusieurs artistes – Alexia Chandon-Piazza, Julien Dubuc, Chloé Dumas, Grégoire Durrance et Samuel Sérandour – qui confrontent leurs visions et pratiques de l'espace scénique afin de créer des objets singuliers, aux frontières des arts immersifs, des arts numériques et du théâtre. Le travail du collectif s'articule autour de la question suivante : comment la perception du spectateur et ses sensations peuvent-elles créer une nouvelle forme de narration ? Ils ont accompagné Carole Thibaut dans deux créations : *L'Enfant, Drame rural* et *Une liaison contemporaine* ainsi qu'Aurélien Van Den Daele pour *Angels in America*. Le collectif est associé au CDN de Montluçon jusqu'en 2019 et est en résidence au Théâtre Nouvelle Génération – Les Ateliers – CDN de Lyon ●

collectifinvivo.com

mar. 6 février, mer. 7 ● 20h30

jeu. 8 ● 14h ^[scolaire] et 19h30

durée estimée 1h20

à partir de 11 ans

Mohamed Rouabhi ^{AA}

Alan ^{*} [☺]

Alan est employé de bureau. Il vit seul. Deux fois par jour, il fait en autobus l'aller-retour entre son appartement et son lieu de travail, un bureau exigu dans une grande tour qui domine la ville. Le week-end, il écoute de la musique sur un électrophone et lit des ouvrages sur les arbres et les animaux de la forêt. Il n'a pas d'ami. Il se parle à lui-même. Une nuit, sa vie est bouleversée par l'intrusion énigmatique d'un étrange étranger à tête de lapin...

Dans sa nouvelle création tout public, Mohamed Rouabhi mêle théâtre, danse et film d'animation, pour mieux nous parler de solitude, d'(in)différence et d'amour ●

texte et mise en scène Mohamed Rouabhi ● **assistante** Élodie Chamauret ● **avec** Lauren Pineau-Orcier, Marie Sergeant, Hervé Sika ● **voix** Marie Sergeant et Mohamed Rouabhi ● **animation et dessins** Stéphanie Sergeant ● **prothèses et masques** Estelle Chrétien ● **scénographie et costumes** Laurence Bruley ● **création lumière et régie** Nathalie Lerat ● **création images video, super 8** Fabien Luszezyszyn ● **régie générale** Fouad Meskinia ● **administratrice de production** Cécile Espérou-Kenig

décor construit par les ateliers du Théâtre National de Strasbourg – peinture du décor Marien de Guétonny

production Compagnie les acharnés – mohamed rouabhi ● **coproduction** Théâtre National de Strasbourg et théâtre des Îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes ● La Compagnie les acharnés – mohamed rouabhi est subventionnée par la Drac Île-de-France – ministère de la Culture. La coproduction remercie les Tréteaux de France et Canal 93.

éditions Actes Sud-Papiers

en partenariat avec le théâtre municipal Gabrielle-Robinne

Avant spectacle

→ mer. 7 février ● 19h

De plein fouet lecture

de et par Mohamed Rouabhi

Après spectacle

→ mer. 7 février rencontre-

dialogue avec l'équipe du spectacle et Stéphanie

Sergeant + dédicace

de Mohamed Rouabhi

→ jeu. 8 février grande

tableée

Découvrez aussi

→ sam. 3 février et dim. 4

atelier d'écriture avec Gilles

Granouillet ^[voir p.36]

→ ven. 23 février ● 19h30

Home Sweet Home Kim

Aubert / Léa Debarnot –

sortie de résidence par la

Cie Ubürik ^[voir p.37]



— *Qu'est-ce qui se passe ALAN?*

Pourquoi la porte de chez toi est-

elle ainsi ouverte au beau milieu

de la nuit? Tu attends quelqu'un?

— *Je ne connais personne.*

— *Allons ALAN. Tu as dû oublier de*

la fermer en rentrant du travail

tout à l'heure voilà tout.

— *Je ferme toujours ma porte à double-tour.*

— *Et bien cette fois-ci ALAN tu avais la tête ailleurs et tu ne t'en*

souviens plus voilà tout.

C'est le silence. Je regarde cette porte que j'avais pris soin de

fermer à double-tour quand je suis rentré du travail, comme

tous les jours, et je ne comprends pas pourquoi à présent, elle

est grande ouverte au beau milieu de la nuit.

— *Peut-être que tu devrais commencer à t'inquiéter ALAN.*

— *Pourquoi ça?*

— *Eh bien, on dirait qu'il y a quelque chose qui se met à ne plus*

tourner très rond. Mmm. Tu ne sais plus très bien ce que tu

fais. Tu es peut-être distrait par quelque chose.

— *Je ne vois pas quoi.*

— *Ou par quelqu'un.*

— *Je ne vois pas qui.*

— *Tu as peut-être une maladie...*

— *Je me sens parfaitement bien.*

— *Mmm. Tu as peut-être une maladie qui ne se voit pas.*

— *Quel genre de maladie?*

— *Je ne sais pas. Une maladie de la tête*

— *Je me sens parfaitement bien*

— *Alors referme cette porte et retourne te coucher ALAN.*

Il est tard.

Alan, Mohamed Rouabhi



LE CONSEILLER

Y'm'dit pourquoi qu't'essaies pas d'te trouver un bon boulot

au lieu d'picoler toute la journée

ta satanée bibine et j'y dis pourquoi qu't'essaies pas un jour

de la fermer et d't'occuper d'ton cul y m'dit ben j'suis

ton frère quand même

faut bien que j'me fasse du souci

à c'que tu fasses pas l'con et j'y dis

tu crois pas qu'j'ai déjà assez donné comme

ça et qu'maintenant c'est p'têt mon tour

de prendre un peu de bon temps avant d'crever et y me dit

quoi t'es malade pourquoi tu dis

que tu vas crever d'abord qu'y me dit comme ça et je me lève

et je vais chercher une bière dans l'frigo

et j'la bois en r'gardant le néon de la cuisine

jusqu'à c'que mes yeux puissent plus

PAREIL

Sur la table de la cuisine y'a plein de bordel

quand on mange faut tout pousser.

Ces temps-ci on s'est pas beaucoup vu je crois bien

que maintenant on mangera pas souvent ensemble.

C'est ce que je me suis dit

Il paraît ça peut marcher nous deux c'est ce que

j'entends dire quand j'écoute un peu.

À part ce qui passe à la télévision moi j'comprends plus

grand chose à not'vie

j'crois qu'c'est un peu pour tout le monde pareil.

J'ai oublié de te dire de mettre un truc plus chaud

parce que l'hiver est pas prêt de s'arrêter

à ce qu'il paraît.

QUI N'A JAMAIS RÊVÉ D'ÊTRE AIMÉ ?

Quand t'as ouvert la télévision

et que t'as vu un mec qu'avait l'air à l'aise devant les gens

et qui te parlait

comme s'il te connaissait depuis longtemps,

t'as mal compris au début

mais après il a dit « L'avenir est là » et toi t'as continué

à écouter mais

t'entendais plus rien.

VENGEANCE

J'ai la cassette de Rocky IV avec Sylvester STALLONE

quand y venge son copain le Noir

qu'y combat dans le premier Rocky et que le Russe

tue au début

Après Rocky y va en Russie avec sa femme et son manager

et l'aut' Noir qu'il rencontre en fait dans le Rocky III

et il s'entraîne à la dure

dans la neige

dans une vieille cabane pourrie en Sibérie

et il soulève une charrette

et à un moment il court dehors et il sème des Russes

dans une voiture et qui le suivent

partout où il va

Il grimpe tout en haut d'une montagne

Tout en haut je te dis il est seul au sommet

de cette montagne

il crie et ça dure longtemps

Et souvent je me la passe cette cassette quand

j'ai l'impression d'être une merde

Mohamed Rouabhi, extraits du recueil de poèmes

Après le chaos, il reste toujours un peu d'amour entre les pierres



*Je suis désolée,
les bonnes femmes
c'est plus compliqué
que les bonzaïs.*

maternelle *primesautière* *enfantine* *coquine* *fière*
pudique *un rien salope* *sensible* *compassionnelle* *spirituelle*
souriante *grave* *indépendante* *soumise* *passionnée*
tendre *affectueuse* *féline* *chienne* *posée*
gaie *réfléchie* *rieuse* *retenue* *délicate*
bonne camarade
amie sensible
amante débridée
épouse attentionnée
sœur obéissante
filie dévouée
mère sacrificielle
maîtresse amoureuse
enfant bien élevée
bonne élève *mais pas trop*
gentille
jolie
soignée
propre
élégante *sauvage*
discrète
avec un bon niveau d'études mais pas trop de diplômes
sachant repasser une chemise sans faux pli
recoudre un bouton sans qu'on le lui demande
soutenir une conversation sur le dernier Houellebecq
manger de la salade sans éclabousser son chemisier
tenir les comptes à jour
répondre aux invitations
entretenir les relations familiales
trouver les mots justes
soigner les bobos
harmoniser un bouquet
accommoder les restes
improviser un repas pour six
accueillir des amis inattendus
divertir les enfants
réconforter un homme plongé dans les affres professionnelles
et pratiquer une fellation

mer. 7 mars ● 20h30 / jeu. 8 et ven. 9 ● 19h30
durée 1h15
à partir de 15 ans

Carole Thibaut
Fantaisies *

(L'idéal féminin n'est plus ce qu'il était)

Solo-performance, *Fantaisies* démonte de façon jubilatoire et féroce la mécanique d'oppression qui se cache derrière la notion d'idéal féminin et s'attaque, en les tordant dans tous les sens, à ses représentations. Tels que, en vrac, l'instinct maternel, le phallocentrisme, les canons esthétiques, les préceptes religieux, sans oublier... la chasse aux poils.

Carole Thibaut a eu le désir de reprendre exceptionnellement à Montluçon ce solo créé en 2009 et régulièrement joué jusqu'en 2015, pour la journée internationale des droits des femmes ●

conception, écriture, mise en scène et interprétation Carole Thibaut ● complicité artistique Fanny Zeller ● assistantat dramaturgique (Version # 3 - 2011) Corinne Hadjadj ● travail sur le corps (Version # 1 - 2009) Philippe Ménard ● création technique et lumières Didier Brun ● construction décor (Version # 1 - 2009) Yves Cohen et Pierre Lenczner ● création sonore Pascal Bricard ● costumes Magalie Pichard ● création vidéo (Version # 3 - 2011) Carole Thibaut

production C^e Sambre > théâtre des îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes

éditions Lansman

Autours

→ lun. 26 février ● 19h30
au conservatoire André-Messager rencontre
Art de l'actrice avec Carole Thibaut

Après spectacle

→ jeu. 8 mars *Esthétique et politique des nouveaux théâtres féministes* rebond avec Muriel Plana, chercheuse à l'université de Toulouse le Mirail, et Carole Thibaut [voir p.40]
+ dédicace + grande tablée

Guidé.e.s par Muriel Plana, nous explorerons la distinction entre théâtre féministe, théâtre des femmes et théâtre féminin. Elle présentera les grandes tendances perceptibles dans la création politique contemporaine qui se revendique comme féministe, ou qui est identifiée comme telle, ainsi que les difficultés ou espoirs que ce théâtre rencontre et suscite.



Je crois que le parcours d'un.e artiste se tisse autour de quelques obsessions qu'il. elle n'en finit pas d'interroger et gratter. Les questions du genre, de la construction de nos identités sexuées, des représentations et codes du féminin, d'une possible histoire des femmes parallèle à l'histoire officielle des hommes, ont depuis toujours traversé directement ou indirectement, mon travail artistique. Les années passant, il a bien fallu finir par m'avouer que ces questions faisaient partie de mes obsessions. J'ai donc décidé

en 2008 d'attaquer cela de front avec *Fantaisies*. Je crois y chercher les contours de ce qui pourrait peut-être dessiner mon identité de femme, si tant est qu'une telle chose existe, au-delà de la définition en creux ou en négatif qu'on m'en renvoie. Nous vivons depuis quelques dizaines d'années un bouleversement extraordinaire de la plupart des sociétés à travers l'évolution de la place des femmes, et c'est sans doute une des plus importantes révolutions de l'histoire humaine. J'ai eu envie de porter témoignage ici de ce mutant que je suis, donc, de fait, en tant que femme née à la fin du 20^e siècle. De me prendre moi-même comme objet de cette expérimentation, avec toute la subjectivité, toute l'impudeur et toute la mauvaise foi dont je suis capable « en tant que femme ». C'est ainsi qu'est née l'idée de ce Solo et sa forme intrinsèque de Performance. Et si je me laisse gagner par quelques colères, qu'on ne m'en tienne pas rigueur : qu'on n'oublie pas qu'avant d'être aujourd'hui une moitié de l'humanité en mutation, je fus, pendant des millénaires, à peine une moitié d'humain... ● Carole Thibaut, mars 2009

Découvrez aussi

→ sam. 17 mars et dim. 18 stage de jeu théâtral avec Mohamed Rouabhi [voir p.38]
→ lun. 19 mars ● 20h30
La Valse des hommelettes Patrick Sims – sortie de résidence par la C^{ie} Les Antliaclasses [voir p.37]

Lectures du samedi – découverte du théâtre d'aujourd'hui

→ sam. 17 mars
● 16h *Mon frère, ma princesse* – Catherine Zambon (à partir de 7 ans) + goûter ● 18h *La Liste* – Jennifer Tremblay (Prix du Gouverneur Général et du Conseil des arts et des lettres du Québec)

mar. 20 mars, mer. 21 ● 20h30
durée estimée 1h45
à partir de 14 ans

Gilles Granouillet AA
Naissances *

Naissances nous emmène de nuit dans les couloirs d'un hôpital. Plus précisément à la maternité. Le veilleur nous invite à pousser les portes des chambres et à découvrir, dans chacune d'elles, des tranches de vie singulières, dans ce moment si particulier qu'est l'arrivée d'un enfant. Galerie de personnages qui se croisent autour du berceau ou de la machine à café, moments suspendus de bonheur ou de douleur, fou rire ou larmes étouffées, *Naissances* nous invite à partager ces instants d'intimité, nous mettant à nu avec tendresse et humour ●

texte et mise en scène Gilles Granouillet ● avec Claudine Charreyre, François Font, Nathalie Rachel Legros, Gilles Najean, Yann Métivier, Nathalie Ortéga ● lumière et régie générale Jérôme Aubert ● scénographie et costumes Analyvia Lagarde ● musique Sébastien Quencez

production Compagnie Travelling Théâtre ● coproduction Espace culturel Albert Camus Le Chambon-Feugerolles, Théâtre du Parc, Andrézieux-Bouthéon

Après spectacle

→ mar. 20 mars rencontre-dialogue avec l'équipe du spectacle + dédicace de Gilles Granouillet

Découvrez aussi

→ jeu. 29 mars ● 19h30
Les Juré.e.s Marion Aubert / Marion Guerrero – sortie de résidence par la C^{ie} Tire pas la Nappe [voir p.37]

Gilles Granouillet AA

Il fonde en 1989 la C^{ie} Travelling Théâtre avec laquelle il met en scène Diderot, Sam Shepard, Émile Zola, Gilles Segal, Jean-Claude Grumberg, Michel-Marc Bouchar, Natacha de Pontcharra mais aussi ses propres pièces.

En tant qu'auteur, ses textes ont été portés à la scène par Gilles Chavassieux, Guy Rétoré, Alain Besset, Anne-Laure Liégeois, Carole Thibaut, Philippe Adrien, Christoph Diem, Thierry Chantrel, Alexandru Buréanu, Jean Claude Berutti, François Rancillac, Philippe Sireuil... Traduit et monté dans une dizaine de pays, il a également collaboré avec France Culture pour des adaptations radiophoniques de ses propres textes. Auteur associé au CDN de Saint-Étienne de 1999 à 2010, il y a mené un travail autour des écritures contemporaines. Son œuvre est publiée principalement chez Actes Sud-Papiers mais aussi L'Avant-Scène, Lansman, Espace 34 ●

travellingtheatreverso.fr



Naissance comme un inventaire à la Prévert

Un papa tout neuf, vieux comme un grand-père
Un Baby blues
Une machine à café
Une Nastia d'Ukraine
L'unique sein d'une mère
L'interne, maître de ces lieux,
Le silence des nourrissons,
Suzie la petite souris,
Un landau vide
Encore une machine à café,
La sur-ventilation pour se calmer,
La chanson qui vous met au monde
Un non voyage en Italie
Toutes ces fontanelles !
Une péridurale,
Un joint de lavabo,
La passion des bonzaïs,
Des couloirs
Norbert qu'on ne regarde pas
Encore, encore une machine à café
Le silence de la nuit pour fumer...
Gilles Granouillet



mer. 25 avril • 20h30 / jeu. 26 et ven. 27 • 19h30
durée estimée 1h
à partir de 14 ans

Amélie Poirier AA

Voilées *

(Dé)mêlant sa mythologie familiale à l'histoire de la broderie, Amélie Poirier fait dialoguer l'Algérie et le nord de la France en questionnant les notions d'identité, de religion ou d'étranger. Où en sommes-nous de notre histoire post-coloniale ? Comment vivre sa foi dans une république laïque ? Une femme voilée peut-elle être féministe ? Dans sa quête, Amélie Poirier a interrogé quatre femmes de quatre religions différentes, comme quatre rapports particuliers au tissu : Myriam la protestante, Mounya la musulmane, Mariane la catholique et Aramesh l'Iranienne à la spiritualité laïque. Entrecroisant leurs paroles, celles de théoricien. ne.s et sa propre écriture, Amélie Poirier nous propose un voyage poétique et politique, mêlant paroles, danse, marionnettes et musique électro-acoustique •

conception, écriture, dramaturgie et jeu Amélie Poirier • assistée de Lyly Chartiez-Mignauw • textes d'après des sources théoriques (cf. bibliographie), des entretiens réalisés avec Mariane, Mounya, Myriam et Aramesh • danseuse et manipulation textile Jessie-Lou Lamy-Chappuis • création sonore Anne Lepère • construction de la marionnette et régie lumière Audrey Robin • regard chorégraphique Marion Sage • regard scénographique Philémon Vanorlé • accompagnement technique et dramaturgique Superamas • regard complice sur la période de recherche Bérangère

coproduction théâtre des Îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes, Théâtre du Nord – CDN de Lille-Tourcoing et Superamas dans le cadre du programme Happyneat • avec le soutien du Théâtre du Nord – CDN Lille-Tourcoing et de la Drac Hauts-de-France dans le cadre du dispositif de recherche « Un pas de côté », de la Comédie de Béthune – CDN Hauts-de-France, du Vivat – scène conventionnée théâtre et danse d'Armentières et de la maison de la culture d'Amiens

remerciements Aurore Evain pour son aide sur la documentation scientifique

Après spectacle

→ **mer. 25 avril, jeu. 26**
Voilées documentaire réalisé par Amélie Poirier avec le regard complice de l'artiste vidéo Justine Pluvinage
→ **ven. 27 avril** rencontre-dialogue avec Amélie Poirier, Mariane, Myriam et Nicole Pellegrin + grande tablée

Autours

→ **sam. 28 avril et dim. 29**
stage de marionnettes avec Audrey Robin [voir p.38]

Lectures du samedi - découverte du théâtre d'aujourd'hui

→ **sam. 28 avril • 16h** *Le Discours de Rosemarie* – Dominique Richard (à partir de 7 ans) + goûter • **18h** *L'Ennemi intérieur* – Marilyn Mattei

Amélie Poirier

Jeune artiste issue de la danse contemporaine, véritable créatrice de plateau, Amélie Poirier mêle outils numériques et marionnettes. Sa première création *Hommage à la médecine chinoise (et à l'homéopathie sous réserve)* a été finaliste du Concours « Danse élargie » au Théâtre de la Ville à Paris en 2012. *Cindy Vs Julie et Princesse* avec Audrey Robin, créées en 2013, ont été portées par le Collectif XXY implanté dans le Nord-Pas-de-Calais. Elle fonde en 2016 la C^{ie} Les Nouveaux ballets qui porteront ses créations à venir dont *Voilées*.

Elle met également en place des actions sur différents territoires comme le projet *Du fil à retordre!* qu'elle devrait reprendre sur le territoire du pays de Montluçon et du Val de Cher au printemps 2019 •

nouveauxballets.fr et broderiedentelletissage.fr



Avant le spectacle

→ **mer. 25 avril • 19h30, jeu. 26 • 18h30** *Brodeuses* documentaire réalisé par Amélie Poirier avec le regard complice de l'artiste vidéo Justine Pluvinage
→ **ven. 27 avril • 18h** *Les Voiles, une histoire française* conférence de Nicole Pellegrin, historienne du genre et anthropologue du vêtement au CNRS [voir p.40]

↓
Long ou court, opaque ou diaphane, masculin ou féminin, porté serré ou flottant au vent, le voile est un objet vestimentaire malléable et familier dont, en terres chrétiennes, toutes les femmes (et occasionnellement quelques hommes) durent longtemps se parer... Parce que les voiles occultent et suggèrent la présence de la chair et du cheveu, ils suscitent aussi fantasmes et peurs. Parce qu'ils mettent en cadre nos visages, ils attisent les talents des plus grands artistes et la suspicion des moralistes. Parce qu'ils sont un patrimoine français, enfoui et à peine disparu, ils méritent d'être proprement envisagés.

Souvent je dis que je n'aime pas le théâtre. La scène est pleine de gens qui hurlent Et qui parlent bizarrement Comme rarement on ne prononce les choses dans la réalité

Je ne me souviens pas avoir déjà communiqué en alexandrins

Ou en n'altérant pas quelques syllabes voire quelques mots

Je viens du nord de la France Je suis née dans le Pas-de-Calais.

Chez nous on ne dit pas « Jaûne » ou « Rôse » Les « o » ressemblent à des « e »

De toute façon dans ma famille on n'allait pas trop au théâtre

C'est parce que j'ai commencé à le pratiquer que mes parents se sont mis à y aller.

Quand j'ai commencé à faire du théâtre

On m'a d'abord dit que je ne savais pas parler

Pourtant ça faisait déjà quelques années que je parlais et qu'on me comprenait

— un peu, je crois —. Je me suis sentie bête Alors j'ai appris à bien parler J'ai tout fait comme on m'a bien appris

J'ai été docile Au Conservatoire (quel mot étrange)

J'ai joué Racine en alexandrins, Claudel et j'en passe (et j'y ai pris du plaisir)

J'ai commencé à écrire des pièces aussi

Que l'on montait Et pourtant cela ne me satisfaisait jamais.

C'est pour cela je crois que je me suis détournée du langage des mots

Que je suis allée chercher



du côté d'autres langages

Celui des corps et de la danse Ou je suis allée voir du côté des marionnettes

(Si je ne me sens pas légitime,

peut-être l'objet en me cachant — en m'absorbant — le sera-t-il pour moi).

Mais les mots finissent toujours par revenir.

À moitié les miens, à moitié ceux des autres.

Ou peut-être les miens à travers ceux des autres. Une autre façon de rester cachée.

Le plaisir de l'entretien Se mettre à l'écoute Chercher là où nous nous reconnaissons les un.e.s les autres

Les neurones miroirs Accéder à une intimité souvent secrète

Dont j'aurais la responsabilité du dévoilement. J'écoute le réel, la beauté du réel

Des phrases mal construites, répétées, altérées

Et je restitue ce réel presque tel quel

(Non j'exagère)

Il y a un vrai travail de dramaturgie là-dedans

Restituer la parole d'une personne existante pose des questions essentielles

Oui, une forme de responsabilité c'est

peut-être ça. Ai-je le droit de couper ? (Et de quel droit ?)

Est-ce que couper, ça n'est pas manipuler un discours ?

Est-ce que je restitue toutes les altérations du langage ou

est-ce que je me permets certaines « simplifications » ?

Comment rendre compte d'une dizaine d'heures d'entretiens en un simple monologue ?

Comment laisser entendre toute la densité d'un.e individu.e ?

Et quand je joue : Puis-je me permettre

une forme de distance ?

Est-ce qu'on a le droit d'en rire ?

Est-ce que rire c'est se moquer ? •

Amélie Poirier

« Je pense aussi que la foi, c'est passer son temps à croire et à mécroire, c'est la question du doute, c'est le questionnement qui crée la foi. J'ai eu des moments de spiritualité très forts, il y a la vie et la mort, ça nous rappelle bien qu'on n'est pas éternel, qu'on va tous vers la mort, le seul truc dont on est certain c'est ça, on est périssable. J'aime aussi dire, est-ce qu'on est capable d'accepter en tant qu'être humain le vide absolu sur la terre ? Est-ce que c'est pas pour ça qu'on invente ces espèces de croyances ?

Pour ce qui est du voile, je l'ai déjà porté en prière. J'ai beaucoup fait la prière, régulièrement mais là il y a eu une période où je l'ai moins faite mais je reviens à ça de plus en plus, mais pas de la même manière qu'avant. La prière c'est une vraie méditation, c'est un travail de méditation par rapport à l'humilité, c'est un peu comme le jeûne... Alors il y a 5 prières par jour très ritualisées avec l'ablution (le fait de se laver et que les gouttes d'eau tombent), un rapport à la propreté, à l'envie de quelque chose de sain. Le mouvement me fait penser au mouvement de la tortue en tai-chi. Notre prof de tai-chi disait que dans le mouvement de la tortue, l'aspect circulaire et le fait de s'abaisser donne vie plus longtemps aux hommes. L'aspect de la méditation : ne pas parler ni trop fort, ni pas assez fort, toujours chercher, comme dans le soufisme : gardez-vous des extrêmes, chercher un équilibre intérieur, un apaisement. Le geste pose une espèce d'humilité. (...) Je trouve qu'aujourd'hui on chasse la spiritualité de tout, comme si c'était devenu un gros mot, une mauvaise maladie de croire en quelque chose ou d'avoir une religion. Je pense que... J'entends depuis que je suis jeune que la religion est le problème de toutes les guerres et que Dieu a abandonné les hommes. J'ai l'impression qu'on le chasse tellement de tout... Déjà on met Dieu à l'extérieur, alors que je suis plus pour une vision intérieure des choses, de ce qu'on ressent. »

« — En Iran, tu étais obligée de porter le voile donc ?
— En public oui, non en privé tout le monde est libre. Dès que tu sors de chez toi tu es obligée de respecter les lois publiques, dans la rue faut que les femmes se couvrent, il y a certaines règles à respecter par exemple, j'explique ou.. ?
— Oui, si tu peux...

— Bah... Couvrir les cheveux, bien sûr, porter toujours un manteau au minimum jusqu'aux genoux, voilà, il faut pas montrer les bras non plus, il faut pas provoquer soit disant selon eux, mais c'est vrai que quand tu compares, la vie actuelle avec il y a 10 ans, la nouvelle génération a beaucoup beaucoup changé aujourd'hui. Les jeunes filles que tu vois n'ont rien à voir avec nous par exemple, au niveau de l'apparence, des habits, elles deviennent de plus en plus révolutionnaires par rapport à ce que demande l'état. Mais moi je suis plus dégoutée par rapport au voile je crois qu'un Occidental, qu'un Européen ; parce que j'ai vécu toutes ces périodes. J'avais une vie sous l'obligation, contrainte donc. Oui oui surtout que j'ai été pas mal de fois arrêtée par la police à cause de mes habits. Une fois par exemple j'étais dans la rue, je portais un manteau, jusque là par exemple, un peu au-dessus du genou, mes manches étaient juste là, j'avais un voile noir même, voilà avec un jean, des baskets, tout normal sans aucun maquillage. Il y avait une machine de police qui est passée, m'a arrêtée, ils m'ont emmenée au commissariat, posé beaucoup beaucoup de questions et j'avais beaucoup de stress, beaucoup de choc. Finalement ils ont appelé ma famille pour qu'ils m'amènent un long habit, bah oui parce que selon eux je respectais pas la règle du gouvernement, donc ce jour-là je me suis dit : « l'Iran c'est fini pour moi, je peux plus rester ici, je dois partir ailleurs ». C'était 3 mois avant que je vienne en France, j'avais 27 ans. » • Extraits d'entretiens réalisés par Amélie Poirier avec Mounya et Aramesh

Le CERVEAU a-t-il un sexe ?

Aujourd’hui, l’exploration du cerveau bénéficie d’outils étonnamment puissants. Les performances des techniques d’imagerie cérébrale ont permis de réaliser un rêve : voir le cerveau vivant en train de fonctionner. Ainsi, l’imagerie par résonance magnétique (IRM) révèle les zones impliquées dans le contrôle des mouvements, la sensibilité, le langage, la mémoire… Nous pouvons désormais cerner comment chacun mobilise son cerveau. Il est donc tentant d’aller comparer les cerveaux des hommes et des femmes…

Et, surprise, les différences ne sont pas flagrantes. Sur plus d’un millier d’études en IRM, seules quelques dizaines ont montré des différences entre les sexes, guère plus marquées que celles qui séparent le cerveau d’un violoniste et celui d’un matheux, ou le cerveau d’un athlète et celui d’un champion d’échecs… Car le cerveau dans sa construction incorpore toutes les influences de l’environnement, de la famille, de la société, de la culture. Il en résulte que chacun de nous a sa propre façon d’activer son cerveau et d’organiser ses pensées. En fait, on observe tellement de variabilité entre les individus d’un même sexe qu’elle l’emporte le plus souvent sur la variabilité entre hommes et femmes. Même si gènes et hormones orientent le développement embryonnaire, influencent l’évolution des organes y compris du cerveau, les circuits neuronaux sont essentiellement construits au gré de notre histoire personnelle. Hommes et femmes peuvent certes montrer des spécificités de fonctionnement cérébral, mais cela ne veut pas dire que ces différences sont présentes dans le cerveau dès la naissance et qu’elles y resteront.

Pourtant, les visions déterministes – qui considèrent nos aptitudes intellectuelles, nos comportements comme « programmés » dans le cerveau – perdurent. Elles plaisent car elles sont simples. Elles font merveille auprès des médias et de certains psychologues auteurs de livres à succès. Pour ceux-ci, les neurones arrivent à point pour expliquer les incompréhensions, les blocages et tous les sujets d’opposition entre hommes et femmes. […] Toutes ces affirmations et raccourcis hâtifs sont présentés comme fondés sur des données scientifiques. Or la science ne cesse pas d’évoluer. À y regarder de près, il est fréquent de constater que nombre d’arguments biologiques cités pour expliquer les différences entre les sexes n’ont plus cours ou sont l’objet de controverses. Ces discours n’auraient pas d’importance s’ils n’étaient pas amplifiés et lus par un large public qui, finalement, se trouve berné. Et au-delà, les conséquences sur la vie sociale ne sont pas anodines. Si nos capacités mentales, nos talents sont inscrits dans la nature biologique de chacun, pourquoi pousser les filles à faire des sciences et les garçons à apprendre des langues ? À quoi bon le soutien scolaire et la mixité ? Si l’on donne une explication « naturelle » aux différences sociales et professionnelles entre les hommes et les femmes, tout programme social pour l’égalité des chances devient inutile.

Cette vision déterministe est en totale opposition avec nos connaissances scientifiques. Car notre destin n’est pas inscrit dans notre cerveau ! Mais les idées reçues ont la vie dure. Le 19^e siècle était celui des mesures physiques du crâne ou du cerveau, qui ont été utilisées pour expliquer la hiérarchie entre les sexes, les races et classes sociales. Les critères modernes du 20^e siècle sont les tests cognitifs, l’imagerie cérébrale et les gènes. Et derrière se profile toujours le spectre de voir utiliser la biologie pour

justifier les inégalités entre les sexes et entre les groupes humains. Le devoir de vigilance des scientifiques et des citoyens face aux risques de détournement de la science est plus que jamais d’actualité
● **Catherine Vidal et Dorotheé Benoit-Browaays, *Cerveau, sexe et pouvoir*, Belin, 2005, p. 14-17.**

La neurobiologiste Catherine Vidal a été directrice de recherche à l’Institut Pasteur et est membre du Comité d’Éthique de l’Inserm où elle co-dirige le groupe de travail « Genre et Recherche en Santé ». Ses travaux remettent en question l’importance accordée au déterminisme biologique dans la construction des identités de genre. Dorotheé Benoit-Browaays est une journaliste scientifique, cofondatrice de l’association VivAgora pour promouvoir le débat public sur les choix scientifiques et techniques.

L’HORREUR : une femme qui pense

Un préjugé tenace pèse sur les femmes qui expriment leurs désirs, leurs capacités intellectuelles, leurs jugements, à l’égal des hommes. On y voit un désordre, une menace pour l’idéal amoureux promu par la culture dominante. […]

En dehors même des milieux artistiques, cet idéal d’une femme muette ou même, idéalement, pour plus de précaution, idiote est d’une banalité étonnante. C’est parce que l’intellectuelle marocaine Fatema Mernissi en a été intriguée qu’elle a entrepris d’écrire son livre *Le Harem et l’Occident*. L’idée lui est venue au cours de la tournée de promotion en Europe de *Rêves de femmes*, récit de son enfance dans un harem de Fèsnote. Étonnée par les sourires gênés ou entendus que provoque chez les journalistes qui l’interviewent le mot « harem » – terme qui, pour elle, désigne simplement une réalité familiale –, elle cherche à en savoir plus sur la représentation qu’ils s’en font.

Elle découvre alors que pour les hommes occidentaux, nourris des peintures de Delacroix, Ingres, Matisse et Picasso, le mot renvoie à un pur fantasme : celui d’un paradis sexuel peuplé de captives disponibles, alanguies et perpétuellement nues (« les musulmans semblent éprouver un sentiment de puissance virile à voiler leurs femmes, et les Occidentaux à les dévoiler », observe-t-elle insolemment). Le harem leur évoque en fait un univers très similaire à celui des maisons closes peintes par Toulouse-Lautrec ou Degas. Elle est stupéfaite : comment peuvent-ils croire sérieusement que des femmes enfermées acceptent leur sort de bonne grâce ? Cette réalité du non-consentement féminin, sa propre tradition culturelle ne l’occulte jamais, dit-elle, que ce soit dans les grands récits littéraires ou dans la peinture : on y sent toujours planer la menace d’une révolte possible, et la situation du maître des lieux est tout sauf confortable. Les miniatures des artistes musulmans, de surcroît, montrent toujours les femmes des harems très habillées et très actives : montant à cheval, tirant à l’arc…

Harcelant de questions ses amis européens, Fatema Mernissi poursuit ses recherches. Un journaliste parisien avec qui elle a sympathisé lui confie l’un de ses fantasmes sexuels : celui d’une femme « muette, passive intellectuellement autant que physiquement » (en lisant cela, on repense à une brève scène de *Jules et Jim* de François Truffaut au cours de laquelle un homme présente à ses amis sa dernière conquête, une jeune femme complètement muette, et ajoute, comme s’il allait de soi, ce commentaire incongru : « Le sexe à l’état pur !»). Le même, pour l’aider à comprendre la vision prédominante en Occident des rapports entre hommes et femmes, lui fait lire *Observations sur le sentiment*

du beau et du sublime, de Kant. Elle tombe sur ces lignes : « L’étude laborieuse ou la cogitation morose, encore qu’une femme puisse y exceller, anéantissent les avantages qui sont propres à son sexe, et peuvent faire l’objet d’une froide admiration en raison de leur rareté ; mais elles affaibliront par là même les charmes par lesquels elles exercent une grande force sur l’autre sexe. »

S’y ajoutent d’autres éléments concordants, comme l’insistance d’un Molière à tourner en dérision les prétentions intellectuelles des femmes (*Les Femmes savantes*, *Les Précieuses ridicules*). Cette fois, Fatema Mernissi est carrément prise de malaise – et de pitié : cette séparation de l’intellectuel et du sexuel lui apparaît comme un appauvrissement tragique, un non-sens. Pour elle, la séduction ne peut se réduire au langage du corps, ni faire l’économie d’une « communication intense ». « Que peut donc être un orgasme partagé, pensais-je, dans une culture où les pouvoirs de séduction de la femme ne comptent pas celui de l’esprit ? » Il s’agit là d’une tradition qui lui est complètement étrangère : « Dans le harem musulman, l’échange intellectuel est, au contraire, indispensable à la jouissance partagée. » Les califes exigeaient en effet de leurs esclaves féminines une intelligence, des connaissances et des talents oratoires, comme l’esprit de répartie, qui étaient loin de se réduire au petit vernis d’éducation nécessaire à donner le change dans les conversations mondaines. Le calife Ma’moun, fils de Haroun al-Rachid, par exemple, trouvait un plaisir hautement érotique à affronter une femme aux échecs. « N’est-il pas étrange, interroge Fatema Mernissi, que, dans l’Orient médiéval, des despotes comme Haroun al-Rachid recherchaient des esclaves érudites tandis que, dans l’Europe des Lumières, des philosophes tels que Kant rêvaient de femmes incultes ? » Quand elle expose la conception de l’amour développée par al-Jahiz, écrivain arabe du 9^e siècle – une conception baptisée isq, et faite à la fois d’affinité intellectuelle, d’érotisme intense et de « désir profond de faire durer la relation » –, à un ami allemand, celui-ci lui réplique que son al-Jahiz est un adolescent attardé et qu’il « attend trop de l’amour ».

Une idée germe alors dans son esprit : « Se pourrait-il qu’en Orient la violence imposée aux femmes vienne de ce qu’on leur reconnaît la faculté de penser et donc d’être des égales, et qu’en Occident les choses aient l’air plus cool parce que le théâtre du pouvoir gère la confusion entre masculinité et intelligence ? » Elle va plus loin : en Orient, l’enfermement est spatial, alors que, en Occident, il est immatériel et se fait dans l’image d’elles-mêmes qu’on impose aux femmes ; en somme, les femmes y sont enfermées dans le regard des hommes. Mise à contribution d’autorité dans ses réflexions, son éditrice française apporte de l’eau à son moulin en lui offrant *Voir le voir* (*Ways of Seeing*) de John Berger, où elle lit par exemple : « Les hommes regardent les femmes. Les femmes se regardent être regardées. »

L’illumination définitive vient à Fatema Mernissi dans un grand magasin new-yorkais : cherchant à s’y acheter une jupe, elle s’entend répondre qu’il n’y a rien à sa taille (« dans ce magasin tout entier, qui fait cent fois le bazar d’Istanbul, vous n’avez pas de jupes pour moi ? Vous plaisantez !»), et que les tailles « hors normes » ne se trouvent que dans les « magasins spécialisés ». Elle se rend alors compte que — comme elle l’explique à la vendeuse, qui l’écoute avec un mélange de condescendance et d’envie — elle ne sait même pas exactement quelle taille elle fait : « Je viens d’un pays où les vêtements n’ont pas de taille

précise. J’achète le tissu et la couturière ou l’artisan d’à côté me fait la jupe ou la djellaba que je veux. Ni elle ni moi ne savons quelle est ma taille. Au Maroc, personne ne s’occupe de ça, du moment que je paie mes impôts. » Puis elle bat en retraite, le moral en berne : ses hanches larges, qui, dans la rue, au Maroc, lui valent des commentaires élogieux, se trouvent soudain « ravalées au rang de difformité ».

Mais, si l’épisode met à mal son amour-propre, il lui fait aussi franchir une étape décisive dans ses recherches, en lui permettant de mettre au jour ce qu’elle baptise « le harem de la taille 38 » : « Les Occidentaux n’ont pas besoin de payer une police pour forcer les femmes à obéir, il leur suffit de faire circuler les images pour que les femmes s’esquintent à leur ressembler. » Dans la foulée, elle lit *Le Mythe de la beauté*, de Naomi Wolf (« Une fixation culturelle sur la minceur féminine n’est pas l’expression d’une obsession de la beauté féminine, mais de l’obéissance féminine »), puis *La Domination masculine*, de Pierre Bourdieu : elle y découvre avec enthousiasme le concept de « violence symbolique », défini comme « une forme de pouvoir qui s’exerce sur les corps directement, et, comme par magie, en dehors de toute contrainte physique » ; mais cette magie « n’opère qu’en s’appuyant sur des dispositions déposées, tels des ressorts, au plus profond des corps ». Toutes ces révélations la font frissonner d’horreur, et l’amènent à plaindre de tout son cœur celles qui subissent cette tyrannie : « Nous les musulmanes jeûnons un mois par an. Les Occidentales jeûnent douze mois par an. » […]

Elle-même professe, vis-à-vis de ces regards, un détachement et une sérénité remarquables. Ses hanches larges lui valent les compliments des hommes de son pays, mais son visage et son cou, jugés trop minces, l’ont toujours exposée aux critiques. Au cours de ses études, raconte-t-elle, ses camarades, qui la traitaient de « girafe », n’en revenaient pas de l’indifférence avec laquelle elle accueillait leurs remarques. Elle avait fini par répliquer à l’un d’entre eux : « Tu sais, mon cher Karim, tout ce dont j’ai besoin pour vivre, c’est du pain, des olives et des sardines. Si tu juges mon cou trop long, c’est ton problème, pas le mien. » Plus loin, elle ajoute : « Je me trouve laide quand je suis fatiguée ou malade, et je me trouve belle quand il fait beau ou quand j’ai écrit une page particulièrement réussie. » […]

En définitive, l’obsession mortifère de la perfection plastique n’est peut-être rien d’autre que l’aboutissement logique de cette tragique erreur occidentale épinglée par Fatema Mernissi : celle qui consiste à « réduire la séduction au seul langage du corps ». […]

Non, décidément, « il n’y a pas de mal à vouloir être belle ». Mais il serait peut-être temps de reconnaître qu’il n’y a aucun mal non plus à vouloir être
● **Analyses de l’essai de Fatema Mernissi *Le Harem et l’occident* (Albin Michel, 2001), par Mona Chollet extraites de son ouvrage *Beauté fatale, les nouveaux visages d’une aliénation féminine* (La Découverte, 2015, p. 284-289) et de son article *Sortir du « harem de la taille 38 »* (revue en ligne *Périphéries*, *peripheries.net/article7.html*).**

Fatima Mernissi, sociologue marocaine décédée en 2015, a laissé une œuvre qui fait référence dans les recherches sur le féminisme, l’islam et la modernité. Mona Chollet, essayiste et journaliste au *Monde diplomatique*, décrit dans son livre *Beauté fatale* comment les industries de la mode et de la beauté entretiennent, par leurs injonctions et leurs représentations, le sexisme dans la société.

DéVOILEment

La loi française qui interdit le port de signes religieux « ostentatoires » en public, ou toute tenue dissimulant le visage, cherche à créer une sphère publique où le vêtement reste un signifiant de la laïcité et où l’exposition du visage devient une norme publique. L’interdit de la dissimulation du visage sert une certaine version du droit d’apparaître défini comme le droit pour les femmes d’apparaître sans voile. En même temps, il nie le droit d’apparaître pour ce même groupe de femmes, dont il exige qu’elles défient des normes religieuses au profit de normes publiques. Cet acte exigé de désaffiliation religieuse devient obligatoire quand la sphère publique est conçue comme un espace qui nie ou qui dépasse toute forme religieuse d’appartenance. L’idée, aujourd’hui dominante en France, selon laquelle les femmes qui portent le voile intégral ne peuvent pas le faire en vertu d’un choix sert à voiler, si je puis dire, les actes flagrants de discrimination à l’encontre de certaines minorités religieuses que la loi met en œuvre. Car un des choix que font clairement certaines des femmes qui portent le voile est de ne pas se soumettre aux formes de désaffiliation obligatoire qui conditionnent l’accès à la sphère publique. Là comme ailleurs, la sphère de l’apparaître est extrêmement régulée. Si le fait que ces femmes doivent être vêtues d’une certaine façon et pas d’une autre constitue à l’évidence une politique vestimentaire de la sphère publique, c’est également le cas du « dévoilement » obligatoire, qui est lui-même un signe que l’on appartient, d’abord, à la communauté publique et seulement dans un second temps, ou privativement, à la communauté religieuse. Cela est particulièrement vrai pour les femmes musulmanes, dont les affiliations respectives à diverses versions du domaine public, laïc et religieux, pourraient bien être contiguës et même se recouper. Ce qui montre que ce qu’on appelle ici « la sphère publique » est construit par des exclusions constitutives et par des formes obligatoires de désaveu. De façon paradoxale, l’acte consistant à se conformer à une loi exigeant le dévoilement est le moyen par lequel une « liberté d’apparaître » très compromise, voire même violente, est établie
● **Judith Butler, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Fayard, 2016, p. 104-105.**

Judith Butler est une philosophe américaine et une théoricienne majeure dans le champ des recherches féministes, des études de genre et du queer. Ses travaux sur la performativité du genre nourrissent également ses réflexions sur l’éthique, l’action politique, les concepts de justice et d’égalité, ainsi que les rapports de force entre citoyens et États-nations.

Dissoudre la HIÉRARCHIE

Il y a eu depuis 1967 bien des initiatives légales qui tendent à promouvoir l’égalité des sexes : égalité des salaires (1972), divorce par consentement mutuel (1975), droit à l’interruption volontaire de grossesse (loi Veil, 1975), égalité professionnelle entre hommes et femmes (loi Roudy, dont l’application est encore bien théorique, 1983), et naturellement parité politique au sein des partis et lors des élections démocratiques (2000). Mais ces mesures importantes ne peuvent avoir un impact véritable que si elles sont assises sur la reconnaissance absolue du fait que les femmes sont bien juridiquement des personnes à part entière, reconnaissance qui est validée au premier chef par le droit à la contraception.

À côté cependant de ces mesures si nécessaires, il reste deux bastions à conquérir : celui des esprits (hommes et femmes confondus) et celui de la sphère domestique. Le système de dénigrement et de dévalorisation du féminin se transmet par l’éducation, le langage, les usages ordinaires de la violence et des images. Lutter contre cette dépréciation devrait être désormais un objectif constant et reconnu des individus, des associations, des pouvoirs publics. Le projet récent de réglementation de la publicité va dans ce sens. Mais il faudra encore beaucoup de temps pour que des manières de penser et de faire profondément offuscantes pour la « dignité » des femmes comme êtres humains, et discriminantes en ce qu’elles supposent le droit naturel de leur auteur à agir et penser comme il le fait, soient perçues comme telles. Il y faudra d’autant plus de temps que le privilège social d’être un homme trouve ses marques les plus profondes et les plus stables dans la sphère domestique : or il est commode de justifier l’assujettissement particulier des femmes à la sphère domestique par des raisonnements non égalitaires et les représentations qui justifient ces raisonnements. C’est la raison pour laquelle le futur grand combat qui devra être mené doit porter non seulement sur le partage réel des tâches domestiques et parentales, mais aussi sur l’éducation et la culture transmises à nos enfants qui justifient l’inégalité en ces domaines jusqu’ici. La loi récente qui accorde un congé de paternité de quinze jours aux pères, pour leur permettre entre autres d’approviser les soins aux bébés, est un premier pas dans cette direction. Si l’essai n’est pas perverti par l’usage qui en sera fait, on peut espérer qu’il sera le signe avant-coureur d’autres gestes de plus en plus efficaces. Car il nous faut croire en l’efficacité des gestes, des actes et des symboles pour parvenir au changement dans le tréfonds des esprits, même si ce changement pour être universel devra prendre quelques milliers d’années
● **Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II : dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002, p. 394.**

Professeure honoraire au Collège de France, anthropologue et ethnologue mondialement reconnue, Françoise Héritier est décédée en novembre dernier. Son œuvre, qui porte sur la domination masculine et les systèmes de parenté, interroge les fondements et origines de la hiérarchie entre les sexes, et propose des réflexions pour en démonter les mécanismes.

Y a-t-il de « bonnes IMAGES » ?

« Oui. Ce ne sera pas le contre-stéréotype, mais l’image singulière. Un modèle, par exemple, un personnage ou une personne qui servira de modèle ; une figure exemplaire. Pour notre propos, ce serait une héroïne, celle qui incarne l’émancipation, ou tout simplement une singularité, celle qui montre de la subversion, de la transgression. Une image affirmative par conséquent, loin de l’image négative, dénoncée sans relâche, ou moquée, au mieux. Le modèle s’oppose radicalement au cliché, comme au stéréotype. »
● **Geneviève Fraisse, *Les Excès du genre, Lignes*, 2014, p.62-63.**

Geneviève Fraisse, philosophe et historienne de la pensée féministe, directrice de recherche au CNRS, est l’autrice de nombreux ouvrages consacrés à l’épistémologie de l’égalité des sexes.

(Ce texte, écrit par Marion Aubert, a été publié dans *Théâtre/Public* n° 224, avril-juin 2017, *Présences du pouvoir*, à l'invitation d'Olivier Neveux, coordinateur de l'ouvrage.)

Cher Olivier,

Je lis ton mail, et je tremble (un peu). Ton invitation est douce, et l'espace comme rarement disponible, mais, face à l'intitulé, me voici ramenée à une tentation très ancienne : te plaire. Et plaire. Et replaire. Et, c'est intimement lié, aussitôt, je suis prise par la-peur-d'avoir-faux. Cette terreur, par je ne sais quel jeu de paradoxes, a souvent pu me conduire à faire la cancre. À bien y réfléchir, c'est toujours dans cette tension que je vis mon rapport au pouvoir, et au milieu* (oui, quand je dis milieu, je pense très souvent pouvoir, voire tyrannies, obsessions, hystéries, aveuglements, bêtise du milieu). Entre tentation d'en être, d'y être reconnue, aimée même, agissante, et rejet brutal, dégoût, désir, parfois kamikaze, de détaler (faire le théâtre buissonnier). Et, s'il y a parfois un lien entre le fait de ne pas en être, et le besoin de m'en extraire, j'espère, terrifiée de nouveau, que ce n'est pas seulement de ça dont il s'agit (non).

J'écris tout ça, et une autre peur surgit : « Tu ne vas pas parler que de toi, Marion Aubert ? » Si. Si. Désespérément. Mais pourvu que ça parle en d'autres.

Comme souvent, écrire, et rire, me calme, entrer dans la matière me calme, et c'est là le pouvoir magique, premier, de l'écriture. Ça calme. (Usage des histoires pour dire au tout-petits : « Je suis là, avec toi, ça va aller, on est ensemble, calme-toi, écoute, écoute. » — Non pas tant pour bercer que pour appréhender la nuit ensemble). Et, comme souvent, je te parle, Olivier (je dis Olivier mais quand j'écris, tu es le monde), joie de parler à quelqu'un d'autre que soi, joie et pouvoir, aussi, du théâtre : faire des bonds hors de soi, toucher l'autre, l'effleurer, le percuter, le transporter, le déporter, se le téléporter tout à côté, dans l'intérieur, l'enfourir, se le blesser parfois, tenter de faire quelque chose avec lui, ou contre, bref, écrire du théâtre m'a permis de respirer avec d'autres, et, ce faisant, de dompter nombre de mes peurs, ennemies intérieures, redoutables.

« Le projet est né du désir d'interroger les non-dits du pouvoir (des pouvoirs) dans le monde théâtral. » Me dis-tu. Ok. Plus j'y réfléchis, et plus je pense que des tas de choses sont dites. On les entend même en boucle. On les entend tellement qu'on aimerait ne plus les entendre. Et tu va les reredire ?!! Temps. Ok. Temps. C'est quoi, tes tas de choses ? ? Eh bien, si je dis théâtre et pouvoir, tu penses quoi, toi ? Temps. Je pense à des mecs. C'est tout ? Des mecs blancs. Ça n'a pas changé ? Depuis le rapport Reine Prat**, ça n'a pas changé ? Si. Je crois que les mecs sont plus jeunes. Et qui dit ça ? Ben les études*. Et les femmes, aussi, beaucoup. Les artistes avec qui je travaille. Les vieilles ? Les femmes. Et il m'arrive de le dire, aussi. Oui. Lorsque je dis théâtre et pouvoir, je pense aussitôt à un monde fait par/pour les hommes (les petits garçons?), dans lequel les hommes jouent entre eux. Ils parlent entre eux. Ils font les affaires entre eux. Ils se mettent à un bout de table entre eux et ils font les importants. C'est spatial. Ils adoucent leurs fils. Leurs frères. Ils échangent aux pissotières. Ils se font des blagues de cul ? Temps. Tu penses à quoi ? À rien. À cette réflexion entendue cet été, à propos d'une directrice de théâtre : « Elle montre sa culotte à tout le monde ». Et elle

montrait pas sa culotte ? Ben non. Elle donnait des rendez-vous. Et t'as rien dit ? Temps. C'est ça le niveau ? C'est ça que tu vas raconter dans *Théâtre/Public* ? C'est nul. Oui. T'as raison. On va pas en parler. Tu vas pas parler des gros porcs dans *Théâtre/Public* ? Temps. Non mais y a des exceptions ? Toujours. Temps. Y a plein de mecs que t'aimes dans la profession ? Oui. Temps. Y en a plein. Long temps. Tu penses à quoi ? À Trump. Non mais il dirige pas un théâtre, Trump ?! Ça va! Temps. Oui. T'as raison. Tout va bien.

Et toi ? T'as pas voulu être adoubée par tes pairs ? Et t'adouberais qui si t'adoubais ?

En 2009, nous avons été encouragées, Marion Guerrero et moi, à postuler à la direction du CDN de Valence (et je vais parler ici davantage depuis ma place de codirectrice de compagnie). J'y pense parce que c'est finalement dans ces moments que nous avons été les plus exposées, les plus proches du pouvoir (c'est qui, le pouvoir ? Les tutelles. Les politiques. Les directeurs de théâtre. Les acteurs culturels). Peut-être faut-il y revenir ici. Nous avons été encouragées dans notre démarche par Tsvi Herzberg, alors inspecteur au ministère. Je pense qu'il était intéressé par notre travail. Nous venions d'être sonnées par le rapport Reine Prat avec Marion et nous nous sommes dit : « Allez, faut y aller. On ne peut pas en même temps dénoncer une situation, et en plus ne rien proposer. On y va ? » Et, à force de travail, et d'imagination, nous avons trouvé de l'appétit pour ces postes de direction. Nous avons ensuite postulé à la tête de plusieurs maisons. Nous n'avons jamais su autant à ces moments-là que nous étions des nanas. C'est bien simple, nous n'étions là que parce que nous étions des nanas. Sur toutes les bouches. Et si nous n'avions pas compris, on nous en remettait une couche : « Vous avez toutes vos chances, les nanas, des nanas, y en n'a pas! ! Et puis, c'est des petits lieux. On va les donner aux nanas! ! » Ça fait envie. Et bien sûr que nous étions là parce que nous étions des nanas! ! Mais quand même, quelle drôle de sensation d'être perçus comme deux spécimens. En tous les cas, nous étions surtout là pour tenter de faire à notre manière, inspirées à la fois de contre-modèles (et la ferme intention de nous placer sous haute-surveillance de nous-mêmes — mais aurions-nous fait mieux ?), et de quelques précieux.x.ses ami.e.s, allié.e.s. Nous avons la conviction qu'il fallait prendre notre part, et changer le système de l'intérieur. On se disait ça. C'est un système que nous connaissions bien, nous avions grandi dans les CDN. Nous connaissions ces maisons, leurs limites, leurs potentiels. Surtout, on connaissait bien le terrain. Mais de tout ça, il n'a guère été question, et la façon, brutale, dont les parcours ont été minorés, niés, ou tout simplement ignorés par le milieu n'a pas été sans conséquence. Nous sommes ressorties, avec Marion, hébétées, assommées, légèrement titubantes de ces expériences. Et nous avons appris, avec force, ce que c'était que de faire de la figuration. J'ai pensé : « Les marionnettes, trois petits tours et puis s'en vont. »

Je relis tout ça et me dis : « Non. Tout n'est pas vrai là-dedans. Il y a bien sûr eu des exceptions. Comme toujours. Des êtres exceptionnels. Ici aussi. Au cœur même du pouvoir. Au plus brûlant. Nous avons aussi beaucoup appris. Temps. Et on a ri. ! Mais je parle ici du sentiment général. De ce qui a traversé nos corps, nos cerveaux, nos vies. Je parle de ce qui reste. Ces petites phrases, assassines, qui font leur travail de sape, de tri, de recyclage. Qui vous hantent. Et se gravent.

Je pense à ça, aussi :

Cet été, j'ai appris que j'allais être nommée chevalier des Arts et Lettres. Ma première réaction ça été de me dire : « Ils devaient manquer de femmes! ! » Ça ne me traverse pas immédiatement l'esprit que ça peut être pour la reconnaissance de mon travail. Exactement comme les copains ont été reconnus. Les copains, avec qui j'ai grandi, partagé, créé.

Et, si un directeur ne fait pas allusion à mon cul, ou à mon jean — « tiens, je vieillis! ! »

Et qu'est-ce que tout cela produit ? Cela produit, dans un premier temps, un sentiment de sauve-qui-peut. Pas folle, la guêpe. Et, je sous-cite Ernaux, elle-même sous-citant Bourdieu : « Comment ne pas s'exclure soi-même de ce qui, de façon occulte, nous exclut de toute façon ? » Aujourd'hui, à l'heure où Rodrigo Garcia jette l'éponge à Montpellier, je reçois des textos : « Alors ? Tu rentilles ?! ! J'ai comme un sentiment d'irréalité. « Oh ! Non merci ! Pas pour nous (Je joue plus). » Et, dans un élan de générosité : « Vas-y toi-même. » Et tout me paraît loin. Loin.

Et si tout ça n'était pas si ridicule, ça pourrait être tragique.

Le tragique, entends-moi bien, ce n'est pas de ne pas être nommées, c'est cette mise en doute perpétuelle, latente, banale, de la légitimité des artistes femmes. Et leur tentation de renoncement. D'abandon. Et d'auto-exclusion.

Entendu aussi, il y a peu : « Les femmes, c'est plus le sujet. » On a passé de mode. « Le sujet, c'est la diversité sur les plateaux de théâtre. »

Tu penses à quoi ? À rien. Temps. À Trump.

Ok. Et maintenant, tu fais quoi ? Parce que t'es toujours dans le milieu, non ?

Pour le moment, j'essaie surtout de changer de problème. Je me dis tout ça est faux. Archi faux. Les gros porcs n'existent pas. Y en a même des sympas. T'es en pleine parano, ma pauvre. Débloque. (Bourdieu, ça date). En plus, t'abandonnes rien du tout. Les femmes n'abandonnent pas. C'est faux. On a une vitalité folle. Et puis, on rit (je ne parle pas ici de sarcasme, mais d'un rire absolument idiot, bête, bête comme les pieds, désasphyxiant, profond, nécessaire. Et j'aime, c'est vrai, quand on me dit : « Tu es bête, Marion Aubert! ! » C'est un luxe dans le milieu, où l'esprit de sérieux est tellement de mise. Le pouvoir y est tout concentré, donneur de leçons, glaçant.) Non! ! En fait, avec Marion, notre problème, c'est surtout la visibilité. Nous n'avons pas été suffisamment des auto-entrepreneuses de notre propre travail. Nous n'avons pas suffisamment joué à Paris (ou Avignon-le-in-et-deux-trois-lieux-repérés) ces dernières années. On a eu faux. Nous n'avons pas eu de papiers dans *Télérama-Le Monde-ou-Libé*. Temps. Vous avez fait quoi ? Ben du théâtre. Mais ce n'était pas du théâtre vu par le public. Le public de Saint-Étienne, Vire, Montluçon, Villeneuve-lez-Maguelone, Alès, Montbéliard, Brest, San Francisco, Valence, Lons-le-Saulnier, Guérande, La Réunion, Saran, Nîmes, Marseille, Montpellier. À un moment, on en a eu tellement marre d'attendre les programmeurs, on a même inventé un projet seulement pour le public. Dingue! ! Et du coup, le milieu est revenu ? Un peu. On n'y comprend rien ? Rien. On a surtout décidé de prendre du temps. Prendre du temps pour créer. Parce qu'à force de vouloir rentrer à tout prix dans la machine, les œuvres sont impactées. On crée trop vite. Avec trop peu de moyens. Et puis, j'ai décidé d'être surtout écrivaine, aussi (et moins codirectrice de compagnie — l'avantage d'être deux).

Et alors, les rapports des auteurs au pouvoir, dans le milieu ? Ben y en n'a pas. L'autre jour, je discutais avec le metteur en scène d'un de mes textes. La discussion, comme souvent, tournait autour de ce sujet : « À qui va-t-on vendre le spectacle ? » J'ai de nombreux projets en cours, menés par différents metteurs en scène et compagnies, et, par moments, peur de me faire de l'auto-concurrence. Le metteur en scène me coupe et me dit : « T'inquiète. Les programmeurs, ils s'en tapent des auteurs. C'est les metteurs qui comptent. » Étrangement, ça m'a calmée. J'avais complètement oublié — à vivre aussi longtemps auprès d'une metteuse en scène avec qui je n'ai eu de cesse de partager le pouvoir, les espoirs, les lauriers, les ratés — que la place de metteur en scène était à ce point toute puissante. Ça m'est revenu d'un coup. « Ah ben oui. Oui oui. » Rebienvenue dans le monde réel, Marion Aubert. J'ai pensé : « Tant mieux! ! J'ai la paix! ! Je vais pouvoir disparaître! ! Vivre cachée, comme Elfriede Jelinek! ! Faire la cancre! ! Me retirer! ! Hors-jeu! ! Fuir toutes les mondanités! ! (Méchante sensation d'être une handicapée de la vie mondaine, aussitôt démentie par un plaisir — qui me trouble, à en être, et, si ce plaisir se dissipe, aussitôt, gêne foncière de n'être que ce que je suis.) Oooh! ! Comme tout ça me fatigue! ! Vivre dans mes provinces et écrire! ! Aller dans des prisons et écrire! ! Écrire! ! Et je vais me donner toute à mon travail! ! Toute entière! ! Et en plus, j'aurai du temps pour mes enfants dont je ne parle pas trop dans le monde théâtral (une vraie artiste ne va-t-elle pas se noyer sans en avoir rien à foutre de ses enfants ? ?). Tu es une électronne libre, libre, libre, Marion Aubert! ! Adieu, festival d'Avignon, où l'avenir d'un spectacle se fait ou se défait en moins de temps qu'il n'en faut pour péter, et de s'entendre en être, s'entendre se taire, adieu, hystéries du métier! ! Adieu, milieu! ! Adieu, ma pomme. Adieu. Adieu. » Envie d'alcôves. De vies secrètes. Volées au réel, au monde, à l'espace, et au temps. Soif de repli. D'épaisseur. Temps. Et de ralentissement. Temps. Quand je pense au pouvoir, ou plutôt aux hommes de ma vie qui incarnent le pouvoir, je pense aussi à ça, à leur fatigue, à leur course (la compèt'), et à la vitesse. Ils vont tellement vite, parfois, je n'arrive pas à les saisir. Ils sont déjà passés. C'est pour ça qu'on n'arrive pas à joindre les directeurs de théâtre. C'est pas du tout parce qu'on est des femmes. C'est parce qu'ils sont devenus le vent. Et moi aussi, j'ai pu avoir cette sensation de frénésie. Jusqu'à ne plus me saisir complètement. Or, le travail d'écrivaine réclame, aussi, je crois, du temps, suspendu, et du hors champ. Long temps. Et, en même temps : « C'est quand même bizarre, ce truc. La négation pure et simple de la place des auteurs de théâtre dans le monde du théâtre. »

À quoi tu penses ? À ça. Aux rapports de pouvoir entre nous. À comment on se comporte les uns avec les autres. À ce qui est valorisé. Et à ce qui est vécu. Aux différences de traitements (et salaires). Aux auteurs. Aux techniciens. Aux acteurs. Aux places qu'on nous donne. Et à celles que l'on prend. Au besoin du métier d'y voir clair dans vos propres places (« Mais qui fait quoi dans votre compagnie ? ? »). Et à ce petit refrain là : « On est trop. Y a pas d'place. » Il y a quelques mois, j'ai ainsi entendu un directeur nous dire : « Ça pousse derrière. » Et cette phrase-là, aussi, m'a fait un drôle d'effet. Je me suis sentie tomber. Ou, plutôt, je me suis sentie en chute libre, très exactement. J'ai essayé d'attraper, au vol, des bouts de cette liberté. Et je suis allée partout où bon m'a semblé. Partout.

Dans des endroits sexy (entendu ça). Et d'autres délaissés. À la Seyne-sur-Mer. À Lyon. À Paris. À Thouars. À Compiègne. À Poitiers. À Rustrel. À Oran. À Ruffec. À Limoges. À Niort. À la Chartreuse. À Grenoble. À Charenton-du-Cher. À la Grange-aux-Vachers. Re à Saint-Étienne. Re à Lons-le-Saulnier. J'en ai vu, des bleds. Comme une chanteuse de tournée. Et des gens, loin du milieu, mais si près de nous, juste à côté. J'ai rencontré des gens aux réalités différentes de la mienne. Je suis allée dans des lycées, des maisons de retraite, des écoles supérieures de théâtre, des opéras, des foyers. Comme tant d'autres artistes dont le milieu parle si peu. J'ai tenté d'être alerte, mobile, d'écouter les projets d'autres artistes. J'ai découvert le spectacle d'Isabelle Lafon, dont je n'avais jamais entendu parler. J'ai trouvé le moyen de louper des informations cruciales sur le monde. J'ai erré. J'ai fait tout ça grâce à l'argent du milieu. Grâce aux rencontres, étranges, sensibles, rendues possibles par le milieu — je me dois d'en parler, aussi, bien sûr, des êtres qui rentrent dans votre vie par le milieu, grâce au milieu, en plein cœur de votre vie, dans le mille — et, si le milieu vient à être attaqué, eh bien, c'est comme de dire du mal de mes petits. Je nie. Et renie. Et rerenie.

Ce qui t'intéresse, me dis-tu, Olivier, « ce n'est pas tant la dénonciation du pouvoir mais la façon dont elle est envisagée, vécue, éventuellement contournée — mais aussi déniée, etc. » J'ai tenté de parler ici des états de solitude, de vertige, de vacuité. De l'animal triste. De nos ambivalences. Et de nos vanités. De ma nécessité à être à la fois et dehors, et dedans. J'espère qu'on entend ici aussi à quel point ce métier est puissant, parce qu'il nous prend toutes nos vies. Et qu'on ne voudrait le perdre pour rien au monde. Je pense souvent ça « pourvu que ça dure ». Et à la peur que j'aie que ça ne dure pas. Je pense à la puissance de la peur. La peur de la précarisation — sensation, par moment, de voir la profession se clochardiser : « Eh les gars! ! On a pris un coup! ! » Je pense aux compagnies, et à ces sempiternelles conversations, presque drôles si elles ne parlaient en creux de l'angoisse, et de la peur de crever, rengaines, donc, sur le manque de moyens, de temps, mais surtout de regards, regards pour penser les spectacles, et les diffuser, spectacles déjà condamnés avant même que d'être nés, sensation de gâchis, et de fatalité. Et puis, je pense aux copains acteurs aussi, premiers touchés dans leurs solitudes, leur toute dépendance au désir des autres. « Et un.e tel.le (qui a tant de talent), ça va comment ? ? » On se met à compter. « Il/elle en est toujours ? » D'aucuns changent de métier, d'autres, beaucoup, coûte que coûte, bricolent, réinventent avec une foi insensée. Le pouvoir du théâtre est aussi là. Dans cette conviction forcenée, envers et contre tout, que le théâtre nous a déjà transformé.e.s, et, peut-être, même si d'aucuns pensent qu'on sert à rien, et si, c'est vrai, parfois, on fait pas très envie, hein, mais quand même, peut-être, on pourrait faire quelque chose ensemble, s'aider, ensemble, à modifier, enfin, nos regards et nos rapports, être, nous aussi, force de transformation, encore, et encore, et pas seulement pour nous-mêmes, peut-être, même, soyons dingues, tenter d'être non pas des pythies ou des prophètes, ni des béni-oui-oui (comme dit ma mère), mais d'éclairer un tant soit peu les vies, et d'accéder, peut-être, même, joie suprême, à des visions, ça va arriver, quelque chose va se produire, même dans notre milieu, on n'est pas complètement aveugles, incapables, sourds, foutus — ça va arriver ? ● **Marion Aubert**

^[1] Je vais ici parler surtout du « petit milieu », davantage que du « monde théâtral » dans sa diversité, sa complexité. Je vais surtout parler de ce « petit milieu » parce que c'est lui, à première vue, et dans mon esprit, qui dicte les lois, les crises, les modes, les goûts, oriente les tentatives d'alternatives, les rébellions, les contre-pieds, suscite les jalousies, les rancœurs, les inquiétudes du « monde théâtral ».

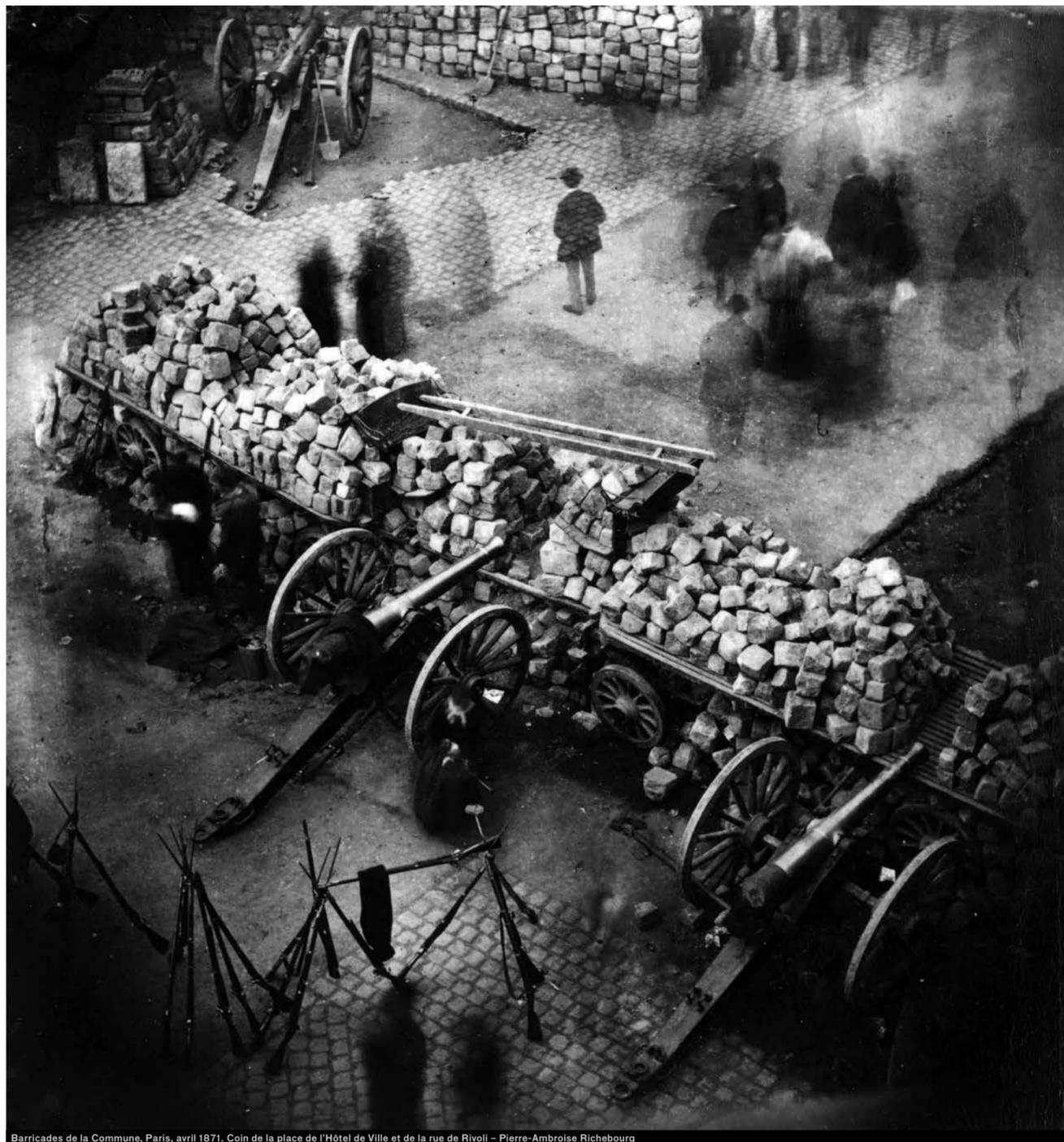
^[2] culture.gouv.fr/culture/actualites/rapports/prat/egalites.pdf

^[3] ousontlesfemmes.org/ Où sont les femmes ? Toujours pas là.

◇ mai

- Je suis tellement fier que tu fasses du théâtre, ma fille.
- Je ne fais plus du tout de théâtre, papa.
- Ah bon ?
- On a renoncé avec les copains. On fait plutôt la Révolution.

Marion Aubert, *Tumultes*



Barricades de la Commune, Paris, avril 1871. Coin de la place de l'Hôtel de Ville et de la rue de Rivoli - Pierre-Ambroise Richebourg

MARIE-FRANCE : C'était en mai le 13 le 13 mai je courais j'y allais c'était net c'était là enfin c'était là je courais j'y allais c'était chaud c'était rouge intense un soleil rouge immense dans les cœurs le corps sous la peau dans la gorge tous les souffles ça brûlait là dans ma gorge un souffle rouge qui brûlait un brasier un fusil de cris j'hurlais la vie dans un cocktail de mots lotofs et révoltés RÉVOLUTION LIBERTÉ PROVOCATION ! Je gueulais comme bête cannibale j'ai la rage je suis un rat nous sommes des milliers et nous mordons ! RATS' THE SYSTEM FUCK ! LAISSEZ PASSER LES ENRAGÉS BORDEL ! RATS' THE SYSTEM FUCK ! Je mords ! Je mordais les mots tordais leur chair de visions LSD : les mariées vont pousser entre les pavés ! Je pousse ! La vie pousse ! Je vie ! Je pousse ! Je cours ! Je cours ! Je courais en robe blanche je me souviens on était des milliers on courait essoufflés le souffle qui court coupé j'étouffais dans mes joues jambes dans mon corps de jupe qui jambe tombe se relève tombe se relève encore et courir encore emportée par la course trop rapide plus vite courir plus vite je courais comme comme-comme une possédée comme-comme comme une folle enragée-dépeignée-décoiffée la rage plus de cage RATS' THE SYSTEM FUCK ! RÉVOLUTION LIBERTÉ PROVOCATION ! Je courais emportée par le souffle de tous empêtrée dans une robe immense c'était intense j'étouffais dans l'haleine de mai c'était en mai le 13 je me souviens 38° un soleil rouge qui brûlait je courais me marier avec le pavé et rien rien ne pourrait m'arrêter alors je courais je courais je courais me marier avec rien avec tout-tout tous avec tous un acte

d'amour la révolution le 13 mai dans une grosse robe dire oui je t'aime à la liberté alors je courais comme-comme comme une moufle comme un buffle je soufflais je bufflais je rageais RATS' THE SYSTEM FUCK ! Je tombais me relever et courir encore RATS' THE SYSTEM FUCK ! Emportée par la course trop rapide plus vite courir plus vite RATS' THE SYSTEM FUCK ! Cette chaleur on étouffe j'étouffais au point mousse je bufflais de frousse les flics aux troussees plus vite courir encore RATS' THE SYSTEM FUCK ! Et mon cœur qui se démaillait et ma robe qui filait ma robe qui tombait et mon cœur qui criait LIBERTY MARRY ME PAVÉ JE T'ÉPOUSE JE SUIS LA MARIÉE DU PAVÉ JE SUIS UNE FLEUR DU PAVOT JE SUIS UN COQUELICOT ET JE VEUX VIVRE ! JE VEUX VIVRE

Nadège Prugnard, *Women 68 même pas mort*

ven. 18 mai • 19h
durée 4h

Franck Lepage

Incultures (1)

L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu... ou une histoire de la culture

Militant de l'éducation populaire, Franck Lepage déroule dans cette conférence gesticulée, en s'appuyant de façon caustique sur son propre parcours, tout le mal qu'il pense de ce qu'est devenue la culture « avec un grand cul ». Une parole politique anarcho-libertaire roborative ! ♦

Le spectacle sera suivi le lendemain d'un atelier de désintoxication de la langue de bois.

de et par Franck Lepage

production déléguée le Ksamka

sam. 19 mai • 14h-18h

Atelier de désintoxication de la langue de bois

avec Franck Lepage

→ tarif unique 5 € / gratuit pour les abonné.e.s Carte Saison

C'est ce qui m'est arrivé. Et c'est l'histoire que je vais vous raconter. Quand je dis : « J'ai arrêté de croire à la culture », entendons-nous bien, c'est idiot comme phrase ! Non, j'ai arrêté de croire, pour être très précis, en cette chose qu'on appelle chez nous « la démocratisation culturelle »... C'est l'idée qu'en balançant du fumier culturel sur la tête des pauvres, ça va les faire pousser et qu'ils vont rattraper les riches ! Qu'on va les « cultiver » en somme. Voilà, c'est à ça que j'ai arrêté de croire. Je faisais ça dans les banlieues, c'est là qu'ils sont souvent, les pauvres... Et donc, je leur balançais des charrettes d'engrais culturel, essentiellement sous forme d'art contemporain et de « création ». Il y a beaucoup de fumier dans l'art contemporain. De la danse contemporaine, du théâtre contemporain, de la musique contemporaine... pour les faire pousser. On parle aussi de réduction des inégalités culturelles ou « d'ascension sociale » par la culture. Mais j'ai compris bêtement un jour que les riches avaient les moyens de se cultiver toujours plus vite... C'est là que j'ai arrêté de croire.

Un philosophe aujourd'hui oublié, Herbert Marcuse, nous mettait en garde : nous ne pourrions bientôt plus critiquer efficacement le capitalisme, parce que nous n'aurions bientôt plus de mots pour le désigner négativement. 30 ans plus tard, le capitalisme s'appelle développement, la domination s'appelle partenariat, l'exploitation s'appelle gestion des ressources humaines et l'aliénation s'appelle projet. Des mots qui ne permettent plus de penser la réalité mais simplement de nous y adapter en l'approuvant à l'infini. Des « concepts opérationnels » qui nous font désirer le nouvel esprit du capitalisme même quand nous pensons naïvement le combattre... Georges Orwell ne s'était pas trompé de date ; nous avons failli avoir en 1984 un « ministère de l'intelligence ». Assignés à la positivité, désormais, comme le prévoyait Guy Debord : « Tout ce qui est bon apparaît, tout ce qui apparaît est bon. » ● **Franck Lepage**

Définition

La conférence gesticulée est une prise de parole publique sous la forme d'un spectacle politique militant. Construite par une personne ou un groupe à partir de leurs expériences, c'est un acte d'éducation populaire fondé sur l'envie de partager ce qu'on a compris, tel qu'on l'a compris, là où on l'a compris. [...] Acte subversif, la conférence gesticulée transgresse la légitimité (toujours contestée) à parler en public. Elle dévoile, dénonce, questionne et analyse les mécanismes d'une domination dans un domaine donné, souvent professionnel. Forme scénique d'expression directe, elle ne nécessite aucune compétence théâtrale ● **Franck Lepage**

Franck Lepage

Franck Lepage est l'un des fondateurs de la coopérative d'éducation populaire Le Pavé. Militant de l'éducation populaire, il a été jusqu'en 2000 directeur des programmes à la Fédération Française des Maisons des Jeunes et de la Culture et chargé de recherche associé à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. L'auto-dissolution du Pavé en décembre 2014 le voit co-fonder en 2015 une nouvelle structure d'éducation populaire politique, L'Ardeur, qui se concentre sur l'action avec les syndicats, la formation de nouvelles conférences gesticulées et l'édition d'outils militants ●

ardeur.net

ksamka.com page Franck Lepage



Mouvement insurrectionnel en Italie, barricade dans les usines Fiat – photographie de presse, agence Mourisse



Londres, arrestations de suffragettes – agence Rol

mar. 15 mai • 20h30
durée 1h20

Nadège Prugnard ^{AA}

Women 68 même pas mort

lecture mise en espace

« 3 copines de 40 ans », 3 « mémés rouges » sortent de leur retraite, bouleversées que MAI 68 soit liquidé comme un mauvais souvenir.

Ce sont des *crazy women*, des suffragettes émancipées, des *Triplettes de Belleville* façon 68, elles chantent Frank Zappa et Janis Joplin, toujours engagées, enrégées, qui n'ont peur de rien et surtout pas des petits mâles dominants.

Entre l'Affiche du Che et le manifeste des 343 salopes, entre l'anti-Œdipe de Deleuze, le *Black Power* et Angela Davis, les comédiennes scandent, slament, scattent, érucitent le mois de mai 68. Elles descendent dans l'arène ou dans la rue, comme elles prirent le théâtre de l'Odéon jadis ●

texte et mise en espace Nadège Prugnard ● avec Marie-Do Fréval, Françoise Loreau (distribution en cours)

production Magma Performing Theatre ● co-production théâtre des îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes

→ gratuit — réservation conseillée

mer. 23 mai • 20h30
durée 1h48

Ruth Zylberman

68 année zéro

film documentaire

1968 dans sa dimension européenne. Six parcours de vie qui témoignent de l'incandescence des « années 68 », mais aussi de leur devenir et de leur héritage.

68 année zéro retrace les parcours de six Européens : une lycéenne turinoise devenue militante à Lotta Continua et féministe ; un étudiant parisien maoïste « établi » aux usines Peugeot ; un ouvrier de Peugeot acteur de la grève d'occupation de mai-juin 68 et militant syndical ; une jeune Allemande immergée dans la contestation étudiante qui s'engagera dans le combat féministe et écologiste ; un couple tchécoslovaque qui, après avoir vécu le Printemps de Prague, s'élèvera contre l'invasion soviétique et le régime de « normalisation » au prix d'années d'emprisonnement... ●

production ARTE France, ZADIG PRODUCTIONS ● avec le soutien de la région Franche-Comté

→ tarif unique 5 € — réservation conseillée



mer. 30 mai • 20h30 / jeu. 31 • 19h30
durée 1h40

Marion Aubert ^{AA} / Marion Guerrero *Tumultes*

Paniquée par l'état du monde, une troupe de jeunes acteur. trice.s décide de préparer la révolution.

Il.elle.s s'interrogent, s'empêtrent, s'affrontent et s'étreignent, perdu.e.s entre peurs, héritages, désirs d'émancipation et le fol élan de tout ébranler. Fougueux.ses, inventif.ve.s, il.elle.s occupent le théâtre comme d'autres leur usine.

Un portrait d'une génération inquiète mais surtout vive, créative et décidée à empoigner le monde. Une farce à l'énergie salvatrice, lucide et joyeusement désordonnée ●

texte Marion Aubert ● mise en scène Marion Guerrero ● assistée de Marion Aubert ● avec Julien Bodet, Thomas Jubert, Gaspard Liberelle, Aurélia Lüscher, Tibor Ockenfels en alternance avec Gaëtan Guérin, Maurin Olles en alternance avec Charly Breton, Pauline Panassenko en alternance avec Aurélie Reinhorn et Agathe L'Huilier, Manon Raffaelli en alternance avec Agathe L'Huilier et Mélissa Zehner en alternance avec Lison Rault ● scénographie Alice Duchange ● costumes Marie-Frédérique Fillion ● lumières Bruno Marsol reprise tournée Manuella Mangalo ● son et régie plateau Yannick Vérot reprise tournée Pierre Xucla ● chargée de production Sylvine Dupré ● coaching vocal Myriam Djemour ● regard chorégraphique Yan Raballand ● remerciements Olivier Neveux, Vincent Chambarlhac, École de La Comédie de Saint-Étienne

production C^o Tire pas la Nappe ● avec le soutien de l'École de La Comédie de Saint-Étienne – École Supérieure d'Art Dramatique ● avec l'aide de la SPEDIDAM, la Maison Louis-Jouvet – ENSAD Montpellier, Réseau en Scène Languedoc-Roussillon et la région Occitanie ● C^o conventionnée Drac Occitanie ● la compagnie reçoit l'aide de la région Occitanie et de la ville de Montpellier

éditions Actes Sud-Papiers (suivi de *Débâcles*)

Autours

→ lun. 28 mai • 19h30
au conservatoire André-Messager rencontre Art de l'acteur.trice avec les comédiens.ne.s de *Tumultes*

Après spectacle

→ mer. 30 mai rencontre-dialogue avec l'équipe artistique et Gaetano Manfredonia + dédicace

Avant spectacle

→ mer. 30 mai • 18h30

Autour de l'histoire de l'anarchisme d'hier et d'aujourd'hui, conférence de Gaetano Manfredonia, historien spécialiste du mouvement ouvrier et libertaire [voir p.40]

L'implantation de l'anarchisme apparaît inégale tant dans l'espace que dans le temps. Ce n'est que dans quelques pays ou dans des circonstances historiques particulières, comme en Ukraine en 1918-1921 ou bien en Espagne pendant la guerre civile de 1936-1939, que les anarchistes ont été en mesure de faire prévaloir durablement leurs vues. L'anarchisme pourtant a su s'adapter à des contextes socio-économiques et culturels très différents. Aujourd'hui encore ses revendications restent d'actualité car ce qui fait sa force, c'est la globalité de son projet qui vise l'émancipation aussi bien des producteurs que des individus.

... À bien les regarder, mes textes ont été toujours davantage peuplés d'anti-héros que de héros. Si j'écris des épopées, elles sont souvent minuscules, ou bien brisées, en mille morceaux. Et bien souvent, les personnages n'ont d'héroïque que leur souffle, impressionnant, démesuré par rapport à leur petite taille, et seul l'usage de la langue, du verbe, leur permet de s'échapper d'eux-mêmes, et d'accéder, peut-être, à quelque chose d'un peu plus grand. Mais la plupart du temps, ils ratent ce qu'ils entreprennent. Ils chutent. Ils avancent en se pétant la gueule. [...] À bien y réfléchir, mon souci, c'est davantage de les humaniser que de les égratigner. Et de nous les rendre accessibles. En tous les cas, le désir de voir, et de montrer, des hommes et des femmes, non pas seulement leur grandeur, mais aussi leurs failles, leurs bassesses, leurs migraines. Oui, ils ont toujours un pet de travers. Oui, ils sont brutaux, inquiets, ou ils se blessent, mais pour autant, ils ne sont pas résignés.

Ce ne sont pas des « gagnants ». Sans doute parce que je trouve plus utile d'être en présence de figures qui nous libèrent, davantage que de figures qui nous écrasent. Et puis, aussi, et ça n'est sans doute pas à minorer dans mon travail, je construis ces figures parce qu'elles sont éminemment théâtrales. Travailler dans le hiatus, dans l'écart entre ce que nous voudrions être et ce que nous sommes, le héros et l'anti-héros, donne du jeu, du mou aux personnages. Et c'est dans cet écart que se nichent les interrogations, mais aussi la *vis comica* de mes pièces ● Marion Aubert



Vincennes, 1^{er} mai, manifestation communiste



Au départ, nous avons eu, avec Marion Guerrero, cette intuition : interroger la montée des fascismes dans les années 30. Nous avons travaillé à partir de documents d'archives, notamment autour des émeutes du 6 février 1934, du Front Populaire, des premiers congés payés. Nous avons lu des livres d'histoire(s) : *La France du Front Populaire*, *Maurice et Jeannette*, *Biographie du couple Thorez, Léon Blum, La Force d'espérer*. Écouté des chansons de l'époque : *Qu'est-ce qu'il faut pour être heureux* ? « Boum / Quand notre cœur fait Boum / Tout avec lui dit Boum / Et c'est l'amour qui s'éveille. » Nous avons parlé de l'avortement. Des tricoteuses de la Révolution. **De la joie sur les visages pendant les manifestations.** Et puis, nous avons écouté des chansons bien d'aujourd'hui : « Mohamed mouche à merde, nous ne voulons pas de toi. Mohamed mouche à merde, on va te ramener chez toi. » J'ai listé des questions : « Qu'est-ce que c'est que l'espoir ? **Qu'est-ce que c'est que de s'inventer des vies nouvelles** ? Qu'est-ce que c'est que de sentir quelque chose possible ? C'est quoi le sentiment d'injustice ? C'est quoi avoir peur pour ses enfants ? D'où ça nous vient, ce climat-là d'inquiétude ? De haine ? De suspicion ? **Comment ça se fabrique, le fascisme** ? Qu'est-ce qui se passe à l'intérieur des corps ? » Nous avons parlé de la passion. De la peur qui s'insinue l'air de rien. Du collectif. De la solitude. Des chœurs. On a regardé la photo d'August Landmesser, l'homme qui refusa de faire le salut nazi, au milieu d'une foule à l'unisson, un jour de mai 1936. On a tenté de dire des choses ensemble en même temps. D'avoir les corps au même rythme. Et puis d'être parfois à contretemps. **On a finalement tenté d'être à la fois en 2013 et en 1936.** Et d'interroger, aujourd'hui, la montée des fascismes. On a tenté de s'approprier les gestes des autres. L'imaginaire des autres. D'être délicats et furieux. D'éclairer nos propres désordres.

On a chanté : « Prenez garde, prenez garde / Vous les sabreurs les bourgeois les gavés / V'la la jeune Garde, v'la la jeune Garde / Qui descend sur le pavé. » **On a parlé de la cruauté et des grâces de l'humanité. On a parlé de nos propres dérives. On a parlé de ceux qui ne trouvent pas leur place. Qui ne savent pas où se mettre. Qu'on ne sait pas bien où mettre.**

Ça, c'était en 2013.
En 2014, nous avons creusé davantage nos questions. **On a partagé notre table de travail avec Olivier Neveux, professeur d'histoire et d'esthétique, et de Vincent Chambarlhac, maître de conférences en histoire contemporaine.** On a écouté « Boum / Quand ton corps fait boum / C'est pour avoir le droit d'enfiler tes mille vierges » (Didier Super). On a regardé *Mourir à trente ans*, *L'Ombre rouge*, *La Chinoise*, *Reds*, *House of Cards*, *Ni vieux ni traitres*.

En 2016, nous avons décidé de recréer la pièce, et de poursuivre le travail. Aujourd'hui, *Tumultes* est un drôle d'objet. Ovni entre farce, tragédies intimes, théâtre « poétique », à la fois quotidien et lyrique. Sans doute la pièce est-elle toujours hantée de nos intuitions premières (mise en écho de notre époque et des années 1930) – et l'actualité nous a tristement confortées dans ces intuitions – mais elle parle aussi d'une génération de jeunes gens, à la fois plein de désarrois, lucides, courageux parfois, résolu, en tous les cas, à tenter de comprendre le monde, et à lutter. Grâce à eux, et travaillant à leur côté, j'ai pu lister toute une série de nouvelles questions : « Qu'est-ce que l'engagement ? Qu'est-ce que la résignation ? De quoi a-t-on peur ? A-t-on réellement un désir de Révolution ? **Comment se fabrique une conscience politique** ? Quels sont nos héritages ? Quelles voix orientent nos prises de positions ? Qu'est-ce que la déception ? La manipulation ? Est-ce que toutes les morts se valent ? **C'est quoi, une action violente** ? Qu'est devenu notre désir de théâtre ? **Qu'est-ce qu'un héros** ? Et un anti-héros ? **De quoi avons-nous besoin pour échapper au cynisme de l'époque** ? **À la dépression** ? Comment instiller, toujours, du trouble dans nos représentations ? » Aujourd'hui, ces questions nous semblent toujours criantes. La pièce, à défaut d'apporter des réponses, aide, je l'espère, à nous donner des forces, et à ne pas nous condamner au bégalement de l'histoire, et à l'oubli ● Marion Aubert et Marion Guerrero



ven. 15 juin et sam. 16 • 19h

Fête de saison! (et présentation de la saison 2018/2019)

Venez fêter avec nous la fin de la saison et découvrir la programmation 2018/2019 autour du *Parlement de rue* de Jacques Livchine et Hervée de Lafond.

Apportez vos petits plats, le théâtre des Îlets vous offre la boisson et la douceur des desserts ! ●

Jacques Livchine / Hervée de Lafond *Le Parlement de rue*

théâtre de rue

Prenez place au cœur du système parlementaire et troquez votre costume de spectateur. trice pour celui de député.e : proposez vos lois, défendez-les et votez ! Les discussions, âpres et passionnées n'en doutons pas, seront agrémentées de musique, de textes de Victor Hugo, de Pablo Néruda, d'Henri Michaux et aussi des chansons décapantes de Didier Super ou de Fantazio. Les conclusions de cette assemblée parlementaire seront envoyées (si si) au Président de la République, ainsi qu'à son premier ministre et aux ministres concerné.e.s... À vos stylos ! ●

Jacques Livchine et Hervée de Lafond viendront rencontrer le public des Îlets et les habitant.e.s en général dans les jours qui précèdent pour recueillir vos propositions de lois, qu'elles soient farfelues, délirantes, sérieuses, poétiques...
Si vous souhaitez vous exprimer, c'est le moment : contactez Cécile Dureux au 04 70 03 86 08 / c-dureux@cdntdi.com

création théâtre de l'Unité ● présidente de séance Hervée de Lafond ● chanteur caustique Didier Super ou Fantazio ● chanteuses Garance Guierre, Léonor Stirman alias Les Chochottes ● comédien.ne.s Lucile Tanoh, Jacques Livchine, Catherine Fornal ● avec la participation de la Jeune Troupe des Îlets et de leurs 9 compagnon.ne.s théâtre du GEIQ

production Théâtre de l'Unité

ACCULTURATION et acculturation

Nombreux sont ceux qui se lamentent (en ces temps *d'austerité*) devant les inconvénients dues à un manque de vie sociale et culturelle organisée (en dehors du centre « pourri » dans les banlieues « saines » (dortoirs sans verdure, sans service, sans autonomie, sans aucun véritable rapport humain). Lamentations rhétoriques ! En effet, si ce dont on déplore le manque dans les banlieues existait, ce serait le centre qui l’organiserait ; ce même centre qui, en peu d’années a détruit toutes les cultures périphériques qui — oui, jusqu’à il y a quelques années — assuraient une vie à soi, et, au fond, libre, même dans les banlieues les plus pauvres ou carrément misérables.

Aucun centralisme fasciste n’est parvenu à faire ce qu’a fait le centralisme de la société de consommation. Le fascisme proposait un modèle, réactionnaire et monumental, mais qui restait lettre morte. Les différentes cultures particulières (paysannes, sous-prolétariennes, ouvrières) continuaient imperturbablement à s’identifier à leurs modèles, car la répression se limitait à obtenir leur adhésion en paroles. De nos jours, au contraire, l’adhésion aux modèles imposés par le centre est totale et inconditionnée. On renie les véritables modèles culturels. L’abjuration est accomplie. On peut donc affirmer que la « tolérance » de l’idéologie hédoniste voulue par le nouveau pouvoir est la pire des répressions de toute l’histoire humaine. Mais comment une telle répression a-t-elle pu s’exercer ? À travers deux révolutions, qui ont pris place à l’intérieur de l’organisation bourgeoise : la révolution des infrastructures, et la révolution du système d’information. Les routes, la motorisation, etc., ont désormais uni les banlieues au centre, en abolissant toute distance matérielle. Mais la révolution des mass média a été encore plus radicale et décisive. Au moyen de la télévision, le centre s’est assimilé tout le pays, qui était historiquement très différencié et très riche en cultures originales. Une grande œuvre de normalisation parfaitement authentique et réelle est commencée et — comme je le disais — elle a imposé ses modèles : des modèles voulus par la nouvelle classe industrielle, qui ne se contente plus d’un « homme qui consomme » mais qui prétend par surcroît que d’autres idéologies que celle de la consommation sont inadmissibles. C’est un hédonisme néo-laïque, aveuglément oublieux de toute valeur humaniste et aveuglément étranger aux sciences humaines.

L’idéologie précédente voulue et imposée par le pouvoir était, comme on le sait, la religion : le catholicisme était en effet formellement l’unique phénomène culturel qui « unifiait » les Italiens. Aujourd’hui, il est devenu concurrent de ce nouveau phénomène culturel « unificateur » qu’est l’hédonisme de masse ; aussi, en tant que concurrent, le nouveau pouvoir a déjà commencé, depuis quelques années, à le liquider. Il n’y a en effet rien de religieux dans le modèle du jeune homme et de la jeune femme proposé et imposé par la télévision. Ce sont deux personnes qui ne donnent de valeur à la vie qu’à travers les biens de consommation (et, bien entendu, ils vont encore à la messe du dimanche : en voiture). Les Italiens ont accepté d’enthousiasme ce nouveau modèle que leur impose la télévision, selon les normes de la production qui crée le bien-être (ou, mieux, qui sauve de la misère). Ils l’ont accepté, ce modèle, oui, mais sont-ils vraiment en mesure de le réaliser ?

Non. Ou bien ils le réalisent matériellement seulement en partie et en deviennent la caricature, ou ils ne parviennent à le réaliser que d’une façon si réduite qu’ils en deviennent victimes. Frustration ou carrément désir névrotique sont désormais des états d’âme collectifs. Prenons un exemple : les sous-prolétaires, jusqu’à ces derniers temps, respectaient la culture et n’avaient pas honte de leur propre ignorance ; au contraire, ils étaient fiers de leur modèle populaire d’analphabètes appréhendant pourtant le mystère de la réalité. C’est avec un certain mépris effronté qu’ils regardaient les « fil s à papa », les petits-bourgeois, dont ils se différenciaient, même quand ils étaient forcés de les servir. Aujourd’hui, au contraire, ils se mettent à avoir honte de leur ignorance : ils ont abjuré leur modèle curel (les très jeunes ne s’en souviennent même plus, ils l’ont complètement perdu), et le nouveau modèle qu’ils cherchent à imiter ne prévoit ni l’analphabétisme, ni la grossièreté. Les jeunes sous-prolétaires — humiliés — dissimulent le nom de leur métier sur leurs cartes d’identité et lui substituent le qualificatif d’« étudiant ». Bien évidemment, à partir du moment où ils ont commencé à avoir honte de leur ignorance, ils se sont également mis à mépriser la culture (caractéristique petite-bourgeoise, qu’ils ont immédiatement acquise par mimétisme). Dans le même temps, le jeune petit-bourgeois, dans sa volonté de s’identifier au modèle « télévisé » — qui, comme c’est sa classe qui l’a créé et voulu, lui est essentiellement naturel — devient étrangement grossier et malheureux. Si les sous-prolétaires se sont embourgeoisés, les bourgeois se sont sous-prolétarisés. La culture qu’ils produisent, comme elle est technologique et rigoureusement pragmatique, empêche le vieil « homme » qui est encore en eux de se développer. De là vient que l’on trouve en eux une certaine déformation des facultés intellectuelles et morales.

Dans tout cela, la responsabilité de la télévision est énorme, non pas, certes, en tant que « moyen technique », mais en tant qu’instrument de pouvoir et pouvoir elle-même. Car elle n’est pas seulement un lieu à travers lequel circulent les messages, mais aussi un centre d’élaboration de messages. Elle constitue le lieu où se concrétise une mentalité qui, sans elle, ne saurait où se loger. C’est à travers l’esprit de la télévision que se manifeste concrètement l’esprit du nouveau pouvoir.

Nul doute (les résultats le prouvent) que la télévision soit autoritaire et répressive comme jamais aucun moyen d’information au monde ne l’a été. Le journal fasciste et les inscriptions de slogans mussoliniens sur les fermes font rire à côté : comme (douloureusement) la charrue à côté du tracteur. Le fascisme, je tiens à le répéter, n’a pas même, au fond, été capable d’égratigner l’âme du peuple italien, tandis que le nouveau fascisme, grâce aux nouveaux moyens de communication et d’information (surtout, justement, la télévision), l’a non seulement égratignée, mais encore lacérée, violée, souillée à jamais… ● **Pier Paolo Pasolini, « Défi aux dirigeants de la télévision », *Corriere Della Sera*, 9 décembre 1973. Republié dans *Écrits corsaires*, éd. et trad. Philippe Guilhon, Flammarion, 1976, p. 48-52.**

Poète, cinéaste, essayiste et journaliste, Pasolini, assassiné en 1975, a écrit de nombreux textes contestataires pour dénoncer la violence de la société de consommation, la désertification culturelle engendrée par le « centralisme », et ce qu’il considère comme le fascisme souterrain de nos démocraties.

FREE – Revolutionary Letter

Free Julian Beck...
Free Angela Davis...
Free Sacco & Vanzetti...
Free Sitting Bull
Free Crazy Horse
Free all political prisoners
Free Billy the Kid
Free Jesse James
Free all political prisoners
Free Nathan Hale
Free Joan of Arc
Free Galileo & Bruno & Eckhart
Free Jesus Christ
Free Socrates
Free all political prisoners
Free all political prisoners
All prisoners are political prisoners
Every pot smoker a political prisoner
Every holdup man a political prisoner
Every forger a political prisoner
Every angry kid who smashed a window a political prisoner

Every whore, pimp, murderer, a political prisoner
Every pedearer, dealer, drunk driver, burglar poacher, striker, strike breaker, rapist
Polar bear at San Francisco zoo, political prisoner
Ancient wise turtle at Detroit Aquarium, political prisoner

Flamingoes dying in Phoenix tourist park, political prisoners
Otters in Tucson Desert Museum, political prisoners
Elk in Wyoming grazing behind barbed wire, political prisoners
Prairie dogs poisoned in New Mexico, war casualties
(Mass grave of Wyoming bald eagles, a battlefield)
Every kid in school a political prisoner
Every lawyer in his cubicle a political prisoner
Every doctor brainwashed by AMA a political prisoner
Every housewife a political prisoner
Every teacher lying thru sad teeth a political prisoner

Every Indian on reservation a political prisoner
Every black man a political prisoner
Every faggot hiding in bar a political prisoner
Every junkie shooting up in John a political prisoner
Every woman a political prisoner
Every woman a political prisoner
You are political prisoner locked in tense body
You are political prisoner locked in stiff mind
You are political prisoner locked to your parents
You are political prisoner locked to your past
Free yourself
Free yourself
I am political prisoner locked in anger habit
I am political prisoner locked in greed habit
I am political prisoner locked in fear habit
I am political prisoner locked in dull senses
I am political prisoner locked in numb flesh
Free me
Free me
Help to free me
Free yourself
Help to free me
Free yourself
Help to free me
Free yourself
Help to free me
Free Barry Goldwater
Help to free me
Free Governor Wallace
Free President Nixon
Free J. Edgar Hoover
Free them
Free yourself
Free them

Free yourself
Free yourself
Free them
Free yourself
Help to free me
Free us

DANCE ●

Diane di Prima, *Revolutionary Letters*, City Lights Books, 1971.

—
Poétesse, dramaturge, militante, éditrice et professeure américaine, Diane Di Prima est l'une des plus célèbres figures féminines de la *Beat Generation*. Son œuvre reste inédite en France.

ALLIANCE...

« Nous le peuple »

L’alliance n’est pas seulement pour moi une forme sociale en devenir : elle est parfois latente, et parfois elle est déjà la structure de ce qui nous a formés comme sujets : c’est notamment le cas lorsque l’alliance se produit à l’intérieur même d’un sujet unique, lorsqu’il est possible de dire « Je suis moi-même une alliance, un allié de moi-même ou de mes diverses vicissitudes culturelles ». Cela veut dire que le « je » en question refuse de privilégier un statut de minorité ou un lieu vécu de précarité par rapport à un autre ; c’est une manière de dire : « Je suis la complexité que je suis, et je suis lié aux autres d’une manière qui est essentielle à toute invocation de ce « je » ». Cette perspective, qui suppose une relationnalité sociale à la première personne, nous met au défi de comprendre l’incapacité des ontologies identitaires à penser la question de l’alliance. L’idée n’est pas de dire que je suis un ensemble d’identités, mais plutôt que je suis déjà une assemblée, et même une assemblée générale, ou encore un assemblage, pour reprendre un mot que Jasbir Puar a emprunté à Gilles Deleuze. Mais peut-être que ce qu’il y a de plus important, ce sont les formes de mobilisation qu’anime une conscience aiguë de la transversalité des personnes qui risquent de perdre leur emploi ou d’être dépossédées de leur domicile par les banques, de la diversité des personnes différemment menacées de harcèlement, de criminalisation, d’emprisonnement ou de pathologisation, ou de l’appartenance religieuse et raciale des personnes considérées comme négligeables par les faiseurs de guerre. Pour moi, cette perspective rend nécessaire une lutte généralisée contre la précarité, une lutte qui soit issue d’un sentiment de précarité vécu comme une mort lente, d’un sentiment abîmé du temps, d’une exposition insupportable à la perte, à la blessure ou à l’indigence arbitraires, d’un sentiment vécu qui est à la fois singulier et pluriel. L’idée n’est pas de s’allier pour des modes d’égalité qui nous plongeraient toutes et tous dans des conditions également invivables, mais d’appeler, au contraire, à une vie également vivable pour toutes et pour tous, qui soit aussi mise en acte par les personnes qui ont lancé l’appel, et qui nécessite une distribution égalitaire des biens publics. Le contraire de la précarité n’est pas la sécurité : c’est la lutte pour un ordre social et politique égalitaire dans lequel une interdépendance vivable sera possible. C’est à cette condition que nous pourrons nous gouverner nous-mêmes de façon démocratique, et la forme durable de cet ordre social et politique doit être un des objectifs obligatoires de cette gouvernance. [...]

Pour moi, nos vies politiques sont définies par une condition de précarité commune, même si cette précarité est différemiellement distribuée.

Et certains d’entre nous, comme l’a montré Ruth Gilmore, sont plus disposés que d’autres, de façon disproportionnée, à la blessure et à une mort précoce. Il est ainsi facile d’observer la différence raciale en lisant, par exemple, les statistiques sur la mortalité infantile. Cela signifie, en un mot, que la précarité est différemiellement distribuée et que toutes les vies ne sont pas considérées comme ayant une valeur égale ou comme étant également dignes d’être pleurées. Si, comme l’écrit Adriana Cavarero, l’exposition de nos corps dans l’espace public nous constitue fondamentalement et établit notre pensée comme quelque chose de social, d’incarné, de vulnérable et de passionné, alors la pensée ne peut aller nulle part si elle ne présuppose pas cette interdépendance, cet enchevêtrement des corps. [...]

Dans ces rassemblements où les gens parlent et chantent, mais aussi organisent des soins médicaux et des services sociaux provisoires, est-il possible de distinguer les expressions vocalisées émanant des corps des autres formes d’expression de l’urgence et de la nécessité matérielles ? Chaque fois que des manifestants ont dormi et mangé sur une place publique, qu’ils y ont construit des toilettes et fabriqué divers systèmes de partage de l’espace, ils ne se sont pas contentés de refuser de disparaître et de rentrer ou rester chez eux, pas plus qu’ils ne se sont limités, agissant de concert dans des conditions d’égalité, à revendiquer pour eux-mêmes le domaine public. Ils ont fait bien plus que cela : ils se sont maintenus en tant que corps persistants ayant des besoins, des désirs et des exigences. Idée arendtienne et contre-arendtienne s’il en est, car ces corps qui ont organisé leurs besoins fondamentaux demandaient aussi au monde de prendre en compte ce qui se passait, de faire connaître son soutien et d’entrer ce faisant, dans l’action révolutionnaire elle-même. Les corps agissaient de concert mais ils dormaient aussi en public, et par ces deux modes d’action, en donnant une organisation politique et spatiale à des besoins corporels fondamentaux, ils étaient tout à la fois vulnérables et revendicatifs. Ce faisant, ces corps constituaient des images qui seraient projetées auprès de toutes les personnes qui regardaient, nous demandant de les recevoir et de réagir, et donc de solliciter une couverture médiatique qui empêcherait l’événement d’être occulté ou contourné. Dormir sur le trottoir n’était pas seulement un moyen de revendiquer l’espace public et de contester la légitimité de l’État : c’en était un, aussi, de mettre le corps en jeu dans son insistance, dans son obstination et dans sa précarité, dépassant, le temps de la révolution, la distinction entre public et privé. Pour le dire autrement, c’est lorsque ces besoins censés rester privés ont été mis en lumière, de jour comme de nuit, sur la place publique, et qu’ils ont constitué une image et un discours pour les médias, qu’il a finalement été possible d’étendre l’espace et le temps de l’événement avec une ténacité telle qu’un régime a fini par tomber. Car les caméras ne se sont jamais arrêtées ; les corps étaient en même temps ici et là ; ils n’ont jamais cessé de parler, même dans le sommeil, et ils n’ont pu être niés, enfermés ou réduits au silence. Ainsi, parfois, une révolution se produit simplement parce que les gens refusent de rentrer chez eux et s’accrochent au trottoir comme si c’était le lieu d’une cohabitation temporaire et convergente. [...]

J’ai essayé de suggérer que la précarité est la condition contre laquelle un certain nombre de mouvements sociaux nouveaux sont en lutte. Ces mouvements ne cherchent pas à venir à bout de l’interdépendance ou de la vulnérabilité quand ils luttent contre la précarité : ils cherchent à produire

les conditions dans lesquelles cette vulnérabilité et cette interdépendance seront vivables. C’est une politique dans laquelle l’action performative prend une forme corporelle et plurielle, et veut attirer une attention critique, dans le cadre d’une démocratie radicale, sur les conditions de survie, de persistance et d’épanouissement corporels. Si je dois mener une vie bonne, ce sera une vie vécue avec d’autres, une vie qui ne peut pas être une vie sans les autres ; je ne perdrai pas ce que je suis : celui que je suis sera transformé par mes connexions avec les autres, car ma dépendance à l’égard d’autrui et le fait que d’autres dépendent de moi son nécessaires pour vivre et pour vivre bien. Notre exposition partagée à la précarité est le terreau de notre égalité potentielle et des obligations réciproques qui sont les nôtres de produire ensemble les conditions d’une vie vivable. En avouant le besoin que nous avons les uns des autres, nous reconnaissons les principes fondamentaux qui modèlent les conditions sociales et démocratiques de ce que nous pouvons toujours appeler la « vie bonne ». Ce sont des conditions critiques de la vie démocratique, au sens où elles font partie d’une crise continue, mais aussi où elles appartiennent à une forme de penser et d’agir qui répond aux urgences de notre temps. ● **Judith Butler, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Fayard, 2016, p. 87-89, p. 122-124 et p. 270.**

—
Dans cet essai, la philosophe américaine Judith Butler redéfinit sa théorie de la performativité et livre ses réflexions sur les grands rassemblements populaires qui ont marqué l’actualité politique récente (Occupy, les Indignés, les Printemps arabes...).

ANARCHIE

À mon avis, l’anarchisme est à la base une sorte de tendance dans la pensée humaine qui se manifeste sous des formes différentes dans des circonstances différentes, mais possède certaines caractéristiques essentielles. Il s’agit principalement d’une tendance qui nourrit soupçon et doute sur la domination, sur l’autorité, et sur la hiérarchie. Elle recherche les structures de hiérarchie et de domination dans la vie humaine sur un spectre allant, disons, des familles patriarcales jusqu’aux systèmes impériaux, et elle se demande si ces systèmes sont légitimes. Elle présuppose [aussi] que la charge de la preuve [de cette légitimité] repose sur tous ceux qui sont dans une position de pouvoir et d’autorité. La légitimité de leur autorité n’est pas automatique. Ils doivent en rendre raison, donner une justification. Et s’ils ne peuvent justifier cette autorité, ce pouvoir et ce contrôle, ce qui est habituellement le cas, alors l’autorité doit être démantelée et remplacée par quelque chose de plus libre et de plus juste. Ainsi, telle que je la comprends, l’anarchie n’est rien d’autre que cette tendance. Elle prend des formes différentes à des moments différents ● **Noam Chomsky, *Alternet*, 28 mai 2013, traduit par DiaCrisis pour noam-chomsky.fr**

Noam Chomsky est un linguiste, philosophe et activiste américain. Intellectuel engagé, proche des courants anarchistes, il est célèbre pour sa critique de la politique étrangère des États-Unis et des médias de masse.

Contexte

« Les 19^e et 20^e siècles ont profondément marqué les sociétés occidentales par l'avènement de la toute puissance industrielle à la suite des deux grandes Révolutions industrielles en Europe. Outre l'organisation du travail, la puissance industrielle fut un déterminant temporel, social, géographique et architectural structurant les rapports de force entre le patronat et les ouvriers, transformant une société principalement fondée sur l'agriculture en un modèle industriel, dans lequel les paysans quittent la campagne et rejoignent les villes pour devenir ouvriers. La fin du 20^e siècle et le début 21^e s'accompagnent dans les pays occidentaux (Europe, Japon, États-Unis) par l'ère de la désindustrialisation. La France est particulièrement touchée, au même titre que la Grande-Bretagne. » ● Jacques Sauteron, *Patrimoine industriel : diversité et valorisation culturelle dans un univers numérique* (université de Lyon – diplôme de conservateur de bibliothèques)

L'histoire du territoire du Pays de Montluçon et de la Vallée du Cher est symptomatique de cette évolution nationale entre un monde rural, une ère industrielle et un présent post-industriel désenchanté, souvent en manque de repères et de projections vers l'avenir.

De cette histoire il est plus que temps aujourd'hui de faire récit, car non seulement elle prend place dans la grande Histoire, mais surtout elle en est constitutive, et doit désormais donc la redessiner à travers sa narration.

Ces territoires, qu'on a appelés aussi les zones blanches, sont de fait les pages quasiment blanches de la création artistique contemporaine. Ils portent pourtant en eux l'histoire contemporaine, celle qui se tisse de la fin du 19^e siècle à l'aube du 21^e siècle. C'est en les observant, les écoutant, les analysant, les dépliant, en s'y attachant — dans tous les sens du terme —, en s'en inspirant, qu'on sera réellement en mesure de comprendre le monde d'aujourd'hui.

Il s'agit donc de faire de ces territoires la matière de créations qui naîtront ici pour devenir récits, métaphores, œuvres, pour aller ensuite toucher des publics bien au-delà des frontières régionales et nationales. Il s'agit de faire résonner ce qui, de l'histoire de Montluçon et de ses environs, dessine une histoire universelle, de la faire résonner à travers le regard singulier d'artistes, puissant.e.s dans leur expression et engagé.e.s dans leur relation au monde. Il s'agit d'offrir à ces artistes la liberté de se saisir de ce matériau comme ils.elles l'entendent, et de le transformer, interpréter, selon leurs regards, d'aller en faire surgir la poésie, de le transformer en mythes, en légendes, d'y inventer des formes, des langages, de la matière vivante en fusion.

Il s'agit d'écouter, recueillir puis raconter des histoires d'hommes et de femmes, trop souvent oublié.e.s ou laissé.e.s pour compte par les grands centres urbains, de ces femmes et ces hommes pourtant qui ont fait et font encore le monde d'aujourd'hui ●

Le projet TIM se déclinera de 2017 à 2020 à travers différents axes :

Les Journées du Matrimoine

Les temps forts autour des Migrations

Les Bouillonnantes
création à l'automne 2018
à partir de la parole d'habitantes des quartiers de Montluçon et des Combrailles, le spectacle réunira, entre autres, à l'écriture Nadège Prugnard et Koffi Kwahulé, à la création musicale Camille Rocailleux, à la direction artistique et à la mise en scène Carole Thibaut

Paradis Perdu
création en octobre 2018
une aventure artistique menée par Mohamed Rouabhi avec des habitant.e.s de Hérisson âgé.e.s de plus de 60 ans

Les Filles de l'industrie
installation sonore / création en 2018/2019
à partir de la parole d'habitantes de Montluçon et des environs, recueillie par Carole Thibaut

Et puis à partir de 2019...
... un projet d'installation urbaine numérique
... la création de *Bocages*, une pièce de Carole Thibaut inspirée directement de l'histoire de l'agglomération de Montluçon depuis la fin du 19^e siècle
... l'aménagement d'un espace mobile immersif numérique qui parcourra la ville et la campagne
...

Prochaines créations en travail cette saison

Les Bouillonnantes

Nadège Prugnard^{AA}
& Koffi Kwahulé^{AA}
& Camille Rocailleux
& Carole Thibaut

Le projet *Les Bouillonnantes* est né de l'envie de l'auteur ivoirien Koffi Kwahulé d'interroger des femmes habitant des quartiers de Montluçon sur la perception sensible qu'elles ont de leur histoire, de leur quartier. Ce désir a rencontré celui de Nadège Prugnard, écrivaine dont le grand-père immigré portugais vivait dans les Combrailles, et qui, elle, travaillera autour de la parole d'habitantes du territoire de Marcillat-en-Combraille.

Ces deux résidences se dérouleront entre décembre 2017 et mai 2018 et inspireront aux deux écrivain.e.s deux textes originaux qui seront mis en lien et en scène par Carole Thibaut et en musique par Camille Rocailleux, afin de créer à l'automne 2018 *Les Bouillonnantes*, spectacle texte & musique, sorte de récital musical-rock-poétique, pour deux musicien.ne.s et trois actrices-chanteuses ●

production théâtre des Îlets / coproduction le 109

Paradis perdu

Mohamed Rouabhi^{AA}

Paradis perdu est né du désir de donner la parole aux « ancien.ne.s ». Suite à l'expérience qu'il a menée il y a vingt ans à Hérisson, l'auteur et metteur en scène Mohamed Rouabhi invite un groupe d'habitant.e.s, jeunes de plus de 60 ans, à partager avec lui une expérience artistique et humaine singulière. Hors du quotidien, ils et elles vont s'immerger dans la nature et, par un retour aux sources, entreprendre d'inventer une société utopique idéale, tenter de redécouvrir, pour eux. elles et pour nous, les notions de communauté, d'entraide, de (sur)vie, de rituel...

Ils et elles nous ouvriront pour une journée les portes de cette communauté le 14 juillet à Hérisson (date à confirmer). Puis à l'automne 2018, quelques représentant.e.s de cette étrange tribu s'échapperont quelques heures de leur paradis retrouvé pour venir, sur la scène du théâtre des Îlets et ailleurs, nous parler de leur civilisation, de ses rites, à travers certaines images et objets issus de leur *Paradis perdu*, accompagné.e.s sur scène par Mohamed Rouabhi ●

Les Filles de l'industrie

Carole Thibaut

Ce projet explorera plus spécifiquement l'histoire industrielle de Montluçon et du Pays à travers, principalement, la parole des femmes. Carole Thibaut mènera des entretiens pour recueillir les témoignages de femmes et d'hommes autour de l'épopée industrielle du bassin montluçonnais. Cette matière donnera lieu à plusieurs créations : des mises en voix et en jeu des textes composés à partir de ces témoignages, mais également des installations immersives sonores installées dans différents lieux du territoire.

Ce matériau viendra également nourrir l'écriture de la prochaine grande création de Carole Thibaut, *Bocages*, prévue en 2020, qui racontera l'histoire de ce territoire sur un siècle... ●

Vous avez envie de participer à l'une de ces trois aventures ?
Contactez Cécile Dureux :
04 70 03 86 08 / c-dureux@cdntdi.com



21 mai 1968, vue d'un piquet de grève



Mai 1968, grévistes à l'usine textile Rousseau

In & Hors

Le centre dramatique poursuit sa longue tradition d'itinérance et de spectacles en balade en proposant des échappées théâtrales hors de ses murs. Développant ainsi l'une de ses missions essentielles, le théâtre des Îlets réaffirme une présence artistique régulière sur le territoire et invite certains spectacles de la saison à voyager en région en s’installant dans des lieux pas ou peu équipés.

Emmener le théâtre partout pour créer de nouvelles occasions de rencontres et d'échanges avec les publics.

Spectacles en balade

Cartographies (petites conférences sur des endroits du monde)

de et par Frédéric Ferrer ^{AA}

#1 À la recherche des canards perdus

En septembre 2008, la Nasa lâche 90 canards jaunes en plastique dans un glacier du Groenland pour mesurer la vitesse du réchauffement climatique. Les canards ne réapparaissent jamais. Où sont-ils passés ? Détiennent-ils la clé des bouleversements du monde ? *#2 Les Vikings et les satellites*

« Pourquoi Erik le Rouge a dit que le Groenland était vert alors qu'il était blanc ? »

Les Filles des mines

collectage, mise en voix et en images Carole Thibaut

L'industrie est une histoire d'hommes. Quelle mémoire les pères en ont-ils laissée à leurs filles ? Fanny Zeller et Valérie Vivier en alternance avec Carole Thibaut font résonner les voix de deux femmes d'aujourd'hui, filles des mines et de l'immigration.

→ sam. 27 janvier, dim. 28 tournée dans le cadre des veillées de pays, saison culturelle chez l'habitant de l'Espigaou égaré, sur la Communauté de Communes Plaine Limagne

→ ven. 13 avril, sam. 14 Itinéraire Bis / Veillées de Pays avec l'Espigaou égaré, dans le cadre de la saison culturelle de l'agglomération du Pays d'Issoire

→ jeu. 22 mars lycée agricole de Durdat-Larequille

Space girls (ou comment maman ne pourra jamais s'envoyer en l'air)

conférence performée de et par Carole Thibaut À partir du documentaire *No Gravity* de Silvia Casalino consacré à l'histoire des femmes astronautes (et à leur empêchement), cette performance interroge la figure du type humain « idéal » : le mâle blanc, occidental, hétérosexuel.

→ ven. 26 janvier dans le cadre des veillées de pays, saison culturelle chez l'habitant de l'Espigaou égaré, sur la Communauté de Communes Plaine Limagne

Longwy-Texas

conférence performée de et par Carole Thibaut L'histoire de la Vallée de La Chiers, des luttes ouvrières des années 70 dans les aciéries françaises, et des filles au pays des pères, racontée à travers la mémoire d'une petite fille et les archives familiales.

Maman dans le vent

texte et mise en scène Jacques Descorde ^{AA} À la suite du décès de sa mère, une petite fille part en voyage avec son père. Le road movie tendre et bouleversant d'un père et sa fille, qui doivent, ensemble, réapprendre à vivre.

Occident

texte Rémi De Vos ^{AA}

mise en scène et interprétation Carole Thibaut & Jacques Descorde ^{AA}

Occident c'est une histoire d'amour et de haine. Un dialogue amoureux inversé entre Elle et Lui, couple aux limites de l'autodestruction, écho d'une civilisation occidentale malade de ses contradictions.

→ ven. 23 mars Saint-Fargeol

Variations amoureuses

texte et mise en scène Carole Thibaut

Comment trois jeunes gens d'aujourd'hui, tiraillés entre leurs sentiments, leur soif d'absolu et leur orgueil, rejouent l'éternelle tragi-comédie amoureuse de Camille, Perdican et Rosette.

→ ven. 16 mars théâtre des Îlets (scolaires)

→ mar. 15 mai collège de Manzat

L'Institutrice

texte et mise en scène Carole Thibaut

L'institutrice arrive dans une classe et, au lieu de faire cours, raconte sa rencontre avec « la petite fille qui disait non ».

En janvier 2017, *L'Institutrice* visitera toutes les classes qui verront *La Petite Fille qui disait non*.

→ du mar. 9 janvier au ven. 26 dans 14 écoles de Montluçon

Lectures en balade

Riches d'une première année de rencontres et d'échanges, le théâtre des Îlets et la médiathèque départementale de l'Allier ont choisi de poursuivre leur collaboration sur la saison 2017/2018. La Jeune Troupe des Îlets repart donc sur les routes de l'Allier afin de vous faire découvrir des textes de théâtre d'aujourd'hui, à destination de tou.te.s et pour tous les âges !

→ jeu. 25 janvier ● 18h30 Bourbon-l'Archambault

L'Enfant, Drame rural de Carole Thibaut

→ jeu. 1er février ● 15h45 Marcillat-en-Combraille

Gretel et Hansel [©] de Suzanne Lebeau

→ ven. 2 février ● 19h Dompierre-sur-Besbre

Conseils pour une jeune épouse de Rémi De Vos

→ mer. 21 février ● 15h Varennes-sur-Allier

Journal de Grosse Patate de Dominique Richard [©]

→ ven. 23 février ● 19h Espinasse-Vozelle

L'Enfant, Drame rural

→ dim. 11 mars ● 17h Ainay-le-Château

Narmol de Solenn Denis

→ mer. 14 mars ● 18h30 Lurcy-Lévis

Conseils pour une jeune épouse

→ mar. 3 avril ● 19h Nizerolles

Un endroit où aller de Gilles Granouillet

→ sam. 7 avril ● 16h Jaligny-sur-Besbre

→ ven. 13 avril ● 18h Commentry

Conseils pour une jeune épouse

→ sam. 21 avril ● 16h Bellenaves

La Petite Soldate de Mihaela Michailov

→ *Les lectures du samedi aux Îlets* se baladent également à travers la ville et l'agglomération, dans des structures partenaires sociales et éducatives.

Aglæe

texte et mise en scène Jean-Michel Rabeux ^{AA}

→ du 1^{er} au 4 février Théâtre de Nîmes

→ du 22 au 23 février Comédie de Caen

→ du 27 au 31 mars Théâtre Sorano, Toulouse

J'ai 17 pour toujours

texte et mise en scène Jacques Descorde ^{AA}

→ du 23 au 26 mai au TAPS de Strasbourg

De la morue

de et par Frédéric Ferrer ^{AA}

→ du 26 au 27 janvier Théâtre de Poche, Hédé-Bazouges

→ du 2 au 9 février Scène nationale d'Albi

→ du 8 au 18 mars Le Monfort, Paris

→ 27 avril Fort-Médoc, Cussac-Fort-Médoc

Les Îlets en tournée

Les créations du CDN partent en tournée !

La Petite Fille qui disait non

texte et mise en scène Carole Thibaut

→ du 7 au 10 février Théâtre d'Ivry-Antoine-Vitez

→ 7 et 8 mars Le Théâtre – scène nationale de Mâcon

→ 24 et 25 avril Hexagone – scène nationale art science à Meylan

L'Institutrice

texte et mise en scène Carole Thibaut

→ 7 et 8 février dans les classes d'Ivry-sur-Seine, en lien avec le Théâtre d'Ivry-Antoine-Vitez

→ du 28 février au 2 mars dans les classes de Mâcon, en lien avec Le Théâtre – scène nationale de Mâcon

Variations amoureuses

texte et mise en scène Carole Thibaut

→ 19 mars Le Forum Rexy de Riom – scène régionale d'Auvergne-Rhône-Alpes

→ 3 mai Espace Monzière de Bellerive-sur-Allier

Occident

texte Rémi De Vos ^{AA}

mise en scène et interprétation Carole Thibaut & Jacques Descorde ^{AA}

→ juillet Festival d'Avignon Off

Les créations accompagnées et coproduites par le CDN

Le Vent souffle sur Erzebeth

création Céline Delbecq ^{AA}

→ du 14 au 20 janvier Théâtre de Liège

24/7

création collectif INVIVO ^{AA}

→ du 10 au 11 février Gaité Lyrique de Paris, dans le cadre de la biennale Nêmo

→ du 13 au 14 mars Théâtre de Châtillon

→ du 21 au 24 mars Théâtre National de Nice – CDN

Alan

création Mohamed Rouabhi ^{AA}

→ du 10 au 21 avril TNS – Théâtre National de Strasbourg

Voilées

création Amélie Poirier

→ printemps présentation de la version in situ au Musée de la Dentelle de Calais et au Musée des Dentelles et Broderies de Caudry / présentation au Musée Matisse au Cateau-Cambrésis dans le cadre de la Nuit des Musées

Aglæe

texte et mise en scène Jean-Michel Rabeux ^{AA}

→ du 1^{er} au 4 février Théâtre de Nîmes

→ du 22 au 23 février Comédie de Caen

→ du 27 au 31 mars Théâtre Sorano, Toulouse

J'ai 17 pour toujours

texte et mise en scène Jacques Descorde ^{AA}

→ du 23 au 26 mai au TAPS de Strasbourg

De la morue

de et par Frédéric Ferrer ^{AA}

→ du 26 au 27 janvier Théâtre de Poche, Hédé-Bazouges

→ du 2 au 9 février Scène nationale d'Albi

→ du 8 au 18 mars Le Monfort, Paris

→ 27 avril Fort-Médoc, Cussac-Fort-Médoc

Résidences aux Îlets

Tout au long de la saison, le théâtre des Îlets accompagne et accueille des artistes pour des résidences qui leur permettent de développer leurs projets de création, d'être impliqué.e.s dans la vie du CDN et de tisser des liens avec les publics.

Il.elle.s ouvrent ainsi les portes de leurs « cuisines artistiques » à travers, notamment, les répétitions ouvertes et les sorties de résidence. Vous pouvez alors découvrir le travail en train de se faire, partager les doutes, les questionnements, les enthousiasmes des « cuislots » et de leurs équipes, découvrir les premières lignes fragiles ou déjà très dessinées d'un futur spectacle. C'est aussi l'occasion d'aiguiser votre regard sur les œuvres théâtrales et les processus de création artistique.

Ubürik, Home Sweet Home

La douceur d'un foyer ?

En abordant la notion de déplacement par la recherche et la découverte d'un nouveau chez-soi, le spectacle *Home Sweet Home* traite une question propre à chacun, universelle et intemporelle, sans limite d'âge, de classe sociale ni de territoire.

Les figures de *Home Sweet Home* vivent des situations extrêmes, leurs quotidiens sont transcendés, leurs histoires sublimées. Nous naviguons dans un univers onirique, poreux, qui permet de faire dialoguer les expériences. Chacun d'entre eux met à nu son rapport au chez-soi : pour certains, c'est l'endroit où vit leur famille, pour d'autres, où l'on se sent en sécurité, où l'on s'accomplit. Parfois il n'existe que dans un souvenir, ou une utopie. De fait, on questionne la douceur d'un foyer : est-ce quelque chose de palpable ? Peut-on y accéder ? Comment ?

Si chaque spectateur peut se sentir concerné, il aura aussi accès à d'autres façons d'envisager la recherche d'un nouveau lieu de vie. Les regards seront ainsi croisés et, nous l'espérons, *Home Sweet Home* saura développer la curiosité des spectateurs sur les parcours des autres.

Le thème de la migration est au cœur des médias. On y parle beaucoup de guerre, d'étrangers, de masse. Dans *Home Sweet Home*, nous abordons l'action de migrer dans son sens étymologique : celui de l'être humain qui passe d'un endroit à un autre pour s'y établir et ce, de fait, pour différents objectifs. Cela peut être effectivement se mettre à l'abri d'un danger, mais ce peut être aussi pour rejoindre son amour – on se retrouve dans les deux cas en situation de migration.

Nous allons donc sur scène faire dialoguer, parfois peut-être se confronter, plusieurs points de vue sur la migration, du déménagement dans la ville voisine à la fuite à travers le monde. Il n'y a pas de grande histoire ou de petite histoire, il n'y a pas d'étrangers ou d'autochtones : il y a des gens qui se déplacent et qui font évoluer par leurs choix notre histoire commune ● **Ubürik, octobre 2017**

production Ubürik

avec le soutien du Cube – Studio théâtre d'Hérisson, du théâtre des Îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes, du conseil départemental de l'Allier, de la ville de Nassigny (03), de la ville de Billom (63) et du centre social rural de Meaulne (03)

uburik.fr

Rendez-vous

→ ven. 23 février ● 19h30 sortie de résidence

Calendrier de création

→ janvier 2018 – résidence – Le Cube – Studio théâtre d'Hérisson (03)

→ février 2018 – résidence – théâtre des Îlets

→ mars 2018 – résidence – Moulins de l'étang-Billon (63) et création le 8 mars 2018 ● 19h

Tout au long de la saison, le théâtre des Îlets accompagne et accueille des artistes pour des résidences qui leur permettent de développer leurs projets de création, d'être impliqué.e.s dans la vie du CDN et de tisser des liens avec les publics.

Il.elle.s ouvrent ainsi les portes de leurs « cuisines artistiques » à travers, notamment, les répétitions ouvertes et les sorties de résidence. Vous pouvez alors découvrir le travail en train de se faire, partager les doutes, les questionnements, les enthousiasmes des « cuislots » et de leurs équipes, découvrir les premières lignes fragiles ou déjà très dessinées d'un futur spectacle. C'est aussi l'occasion d'aiguiser votre regard sur les œuvres théâtrales et les processus de création artistique.

Patrick Sims, Les Antliaclastes, La Valse des hommelettes

(résidence de reprise)

Ce spectacle a été imaginé à partir de trois contes de Grimm. Les spectateurs entrent. Devant eux : un coucou suisse géant. Les contes de fées suivent généralement une mécanique bien huilée. *La Valse des hommelettes* ne fait pas exception. Ce spectacle tourne comme une horloge, et – littéralement – autour d'une horloge. Mais celle-ci ne tourne pas rond. C'est une horloge de fées, un peu folle, et peut-être même un peu cassée. Les elfes l'ont trafiquée : elle a une heure de plus à son cadran ! C'est dans ce laps de temps caché que les elfes peuvent se mêler des affaires des hommes, à leur manière ambivalente.

Créé le 30 septembre 2016 pour le festival « Il était une voix », la C^{ie} Les Antliaclastes fait une résidence aux Îlets avant une reprise pour le festival « Les Giboulées » de Strasbourg ●

production Les Antliaclastes

avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication – Drac Auvergne-Rhône-Alpes et du département de l'Allier
ksamka.com page Patrick Sims
<i>Rendez-vous</i>
→ lun. 19 mars ● 20h30 sortie de résidence

<i>Sans oublier les résidences des artistes associé.e.s en création : le collectif INVIVO (en février), Mohamed Rouabhi (en février) et Amélie Poirier (en avril), pour leurs créations coproduites par le CDN de Montluçon et qui toutes verront le jour au théâtre des Îlets cette saison.</i>

Marion Aubert ^{AA} et Marion Guerrero, Les Juré.e.s

Le projet est né de la conjugaison de plusieurs désirs.

Le désir, d'abord, de continuer le travail amorcé depuis l'écriture de *Débâcles* et *Tumultes* (diptyque autour de la résistance et de la montée des fascismes). Ce travail consiste à prendre à bras le corps des sujets contemporains, sujets qui hantent nos vies ordinaires, et de les mettre en question, de les tordre par le prisme de la fiction, de les rendre éclatants, dérangeants, et, surtout, éminemment présents.

Le désir, ensuite, de poursuivre ce travail avec une équipe de créatrices, et créateurs, composée de figures historiques de la compagnie (Marion Aubert, Marion Guerrero et Capucine Ducastelle), de compagnons de longue date (Antonin Clair, Adama Diop, Gaëtan Guérin) et de nouvelles recrues (Stephan Castang et Élisabeth Hölzle). L'écriture de la pièce (menée sur le vif, en continu pendant les répétitions) naîtra de toutes ces rencontres, échanges, brassages. Une fois l'équipe constituée, un autre désir nous est venu, celui de nous interroger ensemble sur notre possible fonction de juré.e, et, plus spécifiquement, le désir de s'interroger sur la liberté d'expression.

Aujourd'hui, n'importe quel citoyen.ne (de nationalité française et âgé.e d'au minimum 23 ans) peut être amené.e, après tirage au sort, à participer au jugement d'un crime au sein de la cour d'assises. Sommes-nous préparé.e.s à une telle fonction ? Si nous sommes tenu.e.s de juger nos contemporain.e.s, en sommes-nous capables ? Qu'est-ce que c'est, l'intime conviction ? Comment se construit un jugement ? Comment s'effondre-t-il ? Quels sont les outils qui nous permettent d'exercer cette fonction de juré.e ? ● **Marion Aubert, octobre 2017**

production C ^{ie} Tire pas la Nappe

coproduction théâtre des Îlets – CDN de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes, en cours
tirepaslanappe.com
<i>Rendez-vous</i>
→ jeu. 29 mars ● 19h30 sortie de résidence
<i>Calendrier de création</i>
→ du 8 au 19 novembre 2017, résidence de création à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon
→ du 21 au 29 mars 2017, résidence de création au théâtre des Îlets – CDN de Montluçon
→ du 11 au 20 juin 2018, résidence de création à la Maison Jacques-Copeau à Pernand-Vergelesses
→ création novembre 2018 à La Comédie de Saint-Étienne

Autours

Présentation de saison à domicile

Vous souhaitez en savoir plus sur notre programmation ? L'équipe des relations avec les publics se fait un plaisir de vous présenter les spectacles, les rendez-vous et les petits plus de notre saison. Réunissez une dizaine d'ami.e.s, de membres de votre association, CE ou amicale et nous arrivons !

Visite du théâtre des Îlets

Tout au long de la saison, venez découvrir l'envers du décor. De l'accueil aux coulisses, du plateau aux ateliers de création, laissez-vous guider dans ce théâtre atypique au passé industriel. Le théâtre des Îlets n'aura plus aucun secret pour vous.

Répétitions publiques

Faufilez-vous dans la salle de répétition et assistez en direct à l'émergence d'une réplique, d'un geste, d'un effet lumière ou sonore.

Rencontres Art de l'acteur.trice

Des acteur.trice.s vous parlent de leur métier :

- **lun. 26 février ● 19h30** au conservatoire André-Messager, Carole Thibaut
- **lun. 28 mai ● 19h30** au conservatoire André-Messager, des comédiens.ne.s de *Tumultes* (promotion 26 sortie en 2015 de l'école nationale de La Comédie de Saint-Étienne)

Approfondissons

- **mer. 17 janvier après la représentation de *La Petite Fille qui disait non*** *Contes et Matrimoine : dans les cuisines de la Mère l'Oye* avec Aurore Evain^{MA}
- **mer. 7 février après la représentation d'*Alan*** avec Stéphanie Sergeant, plasticienne, autour de la création vidéo du spectacle
- **jeu. 8 mars après la représentation de *Fantaisies*** *Esthétique et politique des nouveaux théâtres féministes* avec Muriel Plana
- **ven. 27 avril ● 18h30** *Les Voiles, une histoire française* conférence de Nicole Pellegrin
- **mer. 30 mai ● 18h30** *Autour de l'histoire de l'anarchisme d'hier et d'aujourd'hui* conférence de Gaetano Manfredonia

Rencontres-dialogues

À l'issue de certaines représentations nous vous invitons à des rencontres-dialogues avec les équipes artistiques pour réagir à chaud, écouter ou débattre avec les artistes et prolonger l'émotion du spectacle :

- **mer. 31 janvier à l'issue de *24/7***
- **mar. 20 mars à l'issue de *Naissances***
- **ven. 27 avril à l'issue de *Voilées*** en présence de Nicole Pellegrin
- **mer. 30 mai à l'issue de *Tumultes*** en présence de Gaetano Manfredonia

Pratique amateur

Envie d'aborder ou d'approfondir une pratique artistique ? Les artistes associé.e.s du théâtre des Îlets vous proposent, tout au long de la saison, **des ateliers de pratique amateur en lien avec leur création**. Pour goûter aux plaisirs du « plateau » !

Stage de théâtre pour enfants (8-12 ans) avec Hélène Seretti

Jeux d'improvisations, de rôles, pour travailler de manière ludique la prise de parole en public, développer sa créativité et grandir dans l'écoute de soi-même et des autres.

→ **sam. 20 janvier ● 10h30 → 12h30 et 13h30 → 15h30** (prévoir un pique-nique !)

Les Arts numériques avec le collectif INVIVO^{MA} Venez découvrir les méthodes d'écriture numérique et fragmentée du collectif INVIVO. En expérimentant vous-même le travail de création vidéo et sonore, vous serez invité.e.s à élaborer une courte séquence immersive. INVIVO présentera *24/7* (création aux Îlets en janvier 2018), et est collaborateur artistique sur *Une liaison contemporaine* et *Angels In America*, présentés aux Îlets la saison précédente.

→ **sam. 27 janvier ● 10h → 12h30 et 14h → 18h / dim. 28 janvier ● 10h → 13h et 14h → 16h30**

Atelier d'écriture avec Gilles Granouillet^{MA}

« De quoi s'agit-il ? Très simple : passer deux jours ensemble un stylo à la main, des mots à la bouche et – si possible – un sourire aux lèvres. On commence par regarder ce qu'on a de plus proche, ce qu'on a en nous tout simplement et puis, nous allons doucement aller voir un peu plus loin, aller du côté de la fiction. Arrive un moment où il faut bien se retourner sur ce qu'on a produit, s'écouter et se parler, se critiquer, trouver un langage commun, se créer des enjeux, lire aussi, quelques belles choses et quelques curiosités. Tout ça et un peu plus, deux jours c'est si vite passé. Réservé à tou.te.s, adeptes de la plume ou novices invétéré.e.s !» Gilles Granouillet

→ à partir de 16 ans

→ **sam. 3 février ● 10h → 12h30 et 14h → 18h / dim. 4 février ● 10h → 13h et 14h → 16h30**

Stage de jeu théâtral

avec Mohamed Rouabhi^{MA}

Comédien, auteur, metteur en scène, Mohamed Rouabhi invente un théâtre poétique, teinté d'amour noir. Pendant ces deux jours, il propose aux participant.e.s de venir travailler sur quelques-unes de ses pièces, en explorer les différentes possibilités d'interprétation, à travers la mise en jeu de certaines scènes et un travail approfondi sur les personnages.

→ **sam. 17 mars ● 10h → 12h30 et 14h → 18h / dim. 18 mars ● 10h → 13h et 14h → 16h30**

Stage de marionnettes avec Audrey Robin

En lien avec le spectacle *Voilées* qui a pour point de départ les industries textiles, Audrey Robin (plasticienne et constructrice) vous propose, le temps d'un week-end, de construire une marionnette sur table en matière textile, tête et mains en ouate et tissus sculptés avec du fil et une aiguille, corps en tissus ou provenant d'objets textiles telles que grosses bobines de fils, etc. À vos tiroirs : amenez vos bouts de tissus préférés, vos brins de laine, vos boutons et autres fils colorés et réalisez votre propre marionnette.

→ **sam. 28 avril ● 10h → 12h30 et 14h → 18h / dim. 29 avril ● 10h → 13h et 14h → 16h30**

Tarifs et inscriptions

stage enfant 15 € + tarif réduit pour les accompagnateur.trice.s pour une des représentations
stage adulte 50 € / 30 € (demandeur.se.s d'emploi, RSA, –30 ans)
renseignements et inscriptions Cécile Dureux 04 70 03 86 08 / c-dureux@cdntdi.com

Atelier

Désintoxication de la langue de bois par Franck Lepage en écho à sa conférence *gesticulée, Inculture(s) 1, l'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu ou une histoire de la culture*.

→ **sam. 19 mai ● 14h → 18h**
 → tarif spécial : 5 € / gratuit pour les abonné.e.s Carte Saison

Contact publics non scolaires : **Cécile Dureux / 04 70 03 86 08** c-dureux@cdntdi.com

Partenariats

Parcours artistique à la maison d'arrêt

En partenariat avec le SPIP (Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation), nous proposons cette année encore un parcours artistique transversal aux détenus et prévenus de la maison d'arrêt de Montluçon. Construit autour des résidences, ce parcours va leur permettre de découvrir la pratique artistique, la pratique de spectateur mais aussi les différentes étapes de la création et les métiers du spectacle.

MJC – centre social de Montluçon
Projet TIM / Koffi Kwahulé^{MA} / **Les Bouillonnantes** ^[voir p.34]

Formation de professionnel.le.s / BPJEPS
 Pour la seconde année consécutive le théâtre des Îlets s'associe à la MJC pour proposer aux élèves de la formation BPJEPS Culturel un temps de formation pour préparer les futures animateur.trice.s à l'accompagnement d'un groupe au théâtre.

Centre social de Marcellat-en-Combraille

Projet TIM / Nadège Prugnard^{MA} / **Les Bouillonnantes** ^[voir p.34]

Les Foyers en scène

Le théâtre des Îlets poursuit son accompagnement des foyers d'adultes handicapé.e.s Les Caravelles et L'Étoile. Tour à tour spectateur.trice.s et comédien.ne.s amateur.trice.s, il.elle.s participent à des ateliers de pratique artistique menés par le metteur en scène Fabrice Dubusset et viennent voir plusieurs spectacles de la saison.

→ **ven. 8 juin ● 19h30** le foyer Les Caravelles présente son travail au théâtre des Îlets

L'Observatoire des violences faites aux femmes (CD03)

Créé en 2013, l'observatoire des violences faites aux femmes de l'Allier est le deuxième en France à être porté par un département. Cette instance mobilise toutes les institutions et associations intervenant dans la lutte contre les violences faites aux femmes. Un premier partenariat s'est tissé la saison dernière avec la participation de Carole Thibaut avec son solo *Space Girls* à la journée d'étude de mai 2017. En novembre dernier, le théâtre des Îlets et l'Observatoire ont co-organisé un après-midi d'étude dans le cadre de la Journée internationale de la lutte contre les violences faites aux femmes, avec la présentation des *Filles des mines*, suivie d'une conférence.

Collectif Hubertine Auclert

Née en 1848 à Saint-Priest-en-Murat (03), Hubertine Auclert est une grande figure du féminisme.

→ **sam. 28 avril 12h**, à l'invitation du tout nouveau collectif Hubertine Auclert né dans l'Allier, Carole Thibaut lira un extrait du discours d'Hubertine Auclert, prononcé au 3^e Congrès ouvrier tenu à Marseille le 22 octobre 1879, pour l'inauguration de la place Hubertine Auclert à Saint-Priest-en-Murat.

Des partenariats à construire

Association, groupe d'amis, comité d'entreprise, amicale, etc. le théâtre des Îlets vous ouvre ses portes ! Nous pouvons créer un parcours de spectateur.trice, avec visite du théâtre, préparation au spectacle, rencontre privilégiée avec un.e artiste ou tout autre projet à imaginer ensemble.

Comme toutes les saisons, nous poursuivons notre partenariat avec le théâtre municipal Gabrielle-Robinne, le 109 – scène de musique actuelle, Athanor, le conservatoire André-Messager, la médiathèque de Montluçon, la MJC – centre social, le service jeunesse de la ville, etc.

avec Solenn Denis^{MA}, Fanny Zeller, Christophe Bihel, Jacques Descorde^{MA}, Pierre-Yves Poudou et les élèves des ateliers du collège Jules-Verne et des lycées Madame-de-Staël et Paul-Constans

Dans le cadre du projet de jumelage d'éducation artistique et culturelle, soutenu par la Drac, le CDN soutient les initiatives théâtrales dans différents établissements du territoire. Tout au long de l'année, les lycées Madame-de-Staël, Paul-Constans et le collège Jules-Verne ont tenté de (dé)mêler la dimension théâtrale et sa question politique. C'est ce qu'ils vous proposent de découvrir lors de ce week-end ●

Ubu & Matin Brun

Au commencement il y a la troupe, puis il y a l'histoire, puis la troupe qui se joue de l'histoire, avec l'idée de créer ce qu'elle ressent en toute sincérité et en toute liberté. Un théâtre qui jubile, qui adore se contenter de peu pour inventer plus. Un drap, une ampoule, un banc, une table, une chaise, c'est parti !

Et puis il y a la joie de jouer, du suspense, de l'action et bien-sûr de la poésie parce que tout cela est bon et que finalement le théâtre est aussi fait pour cela... Inventer tout un monde avec trois fois rien, faire confiance à la force de l'histoire et à l'imagination de la troupe...

Et puis il y a le thème : théâtre et politique... Théâtre dans le théâtre ? Réunir dans une même proposition, *Ubu et Matin brun* ? Pourquoi pas ? ● **Christophe Bihel, octobre 2017**

Je suis dans l'ombre un corps qui tonne

(mais au soleil je sens l'assaut de ma colère sous ma peau)
 Lendemain de fête. Gueules de bois, yeux qui collent autant que le lino, confettis, reste de punch, gobelets devenus cendriers, cadavres de bouteilles à ne plus finir, vague odeur de vomis. Des gens dorment ça et là, parfois à demi-emmêlés. Sur le balcon, certains ont chassé le sommeil et regardent le soleil se lever. Quelqu'un s'arme d'un grand sac poubelle et commence à effacer les souvenirs de ce que la fête a été. Bruit des bouteilles qui s'entrechoquent au fond du sac. Les endormis bougent. Peu à peu, un petit ballet s'effectue alors entre ceux qui se réveillent, ceux qui font du café, ceux qui s'en vont. Reste cette personne endormie dans un coin et qui ne bouge pas. Cette personne endormie que personne ne semble connaître. Qui est-il ? Et depuis quand est-il là ? Chacun commence à s'interroger. Mais au réveil de l'invité mystère, les choses vont prendre une bien étrange tournure... ●

Solenn Denis, octobre 2017

Venez découvrir :

- *Ubu & Matin Brun* par l'atelier Jules-Verne, dirigé par le comédien Christophe Bihel ;
- *Sous les pavés, la plage !* (titre provisoire) écrit par Jacques Descorde et mis en scène par Pierre Yves Poudou avec les lycéen.ne.s de Paul-Constans ;
- *Je suis dans l'ombre un corps qui tonne* (titre provisoire) écrit par Solenn Denis et mis en scène par Fanny Zeller avec les élèves du lycée Madame-de-Staël

→ **L'entrée est libre. Laissez-vous tenter !**

Sous les pavés, la plage !

« Ben moi la politique ça ne m'intéresse pas je sais que c'est pas bien on me le dit souvent que c'est pas bien de ne pas s'intéresser à la politique mais moi en fait je ne sais pas à quoi ça sert la politique et puis à chaque fois qu'on en parle à la télé on dit que des politiciens ont détourné plein de fric et qu'ils se sont goinfrés comme des cochons alors si c'est ça la politique vraiment je m'en tape royal mais on me dit aussi qu'à cause d'eux des gens sont très en colère et qu'ils veulent brûler la République mais moi on me dit ça je ne sais même pas vraiment dire ce que c'est la République même si on me l'a déjà expliquée à chaque fois j'oublie ce dont je me souviens un système enfin je crois fait pour vivre ensemble avec des lois des droits et tout et tout mais en même temps on me dit que des dictatures sont aussi des républiques alors là moi quand j'entends ça j'avoue là que je suis larguée surtout quand on me dit aussi qu'il faut pas confondre république et démocratie. C'est pour ça que j'ai décidé de jouer dans le spectacle de la troupe de théâtre du lycée une pièce il paraît politique ou sur la politique ou une pièce sur le théâtre politique enfin bon je sais plus parce que j'en ai marre moi qu'on me dise ce qu'il faut que je pense de ce truc de la politique je veux comprendre par moi-même ça va je suis pas une demeurée non plus. La troupe du lycée peut compter sur moi. Et toi public j'espère qu'elle pourra aussi compter sur toi et que tu seras une foule immense et joyeuse les soirs de nos grands discours. En tout cas moi je m'y engage. Totalement. » ● **Jacques Descorde, octobre 2017**



Regards croisés

rencontres & conférences & films & lectures

Hors scène, hors champs, hors du temps de la représentation et des autours, d'autres rencontres et points de vue prolongent et font écho aux thématiques soulevées par les œuvres présentées sur scène.

À travers des rencontres, des conférences, des lectures d'autres œuvres écrites (romans ou théâtre) et des projections de films (documentaires ou fictions), des fils se tissent d'un sujet à l'autre, pour aller, en échos et rebonds, voir plus loin et ailleurs… ●

Rendez-vous avec…

Des intellectuel.le.s, des chercheur.se.s, des historien.ne.s, etc. viennent aux Îlets apporter leur point de vue et donner des éclairages différents et approfondis sur la saison.

…*Aurore Evain*^{AA}

Directrice artistique de la C^{ie} La Subversive, Aurore Evain est metteuse en scène, autrice, comédienne et chercheuse. Après des études théâtrales avec une spécialisation en histoire de l’Ancien Régime, elle consacre son travail à la mise en valeur du matrimoine et des créatrices passées. Elle a co-dirigé une *Anthologie du Théâtre de femmes de l’Ancien Régime* chez Classiques Garnier, publié un essai sur *L’Apparition des actrices en Europe* (L’Harmattan) et mené une importante recherche sur l’histoire du féminin « autrice ». Elle est régulièrement invitée pour des conférences sur le Matrimoine, tant en France qu’à l’étranger. Artiste associée au théâtre des Îlets, elle est la « meneuse » de la revue n°3.

→ *Le Regard de la meneuse de revue* ^[voir p.8]

→ **mer. 17 janvier** après la représentation de *La Petite Fille qui disait non* **Contes et Matrimoine : dans les cuisines de la Mère l'Oye** ^[voir p.8]

…*Muriel Plana*

Muriel Plana est professeure en études théâtrales à l’Université de Toulouse II – Jean-Jaurès et a mis en scène avec sa compagnie universitaire et amateur Le Planisphère une quinzaines de pièces (classiques, adaptations ou pièces originales) des années 1990 aux années 2010. Elle a publié des articles et des ouvrages sur le théâtre dans le cadre de ses recherches universitaires, sur les relations entre *Roman, théâtre et cinéma : adaptations, hybridations, dialogue des arts* (Bréal, 2004), sur *Théâtre et féminin : identité, sexualité, politique* (Éditions Universitaires de Dijon, 2012) ou sur *Théâtre et politique (I Modèles et concepts et II Pour un théâtre politique contemporain*, Orizons, 2014) ; elle a également codirigé des collectifs sur théâtre et musique, les esthétiques queer ou la théâtralité des scènes érotiques dans la littérature et les arts.

→ **jeu. 8 mars** après la représentation de *Fantaisies Esthétique et politique des nouveaux théâtres féministes* ^[voir p.18]

…*Nicole Pellegrin*

Nicole Pellegrin est historienne du genre et anthropologue du vêtement au CNRS. Elle travaille sur la construction du masculin et du féminin par le vêtement et s’intéresse par ailleurs aux conditions matérielles de la production intellectuelle féminine, laïque et religieuse, sous l’Ancien Régime. Elle est l’autrice, entre autres, des *Vêtements de la liberté. Abécédaire des pratiques vestimentaires en France (1770-1800)*, Alinéa, 1989 ; (avec Christine Bard) *Femmes travesties : un « mauvais genre » ?*, revue *Clio* n°10, 1999 ; *Écrits féministes, de Christine de Pisan à Simone de Beauvoir. Une anthologie*, Flammarion, « Champs », 2010 ; (avec Cathy McClive) *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé, sexualités, du Moyen Âge aux Lumières*, PUSE, 2010. Son dernier opus, *Voiles, une histoire du Moyen-Âge à Vatican II*, est sorti le 19 octobre 2017, CNRS éditions.

→ **ven. 27 avril • 18h** *Les Voiles, une histoire française* ^[voir p.20]

…*Gaetano Manfredonia*

Né en 1957 à Foggia, Gaetano Manfredonia est historien spécialiste du mouvement ouvrier et libertaire en Italie et en France. Il est l’auteur, entre autres, d’une étude très documentée consacrée à *La Chanson anarchiste des origines à 1914* (L’Harmattan, 1998) et d’un « Que sais-je » *L’Anarchisme en Europe* (PUF, 2001). Gaetano Manfredonia renouvelle l’historiographie du mouvement anarchiste français notamment par sa collaboration au ouvrages collectifs *L’Histoire des gauches en France* (La Découverte, 2004) et *Les Cultures politiques en France* (Seuil, 1999), ou encore par son livre *Anarchisme et changement social* (Atelier de création libertaire, 2007). Il publie en 2014, une *Histoire mondiale de l’anarchie*, chez Arte éditions/Textuel et participe, comme conseiller historique, au documentaire *Ni dieu ni maître, une histoire de l’anarchisme* (2016).

→ **mer. 30 mai • 18h30** *Autour de l’histoire de l’anarchisme d’hier et d’aujourd’hui* ^[voir p.30]

Le théâtre des Îlets fait son cinéma

Le théâtre des Îlets vous propose de (re) découvrir des films en écho à certains spectacles de la saison.

mar. 15 mai 20h30 *68 année zéro* film documentaire de Ruth Zylberman (2008, durée 1h48) 1968 dans sa dimension européenne. Six parcours de vie qui témoignent de l’incandescence des « années 68 », mais aussi de leur devenir et de leur héritage. *68 année zéro* retrace les parcours de six Européens : une lycéenne turinoise devenue militante à Lotta Continua et féministe ; un étudiant parisien maoïste « établi » aux usines Peugeot ; un ouvrier de Peugeot acteur de la grève d’occupation de mai-juin 68 et militant syndical ; une jeune Allemande immergée dans la contestation étudiante qui s’engagera dans le combat féministe et écologiste ; un couple tchécoslovaque qui, après avoir vécu le Printemps de Prague, s’élèvera contre l’invasion soviétique et le régime de « normalisation » au prix d’années d’emprisonnement…

→ tarif unique 5 € — réservation conseillée

Des mots à voir et à écouter (gratuit)

Lectures du samedi – découverte du théâtre d’aujourd’hui

Un samedi par mois, la Jeune Troupe des Îlets propose des lectures mises en espace de pièces d’aujourd’hui pour petit.e.s et grand.e.s (à 16h suivies d’un goûter et d’un atelier dessin) et pour les plus grand.e.s (à 18h). Une façon conviviale et vivante de découvrir les textes d’auteur.trice.s associé.e.s au CDN :

→ **sam. 20 janvier • 16h** *Louise les ours* – Karin Serres (à partir de 8 ans) + goûter ● **18h** *Avec le couteau le pain* – Carole Thibaut

→ **sam. 3 février à la médiathèque Boris-Vian • 16h** *Al Verte Gueule* – Romain Nicolas (à partir de 8 ans) + goûter ● **18h** *Black Bird* – Magali Solignat et Charlotte Boimare (Prix ETC Caraïbes)

→ **sam. 17 mars • 16h** *Mon frère, ma princesse* – Catherine Zambon (à partir de 7 ans) + goûter ● **18h** *La Liste* – Jennifer Tremblay (Prix du Gouverneur Général et du Conseil des arts et des lettres du Québec)

→ **sam. 28 avril • 16h** *Le Discours de Rosemarie* – Dominique Richard (à partir de 7 ans) + goûter ● **18h** *L’Ennemi intérieur* – Marilyn Mattei

Des lectures autour des spectacles

→ **mer. 7 février • 19h** *De plein fouet* – de et par Mohammed Rouabhi (avant la représentation d’*Alan*)

Des lectures chez nos partenaires NOUVEAU

avec la médiathèque de Montluçon (tél 04 70 05 54 45)

Êtes-vous livres ce soir ?

→ **sam. 13 janvier • 15h** *Histoires absurdes* / médiathèque Boris-Vian

→ **sam 10 mars • 15h** / médiathèque de Fontbouillant

Éducation artistique

L'éducation artistique et culturelle répond à un impératif de démocratisation de la culture : favoriser l'accès de l'ensemble des enfants et des jeunes à l'art et la culture par un rapport direct aux œuvres, l'approche analytique, la construction d'un jugement esthétique et la pratique artistique ●

École du.de la spectateur.trice et parcours d'analyse critique

Vous avez le projet d’emmener votre classe au théâtre ou simplement des élèves volontaires ? L'équipe des relations avec le publics est à vos côtés pour choisir le ou les spectacles adaptés. Afin d’inscrire ces spectacles dans un véritable parcours, des visites du théâtre (découverte du lieu, ses codes, ses métiers), des rencontres avec les artistes en amont et/ou en aval des spectacles, des ateliers de pratique, des répétitions publiques, des conférences sont proposé.e.s tout au long de la saison. Le parcours, c’est découvrir le travail d’un artiste, une œuvre et acquérir les outils intellectuels et sensibles pour les décrypter. Traduire en mots son ressenti face à un spectacle n’est pas toujours chose aisée. Au-delà d’un parcours de spectacles, nous offrons la possibilité à des groupes constitués d’aborder autrement la représentation théâtrale, à l’aide d’outils de compréhension et d’analyse et d’apporter un éclairage sur les différents enjeux de société soulevés par les créations artistiques d’aujourd’hui. Des rencontres avec les artistes des journalistes, des universitaires aiguiseront l’esprit critique et nourriront ces moments d’échange et de réflexion collective.

→ Afin de faciliter l'accès au théâtre à tous, le tarif des spectacles est de 4 € jusqu'à la 5^e et 8 € dès la 4^e.

Le Jumelage

Dispositif financé par la Drac Auvergne-Rhône-Alpes et soutenu par le Rectorat, le Jumelage établit un partenariat entre plusieurs établissements scolaires et une structure culturelle de proximité. Le théâtre des Îlets est associé à trois lycées du territoire (LEM Madame-de-Staël, LEGT Paul-Constans, lycée Geneviève-Vincent de Commentry) et le collège montluçonnais Jules-Verne. Les actions menées dans ce cadre sont multiples : ateliers de création, parcours du spectateur.trice, rencontres avec des professionnel.le.s, ateliers artistiques, commandes d’écriture à un.e auteur.trice… **Les Ateliers :** une soixantaine d’adolescent.e.s viendra présenter l’aboutissement d’une année de travail sur la thématique « théâtre et politique ». → ven. 4 mai • 19h et sam 5 mai 2018 ● 18h au théâtre des Îlets ^[voir p.39]

Option spécialité théâtre du LEM

Le théâtre des Îlets est cette année encore le partenaire artistique de l’option de spécialité théâtre du lycée Madame-de-Staël. Une dizaine d’artistes intervenant.e.s (comédien.ne.s, metteur.euse.s en scène et auteur.trice.s) animeront les différents ateliers qui concourent à la formation artistique et culturelle des élèves.

Projet avec le collège de Lapalisse

À la demande du Conseil départemental de l’Allier, le CDN dessine, en collaboration avec la C^{ie} Euphoric Mouvance (Bruno Bonjan), un parcours d’actions culturelles et artistiques en direction de l’ensemble des élèves de 4^e du collège de Lapalisse, comprenant un volet pratique, un volet spectacles et un volet analyse critique.

Ateliers artistiques sur le territoire

Le théâtre des Îlets est un lieu ressource pour différents établissements scolaires de la primaire à l’enseignement supérieur. En partenariat avec les équipes pédagogiques, nous assurons les contenus artistiques des ateliers suivants : → Atelier du collège de Cosne-d’Allier, avec la comédienne Agnieszka Kolosowska-Bihel → Atelier de la classe 2 ECMS du lycée Paul-Constans, avec la C^{ie} Ubürik → Atelier de la classe CIPPA du lycée Paul-Constans, avec la comédienne Valérie Vivier → Atelier de mise en voix du lycée Einstein, avec le collectif INVIVO → Projet éloquence du collège Jean-Zay, avec le comédien Mouss Zouheyri → Partenaire du projet *D’ici ou d’ailleurs* avec les écoles du réseau d’éducation prioritaire de l’agglomération montluçonnaise et le Patronage laïque, avec Valérie Vivier et Gaël Guillet → Partenaire du projet fédérateur « Théâtre et arts plastiques » pour des écoles primaires du bassin montluçonnais, avec Valérie Vivier et Laure Guilhot

Partenariat avec l’Université d’Auvergne

Cette saison encore, nous construisons un parcours de pratique artistique pour les étudiant.e.s de l’Université Clermontoise en partenariat avec le Service Université Culture (SUC). Par ailleurs, nous accompagnons un groupe d’étudiant.e.s du Master 2 « Direction de projet ou d’établissement culturel » dans la réalisation d’un projet de médiation culturelle autour de la création *La Petite Fille qui disait non*, auprès d’une classe de CE1 de l’école Edgar-Quinet à Clermont-Ferrand. Visite du théâtre, découverte des coulisses de la création et présence aux répétitions ouvertes feront partie intégrante de leur apprentissage.

Autour de la création La Petite Fille qui disait non

Les classes de l’agglomération montluçonnaise qui assisteront à la nouvelle création de Carole Thibaut au théâtre des Îlets pourront bénéficier d’une petite forme, **L’Institutrice**, faisant écho aux thématiques du spectacle.

Journal de bord numérique de création : un blog a été créé pour permettre aux différentes classes de Montluçon et des autres régions où tournera le spectacle de suivre et partager l’avancée de la création (texte, scénographie, iconographie, répétitions, interviews des artistes…) → lapetitfillequidsaitnon.over-blog.com

Formation de forma- teur.trice.s

PREAC Théâtre : Résonance

Destiné à fédérer des ressources et des compétences pour le développement de l’éducation artistique et culturelle, le PRÉAC Théâtre propose un temps de formation thématique pour les acteur.trice.s de l’éducation artistique (professeur.e.s, artistes, médiateur. trice.s culturel.le.s) sur le territoire de la région Auvergne-Rhône-Alpes. **Le 1^{er} février 2017**, une journée de formation sur le thème *Le Théâtre augmenté par les nouvelles technologies, pour quels effets sur la réception du public ?* sera proposée au théâtre des Îlets à l’occasion de la création *24/7* du collectif INVIVO. Conférence, atelier pratique autour des outils technologiques et analyse chorale d’un spectacle animée par Amélie Rouher formeront le riche programme de la journée.

Contact publics scolaires : Hind Ziani 04 70 03 86 14 / h-ziani@cdntdi.fr

Calendrier 2^e semestre

janvier
à juin 2018

janvier			
mar. 16	14h [scolaire] & 19h	La Petite Fille qui disait non – Carole Thibaut + grande tablée	*
mer. 17	15h & 19h	La Petite Fille qui disait non + Contes et Matrimoine : dans les cuisines de la Mère l'Oye avec Aurore Evain ^{AA}	*
jeu. 18	14h [scolaire] & 19h	La Petite Fille qui disait non	*
ven. 19	9h30 [scolaire] & 19h	La Petite Fille qui disait non	*
sam. 20	10h – 16h	stage de théâtre pour enfants animé par Hélène Seretti	☺
	16h	lecture <i>Louise les ours</i> – Karin Serres	☺
	18h	lecture <i>Avec le couteau le pain</i> – Carole Thibaut	
sam. 27 + dim. 28		stage autour des arts numériques avec le collectif INVIVO ^{AA}	
mar. 30	19h & 20h45	24/7 – collectif INVIVO ^{AA} + grande tablée	*
mer. 31	19h & 20h45	24/7 + rencontre-dialogue	*

février			
jeu. 1 ^{er}	14h [scolaire] & 19h & 20h45	Playwar – C ^{ie} Discrète à Athanor 24/7	☺
ven. 2	14h [scolaire] 19h & 20h45	24/7	*
sam. 3	16h	lecture <i>Al Verte Gueule</i> – Romain Nicolas à la médiathèque Boris-Vian	☺
	18h	lecture <i>Black Bird</i> – Magali Solignat et Charlotte Boimare à la médiathèque Boris-Vian	
	19h & 20h45	24/7	*
sam. 3 + dim. 4		atelier d'écriture avec Gilles Granouillet ^{AA}	
lun. 5	14h [scolaire] 19h & 20h45	24/7	*
mar. 6	14h [scolaire] & 19h 20h30	24/7 Alan – Mohamed Rouabhi ^{AA}	*

mer. 7	19h 20h30	De plein fouet lecture de et par Mohamed Rouabhi ^{AA} Alan + rencontre-dialogue avec Stéphanie Sergeant + dédicace	*
jeu. 8	14h [scolaire] & 19h30	Alan + grande tablée	*
ven. 23	19h30	<i>Home Sweet Home</i> – C ^{ie} Ubürik – sortie de résidence	
lun. 26	19h30	rencontre <i>Art de l'actrice</i> – Carole Thibaut conservatoire André-Messager	

mars			
mer. 7	20h30	Fantaisies (L'Idéal féminin n'est plus ce qu'il était) – Carole Thibaut	*
jeu. 8	19h30	Fantaisies (L'Idéal féminin n'est plus ce qu'il était) + Esthétique et politique des nouveaux théâtres féministes avec Muriel Plana + dédicace + grande tablée	*
ven. 9	19h30	Fantaisies (L'Idéal féminin n'est plus ce qu'il était)	*
sam. 17	16h	lecture <i>Mon frère, ma princesse</i> – Catherine Zambon	☺
	18h	lecture <i>La Liste</i> – Jennifer Tremblay	
sam. 17 + dim. 18		stage de jeu théâtral avec Mohamed Rouabhi ^{AA}	
lun. 19	20h30	<i>La Valse des hommelottes</i> C ^{ie} Les Antiaclasses – sortie de résidence	
mar. 20	20h30	Naissances – Gilles Granouillet ^{AA} + rencontre-dialogue + dédicace	*
mer. 21	20h30	Naissances	*
jeu. 29	19h30	<i>Les Juré.e.s</i> – Marion Aubert ^{AA} , Marion Guerrero sortie de résidence	

avril			
mer. 25	19h30 20h30	<i>Brodeuses</i> – Amélie Poirier ^{AA} – documentaire Voilées – Amélie Poirier ^{AA} + documentaire <i>Voilées</i>	*
jeu. 26	18h30 19h30	<i>Brodeuses</i> – documentaire Voilées + documentaire <i>Voilées</i>	*
ven. 27	18h 19h30	<i>Les Voiles, une histoire française</i> – Nicole Pellegrin conférence Voilées + rencontre-dialogue en présence de Mariane, Myriam et Nicole Pellegrin + grande tablée	*
sam. 28	16h	lecture <i>Le Discours de Rosemarie</i> – Dominique Richard	☺
	18h	lecture <i>L'Ennemi intérieur</i> – Marilyn Mattei	
sam. 28 + dim. 29		stage de marionnettes avec Audrey Robin	

mai			
ven. 4	19h	Les Ateliers	
sam. 5	18h	Les Ateliers	
mar. 15	20h30	<i>Women 68 même pas mort</i> – Nadège Prugnard ^{AA} lecture mise en espace	
ven. 18	19h	Inculture(s) 1 – L'Éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu... – Franck Lepage	
sam. 19	14h	<i>Atelier de désintoxication de la langue de bois</i> Franck Lepage	
mer. 23	20h30	<i>68 année zéro</i> – Ruth Zylberman – documentaire	
lun. 28	19h30	rencontre <i>Art de l'acteur.trice</i> – comédien.ne.s de <i>Tumultes</i> – conservatoire André-Messager	
mer. 30	18h30 20h30	<i>Autour de l'histoire de l'anarchisme d'hier et d'aujourd'hui</i> Gaetano Manfredonia – conférence Tumultes – Marion Aubert ^{AA} / Marion Guerrero + rencontre-dialogue en présence de Gaetano Manfredonia + dédicace	
jeu. 31	19h30	Tumultes	

juin			
ven. 8	19h30	présentation du foyer Les Caravelles – Fabrice Dubusset	
ven. 15	19h	Fête de saison ! / Le Parlement de rue Jacques Livchine / Hervée de Lafond	
sam. 16	19h	Fête de saison ! / Le Parlement de rue	

page 42

janvier – juin 2018

n°3

théâtre des îlets

Les Îlets mode d'emploi

Tarifs

Les cartes d'abonnement

Carte Saison

14 spectacles + atelier Franck Lepage
Le Favori, Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu, Mahmoud Darwich, deux textes, Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire, Occident, Le Vent souffle sur Erzebeth, La Petite Fille qui disait non, 24/7, Alan, Fantaisies, Naissances, Voilées, Inculture(s) 1, Tumultes

Carte Saison98 €
Carte Saison scolaire (carte nominative accessible aux collégien.ne.s, lycéen.ne.s et étudiant.e.s sur présentation d'un justificatif)77 €

Les autres avantages :

- des facilités de paiement avec la possibilité de régler en plusieurs fois
- un tarif réduit pour la personne qui vous accompagne
- des tarifs préférentiels à la Carrosserie Mesnier à Saint-Amand-Montrond / la Comédie de Clermont – scène nationale / la scène nationale d'Aubusson – Théâtre Jean-Lurçat / le CNCS – Centre National du Costume de Scène à Moulins / la MCB* – scène nationale de Bourges / le Théâtre de Cusset (voir conditions auprès des structures)
- un tarif préférentiel à Athanor pour le spectacle *Play War* (5 €/11 €) et les spectacles *Sea girls, Les 7 doigts de la main* et *Break a Mozart 1.1.*

Cartes 5 et 10 Fauteuils

Des cartes à renouveler autant de fois que vous le souhaitez au fil de la saison.

Carte 5 Fauteuils (soit 12 € la place)60 €
Carte 10 Fauteuils (soit 10 € la place)100 €
Carte 5 Fauteuils scolaire* (soit 9 € la place).....45 €
Carte 10 Fauteuils scolaire* (soit 8 € la place).....80 €
Carte 5 Fauteuils partenaire**45 €
Carte 10 Fauteuils partenaire**80 €

* Carte à partager entre collégien.ne.s, lycéen.ne.s et étudiant.e.s sur présentation d'un justificatif
 ** Carte réservée à nos partenaires des comités d'entreprises, associations, etc.

Pour plus de renseignements, merci de contacter :
 Catherine Bourgeon
 04 70 03 86 16 / c-bourgeon@cdntdi.com

Tarifs individuels

plein tarif18 €
 tarifs réduits 60 ans et plus / accompagnateur.trice d'une Carte Saison14 €
 accompagnateur.trice d'enfant12 €
 moins de 30 ans / demandeur.euse d'emploi10 €
 moins de 12 ans5 €

Tarifs scolaires

élève moins de 12 ans4 €
 élève à partir de 12 ans8 €

Tarifs particuliers

lecture du samedigratuit
Women 68 même pas mortgratuit
 film *68 année zéro*5 €
 atelier Franck Lepage5 €
 grande tablée8 € / 10 €

Réservations

Vous pouvez acheter vos billets :

- à l'accueil du théâtre mardi • 13h30 → 18h / mercredi • 9h → 18h / jeudi • 13h30 → 18h
- par téléphone 04 70 03 86 18
- par internet sur le site du théâtre des Îlets theatredesilets.com
- par courrier (envoi du règlement par chèque à l'ordre du théâtre des Îlets et d'un justificatif à jour pour les tarifs réduits)
- sur le lieu de représentation, 1h avant chaque spectacle

Modes de règlement

→ Vous pouvez régler par espèces, par chèque libellé à l'ordre du théâtre des Îlets, par carte bancaire sur place ou par téléphone et en ligne sur notre site internet (paiement sécurisé).

À noter!

- Toute place réservée et non réglée est considérée comme optionnelle et susceptible d'être remise en vente en fonction de la demande.
- À partir de l'heure du début du spectacle, votre place n'est plus garantie.
- Pour bénéficier des tarifs réduits vous devez obligatoirement présenter un justificatif d'identité ou de situation actualisé.
- Les billets ne sont ni repris, ni échangés, ni remboursés, même en cas de force majeure.
- Sur certains spectacles, les retardataires ne pourront pas avoir accès à la salle.

Accessibilité pour tous

→ Le théâtre est accessible aux personnes à mobilité réduite. N'hésitez pas à nous le signaler lors de votre réservation afin de vous accueillir dans les meilleures conditions.

Une maison grande ouverte

Bar

→ Le bar du théâtre vous accueille une heure avant et après chaque représentation. Vous pouvez y boire un verre et profiter d'une restauration légère préparée par Maryvonne.

Grande tablée

→ Pour prolonger la soirée en compagnie des artistes associé.e.s, des « grandes tablées » vous sont proposées les 16 janvier, 30 janvier, 8 février, 8 mars et 27 avril.

→ 3 formules au choix :
 entrée/plat ou plat/dessert + boisson 8 €
 entrée/plat/dessert/boisson 10 €

Espace librairie

→ Avant et après chaque spectacle, la librairie indépendante Le Talon d'Achille vous propose une sélection d'ouvrages en lien avec les spectacles mais aussi des romans et des revues culturelles.
 → catalogue et vente en ligne : librairie-talondachille.fr

Espaces bibliothèques

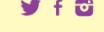
→ Tout au long de la journée, vous pouvez venir boire un café, lire, profiter du wifi, vous documenter sur les tablettes et ordinateurs à disposition ou griffonner sur les écritoirs. Les plus jeunes ont aussi leur espace où dessiner, lire et se reposer.
 → espaces bibliothèques accessibles aux heures d'ouverture de la billetterie (mardi 13h30-18h, mercredi 9h-18h et jeudi 13h30-18h)

La revue

→ Chaque semestre, une nouvelle revue vient compléter, enrichir, approfondir la programmation. Diffusée gratuitement dès fin août puis début janvier, elle est disponible au théâtre et dans les lieux habituels de dépôt, en téléchargement sur notre site ou peut vous être envoyée par e-mail ou courrier postal.

Les Îlets en ligne

Retrouvez-nous sur le web et les réseaux sociaux pour suivre au plus près la vie du théâtre, réagir aux spectacles et ne rien rater de l'actualité du CDN : informations de dernière minute, photos, vidéos, etc. theatredesilets.com
 #cdntdi #theatredesilets



Revue n°3

directrice de publication Carole Thibaut

meneuse de revue (conseil éditorial) Aurore Evain
 coordinatrice et rédactrice Dominique Terramorsi,
 assistée de Coline Loué

design graphique Thomas Rochon
 impression Color Team sur papier Cyclus Print 70 g
 typographies F-Grotesk, Jaakko

photographies p.3, 9, 13, 15, 19, 20, 30 Cécile Dureux
 photographie p.7 Lewis Carroll
 croquis scénographiques p.8 Camille Allain-Dulondel
 dessins p.10, 14 Stéphanie Sergeant
 photographie p.12 collectif INVIVO
 dessin p.16 Ivan Sigg
 photographie p.39 Carole Thibaut
 images d'archives p.18, 19, 21, 26, 28, 29, 30, 31
 source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France,
 et p.34, 35 remerciements Jean-Paul Perrin

Scop – Sarl à capital variable
 Siret 321 953 408 00028 - Ape 9001 Z
 Licences 1-109 29 54 | 2-109 29 55 | 3-109 29 56

Le théâtre des Îlets – centre dramatique national de Montluçon – région Auvergne-Rhône-Alpes est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication, la ville de Montluçon, la région Auvergne-Rhône-Alpes et le département de l'Allier.

En partenariat avec :

En partenariat avec le GEIQ Théâtre Compagnonnage et la médiathèque de Montluçon

Le théâtre des Îlets est membre du réseau TRAS (Transversale des Réseaux Arts Science) et de l'association HF Auvergne-Rhône-Alpes (égalité hommes femmes dans les arts et la culture).

page 43

janvier – juin 2018

n°3

théâtre des îlets

Ma bouche
est chargée
de toutes les sèves
de ce mot,
mais je ne sais
pas ce qui retient
ma langue.